

## TRADUCTIONS ET TRADUCTEURS DANS L'HAGIOGRAPHIE ORIENTALE A L'ÉPOQUE BYZANTINE

Les littératures chrétiennes orientales ont largement vécu d'emprunts. C'est une vérité généralement admise, ce qui ne veut point dire qu'on en tienne compte ; et les orientalistes, qui devraient la connaître mieux que personne, ont trop souvent donné l'exemple de l'oublier.

Or, par une inconséquence assez fréquente, ce fait qu'on néglige d'étudier, on l'exagère et le grossit en se le figurant plus régulier et plus constant qu'il ne fut en réalité. Parce que beaucoup d'écrits ont en effet passé de telle langue dans telle autre et de celle-ci dans une troisième, il semble que cet ordre de dépendance soit invariable et que, dans les idiomes de l'Orient chrétien, les importations littéraires aient nécessairement suivi les mêmes routes en s'arrêtant aux mêmes étapes. La présomption remplace la preuve de fait ; le cas ordinaire est érigé en règle absolue, et cette règle finissant par masquer les exceptions accidentelles, devient la source de jugements a priori et parfois d'erreurs grossières.

Il ne sera donc pas inutile de chercher à déterminer plus exactement les conditions très complexes, suivant lesquelles se sont faits ces emprunts de langue à langue dans l'hagiographie orientale. Là même où elles semblent le plus constantes, ces conditions ont beaucoup varié avec les époques, et, un peu partout, elles laissent place à des anomalies qu'il est trop simple de mettre sur le compte du hasard. Au vrai, l'exception aussi est une règle, et on ne la comprend bien qu'en la considérant en liaison avec sa cause et dans son enchevêtrement naturel. C'est le but des pages qui vont suivre.

Nous ne tenterons aucun effort pour être complet, chose impossible, dans les étroites limites d'un article. Le présent aperçu vise uniquement à donner une sorte de tableau schématique des courants qui, pendant la période byzantine, croisaient les frontières linguistiques du monde oriental. Quoique nous n'ayons en vue, proprement, que la littérature hagiographique, on ne nous interdira pas de pénétrer au passage dans les domaines voisins pour y chercher un complément de preuves justificatives. Il est trop vrai que nos bons hagiographes et leurs interprètes n'étaient pas des écrivains comme tous les autres ; mais il ne faudrait pourtant pas donner à penser qu'ils ont bouleversé les habitudes intellectuelles de leurs contemporains.

D'une manière générale, on peut dire que les littératures chrétiennes <sup>1</sup> de l'Orient sont largement tributaires de la littérature grecque. Traducteurs, compilateurs, imitateurs et plagiaires ont puisé à pleines mains dans ce fonds universel. Pourtant ceux qui s'approvisionnaient à la source même ont été relativement rares. La plupart de ces emprunteurs s'épargnaient la peine de choisir, en se pillant les uns les autres. Ainsi s'explique que l'on retrouve presque toujours les mêmes pièces dans toutes les littératures de l'Orient.

Nous marquerons d'abord, pour chaque langue, les lignes de propagation qui semblent avoir été constantes, puis les contre-courants qui les ont remontées, et, s'il y a lieu, les apports erratiques dus à des causes accidentelles <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Plus exactement : la littérature religieuse des peuples chrétiens de l'Orient ; car s'il s'agissait de leur littérature profane, il y aurait plusieurs exceptions à faire, notamment pour la poésie géorgienne. Quant à la littérature arabe non chrétienne, elle n'a quasi rien de commun avec celle qui nous occupe, pas même la langue.

<sup>2</sup> En vue d'alléger l'annotation, nous nous bornerons autant que possible à citer le passage des *Analecta Bollandiana* et des *Subsidia hagiographica* où les références bibliographiques sont indiquées plus au long.

## I.

En Égypte, au début de l'ère chrétienne, le grec était à la fois la langue de l'administration impériale et celle de l'église d'Alexandrie, sur laquelle se réglaient toutes les églises de la vallée du Nil. Le copte, qui en était alors à ses premiers bégaiements, ne luttait même pas contre ce monopole. Il subissait la domination d'une langue et d'une littérature supérieures. Cette domination s'exerçait sur lui directement, en vertu d'une nécessité pratique, à laquelle tout le monde se conformait. Les traductions coptes, quand on commença d'y recourir, étaient faites dans le pays même, pour les besoins du peuple, par des clercs ou des lettrés bilingues, dont tout le petit savoir était grec, et qui, en copte, continuaient de parler grec. En général, ceux qui ne savaient que la langue vulgaire, n'écrivaient pas.

Durant les deux siècles qui vont du schisme monophysite à la conquête arabe, le copte gagna quelque terrain, un peu par une poussée tardive de sa vitalité propre, mais beaucoup plus, semble-t-il, à la faveur du discrédit où était tombé le grec, langue officielle des Melchites. Il ne réussit pourtant pas à s'émanciper complètement. Les hagiographes coptes en particulier, quand ils voulurent créer des figures égyptiennes, ne purent que les couler dans le vieux moule byzantin. Ni les auteurs ni le public n'avaient idée d'un genre différent de celui qui régnait seul depuis toujours ; du reste, ils n'auraient pas réussi à le changer, l'eussent-ils voulu. Héros, figurants, divinités, épisodes, thèmes et procédés de développement, tout est grec en prétendant être égyptien ; au point que des légendes, probablement rédigées d'original en langue indigène, font l'effet d'être traduites<sup>1</sup>.

L'hagiographie copte n'a-t-elle rien tiré d'une autre source ? On ne le sait, car les preuves manquent. Tout récemment, une expédition américaine a découvert au couvent de Saint-Macaire en Nitrie, dans un détritrus de manuscrits bohaïriques, un fragment où l'on a cru reconnaître

<sup>1</sup> Voir l'article du P. Delehay, *Les martyrs d'Égypte*, ci-dessus, p. 149-54.

une Vie de Pierre l'Ibère, évêque monophysite de Maïouma<sup>1</sup>. La Vie de ce personnage, répudié par l'église grecque, n'est connue qu'en syriaque et en géorgien. Le géorgien étant exclu avant tout examen, resterait comme original possible le syriaque. Possible, mais extrêmement peu probable et, jusqu'à preuve du contraire, il est prudent de se rappeler que cette Vie copte de Pierre l'Ibère pourrait avoir été découpée dans le texte grec des *Plérophories* de Jean de Maïouma<sup>2</sup>.

A partir du moment où la domination musulmane a fini de se consolider, le copte, étouffé par l'arabe, descend graduellement au rang de langue savante et désuète, en attendant de mourir tout à fait<sup>3</sup>. A côté du grec, dont la vitalité s'entretient à celle de la littérature et de la civilisation byzantines, il continue une existence précaire. Il y eut un temps où les lettrés de la Basse et de la Moyenne-Égypte durent savoir trois langues. Mais le peuple n'en parlait qu'une. Un peu plus tôt un peu plus tard, suivant les lieux, l'idiome des conquérants s'imposa partout. C'est en arabe désormais que les traducteurs exercent leur industrie. Quelques-uns traduisent encore du grec ; mais le grand nombre s'emploient à mettre en arabe les anciennes versions coptes devenues inintelligibles pour la masse des lecteurs.

Grec, copte, arabe : telle est en Égypte la marche habituelle de l'importation littéraire. Le flot a suivi une direction à peu près invariable, bien que parfois on croie surprendre un timide effort pour le faire remonter. Soit esprit

<sup>1</sup> H. G. EVELYN-WHITE, *The Metropolitan Museum of Art Egyptian expedition for MCMXX-MCMXXI*. Part. II (New York, 1921), p. 61-62. Il sera question plus loin de la Vie géorgienne mentionnée ci-dessus.

<sup>2</sup> Un fragment copte des *Plérophories* a été retrouvé par M. W. E. CRUM, *Theological Texts from Coptic Papyri*, dans *Anecdota Oxoniensia*. Semitic Series, Part XII (1913), p. 62-64.

<sup>3</sup> Moins vite pourtant qu'on ne l'a dit. Au X<sup>e</sup> siècle, il existait encore une poésie populaire copte. Cf. H. JUNKER, *Koptische Poesie des 10. Jahrhunderts*, dans *Oriens Christianus*, t. VI (1906), p. 319-411. Les derniers individus dont le copte fut la langue maternelle ne disparurent pas avant la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.

conservateur, soit amour-propre national, quelques écrivains ont essayé de prolonger la survivance du parler indigène. Des érudits ont pu se demander si certains textes hagiographiques coptes n'ont pas été traduits de l'arabe<sup>1</sup>. Il faut bien dire que la plupart de ces exemples sont sujets à caution. Le seul qui paraisse à peu près certain est la Passion de Jean de Phaniçoit, mis à mort par les Musulmans au Caire en 1204. Son martyre a été raconté par un contemporain avec une précision de détails qui dénote un témoin oculaire<sup>2</sup>. En soumettant à une analyse serrée la langue de ce curieux document, M. P. Casanova y a reconnu quantité de mots et de locutions arabes, d'où il inférait que la pièce est traduite de l'arabe<sup>3</sup>. Avant la guerre, personne n'aurait songé à discuter cette conclusion, appuyée sur des faits incontestables. Aujourd'hui, à la lumière d'une expérience dont la philologie aussi doit tirer profit, il est permis de proposer une autre hypothèse : cette histoire, où l'autorité musulmane n'a pas précisément le beau rôle, doit avoir été, sur le moment, une pièce dangereuse à conserver. Pour mieux dérober à la police arabe cet écrit clandestin et compromettant, on l'aura rédigé vaille que vaille dans une langue qu'elle ne savait pas lire. Mais ce document écrit en copte a tout de même été pensé en arabe, et M. Casanova garde le droit de dire que sa remarque subsiste.

La littérature égyptienne de langue arabe s'est encore enrichie, ou du moins grossie, d'assez nombreuses traductions du syriaque, qui arrivaient toutes faites, ou qui furent composées en Égypte par des immigrants, dont nous aurons occasion de reparler. Sa physionomie générale en a été à peine modifiée. L'hagiographie copte, qui n'a montré aucune force d'expansion, ne possédait qu'une faculté d'assimilation réduite et presque passive. Elle a végété sur place, confinée dans les habitudes qu'elle devait à son idiome local ; tirant parti tant bien que mal des ressour-

<sup>1</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXVIII, p. 412. (Vie de S. Jean Kolobos).

<sup>2</sup> *BHO.* 519.

<sup>3</sup> *Notes sur un texte copte du XIII<sup>e</sup> siècle*, dans *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, t. I (1901), p. 113-36.

ces qui venaient d'elles-mêmes se mettre à sa portée, mais incapable d'aller les chercher au delà de ses frontières. L'Égypte chrétienne ne possédait rien qui ressemblât à ces postes avancés que d'autres églises orientales ont jetés en pays étranger et par où elles communiquaient avec le reste du monde.

Réciproquement, et pour le même motif, la plupart des autres littératures chrétiennes ne lui doivent rien. Amélineau, qui méprisait fort l'hagiographie copte, s'est pourtant évertué à lui donner l'importance d'une source originale et primitive. Il y a dépensé en pure perte son érudition tumultuaire. Dans sa portée générale, cette thèse qu'il a maintes fois ressassée en d'indigestes mémoires, est une contre-vérité, heureusement demeurée sans écho. Cela ne veut pas dire que, dans la généalogie d'un texte transmis en plusieurs langues, le copte soit exclu du premier rang, par une impossibilité préjudicielle, avant toute vérification. On serait plutôt en peine d'expliquer, notamment, pourquoi le grec, et le grec seul, aurait toujours dû être employé dans des écrits destinés aux moines de la Thébaïde qui ne le comprenaient pas. S. Antoine — nous citons S. Jérôme — *misit aegyptiacas ad diversa monasteria apostolici sensus sermonisque epistulas septem, quae in graecam linguam translatae sunt*<sup>1</sup>. Ce n'est pas Amélineau, c'est Tillemont en personne qui a le premier émis l'idée que la Vie grecque des SS. Pachôme et Théodore est traduite du copte. Il ne le dirait plus aujourd'hui. Mais depuis les travaux de MM. Crum<sup>2</sup> et Lefort<sup>3</sup>, on est moins absolument certain qu'il suffise de renverser les termes de la relation. Le biographe grec de Pachôme paraît avoir arrangé à sa guise des récits coptes, dont le caractère original est difficile à contester. La même solution s'adapterait peut-être avec plus de vraisemblance encore à des

<sup>1</sup> *De viris illustribus*, § 88, ed. E. C. RICHARDSON, *Texte und Untersuchungen*, t. XIV, 1 (Leipzig, 1896), p. 45.

<sup>2</sup> W. E. CRUM, *Theological Texts from Coptic Papyri* (Oxford, 1913) pp. 94-161, 171-93.

<sup>3</sup> *Le Muséon*, nouv. sér., t. XIV (1914), p. 323-32 ; *ibid.*, 4<sup>e</sup> sér., t. I (1921), p. 61-70.

compilations indéfiniment extensibles, comme les *Apophthegmata Patrum*. Ainsi s'expliqueraient les rares copticismes bien caractérisés, qui ont servi de prétexte pour adjuger au copte, contre toute évidence, la collection entière<sup>1</sup>. En tout cas, un fragment copte de la règle de S. Pachôme, retrouvé également par M. Lefort, semble avoir démontré pour tout de bon la véracité de S. Jérôme, qui déclarait avoir traduit en latin les articles de cette règle *ut erant de aegyptiaca in graecam linguam versa*<sup>2</sup>.

La Vie syriaque de Šnoudi doit avoir été traduite ou abrégée du copte. M. Guidi a conjecturé, avec infiniment de vraisemblance, que cette version est l'œuvre de quelque moine jacobite de Notre-Dame-des-Syriens, dans le désert de Nitrie<sup>3</sup>.

Des versions arabes du copte ont pu également se répandre hors d'Égypte, ou même passer en d'autres langues. La légende de S<sup>te</sup> Hilaria<sup>4</sup> en est un exemple. Mais ces cas exceptionnels ne modifient pas sensiblement la situation du copte dans l'ensemble de la littérature chrétienne.

## II

En Nubie, son rôle d'intermédiaire doit avoir été plus considérable. On savait, par le *Kitāb al-Fihrist*<sup>5</sup>, que les chrétiens de Nubie écrivaient en syriaque, en grec et en copte. Au X<sup>e</sup> siècle, leur langue liturgique était encore le grec. Abū Šāliḥ, par qui nous l'avons appris<sup>6</sup>, parle aussi d'une lettre écrite en langue du pays, à l'aide d'un alphabet indigène<sup>7</sup>. Eutychius d'Alexandrie mentionne éga-

<sup>1</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXII, p. 83 ; t. XXXVIII, p. 409-411.

<sup>2</sup> *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (1919), p. 341-48 ; *Le Muséon*, 4<sup>e</sup> sér., t. I, l. c.

<sup>3</sup> Le texte complet de cette Vie, dont M. Guidi a publié un fragment, a été édité par M. l'abbé Nau. *BHO.* 1075-1076.

<sup>4</sup> *Anal. Boll.*, t. XXXIII, p. 72-74 ; voir ci-après, p. 260.

<sup>5</sup> Ed. G. FLÜGEL, t. I (Leipzig, 1872), p. 19. Cf. QUATREMÈRE, *Mémoires sur l'Égypte*, t. II (Paris, 1811), p. 37.

<sup>6</sup> *The Churches and Monasteries of Egypt attributed to Abū Šāliḥ, the Armenian*, ed. B. T. A. EVETTS, dans *Anecdota Oxoniensia, Semitic Series*, t. VII (1895), p. 125 du texte arabe.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 124-25 ; voir, trad. p. 271, la note 2 de M. Evetts.

lement l'écriture nubienne au nombre de celles qui avaient cours parmi les Chamites<sup>1</sup>. Mais c'est seulement en ces dernières années qu'on a exhumé des textes nubiens, et il y a moins de temps encore qu'on sait les lire. MM. H. Schäfer et F. Ll. Griffith, par un effort de patience et de sagacité renouvelé de Champollion, en ont déchiffré de notables fragments<sup>2</sup>. De ce nombre sont une vingtaine de feuillets, où grâce à une image et à deux mots du titre, on avait deviné une histoire de S. Ménas, qu'on présumait traduite du copte<sup>3</sup>. Il se trouve aujourd'hui que cette histoire — récit d'un miracle opéré au sanctuaire de S. Ménas en Maréotide — dérive sans intermédiaire d'un original grec disparu. Tel est l'avis de M. Griffith ; nous ne pouvons nous permettre d'en avoir un autre<sup>4</sup>, et le temps est heureusement encore loin, où les hagiographes seront forcés d'apprendre le nubien.

En remontant plus haut par la vallée du Nil, la littérature religieuse de l'Égypte a pénétré en Abyssinie. Un nombre considérable d'ouvrages petits et grands furent traduits en ghééz ; presque tous ont passé d'abord par une version arabe<sup>5</sup>. Cependant il ne faudrait pas poser en axiome, que les Abyssins aient universellement ignoré le copte. Il y avait un couvent éthiopien dans le désert de Scété, et maintes fois, sans doute, des pèlerins partis d'Érythrée ou de plus loin encore durent se fixer dans les monastères de Haute et Moyenne-Égypte. Ce fut l'un de ceux-ci, anba Syméon, prêtre du couvent de Saint-Antoine, qui, en 1396-1397, traduisit la Vie de S. Basilide du copte en ghééz, ou comme il le répète avec intention : de la langue

<sup>1</sup> Ed. L. CHEÏKHO, *Corpus scriptorum christianorum Orientalium*, Script. arabici, Text. Ser. 3, t. VI (Beryti, 1906), p. 17.

<sup>2</sup> *The Nubian Texts of the Christian Period*, dans *Abhandlungen der Kgl. Preussischen Akademie der Wissenschaften*, Phil.-hist. Kl. (1913), N° 8.

<sup>3</sup> E. A. Wallis BUDGE, *Texts relating to Saint Ména of Egypt and Canons of Nicaea in a Nubian dialect* (London, 1909), p. 1-21. Le texte est édité en fac-similé.

<sup>4</sup> Voir pourtant les objections de feu P. VAN CAUWENBERGH, *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XVII (1921), p. 117-18.

<sup>5</sup> Cf. Ign. GUIDI, *Le traduzioni dal copto*, dans *Nachrichten von der Kgl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen* (1889), p. 49-52.



égyptienne en langue ghééz : እምልሳነ : ቅብጢ : ኅበ : ግዕዝ : ...  
እምልሳነ : ግብጽ : ኅበ : ልሳነ : ግዕዝ : <sup>1</sup>.

Du reste, toutes les traductions éthiopiennes ne sont pas dues à des Éthiopiens. Ainsi la version ghééz qui nous a conservé la précieuse chronique de Jean évêque de Nikiou, perdue en grec, fut faite sur l'arabe, en 1602, par le diacre Gabriel l'Égyptien, fils du martyr Jean de Calliopé : ቅብርያል : ግብጻዊ : ወልደ : ሰማዕት : ዮሐንስ : ዘቀልዮቢ : <sup>2</sup>.

Les livres traduits en éthiopien étaient arrivés au terme de leur course. De cette impasse perdue à l'extrême limite du monde chrétien, rien n'est revenu jusqu'à l'époque moderne. Rien, ou presque rien, car si l'on voulait être rigoureusement exact, il faudrait citer quelques ouvrages traduits du ghééz en arabe, comme la Vie de S. Takla Hajmanot, envoyée d'Abyssinie à anba Gabriel, quatre-vingt quinzième patriarche d'Alexandrie par le Négus Claude, tout à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle <sup>3</sup>.

### III

Quand des littératures chrétiennes de la vallée du Nil on passe à celles du pays araméen, on a le sentiment de pénétrer dans un autre monde. Pourtant au premier regard, un observateur superficiel pourrait croire que là aussi le grec a tout envahi. Et tel savant philologue, qui ne pêche point par excès de légèreté, a récemment témoigné une compassion assez ironique envers les hagiographes qui étudiaient « le copte, le syriaque, l'arabe et l'éthiopien, pour y retrouver finalement ce qu'on a déjà rencontré dans des centaines de textes grecs et latins <sup>4</sup>. »

<sup>1</sup> W. WRIGHT, *Catalogue of the Ethiopic manuscripts in the British Museum* (London, 1877), p. 166.

<sup>2</sup> H. ZOTENBERG, *Catalogue des manuscrits éthiopiens de la Bibliothèque Nationale* (1877), p. 241 ; WRIGHT, t. c., p. 309.

<sup>3</sup> Mac G. DE SLANE, *Catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque Nationale* (1883-1895), p. 79. Cf. la note de feu B. A. Turaïev mentionnée *Anal. Boll.*, t. XXVII, p. 478-79.

<sup>4</sup> P. MAAS, *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher*, t. II (1921), p. 216.

Nous sommes obligés de protester au nom de la littérature syriaque.

Si profondément qu'elle ait subi l'influence hellénique, elle ne laisse pourtant pas d'avoir son caractère propre. Sans doute, en Palestine, dans les villes de la Syro-Phénicie, à Césarée, à Tyr, à Béryte, à Laodicée, à Antioche, à Émèse dans tous les grands centres où l'hellénisme dominait sans rival, le syriaque, comme langue écrite, n'était pas beaucoup plus vivant que le copte en Égypte. Mais à l'intérieur du pays, dans les campagnes et même dans de populeuses cités comme Damas, il avait gardé une énergique vitalité<sup>1</sup>. Plus loin encore, au delà de l'Euphrate, à Reš'aïna, à Édesse, à Harran, à Nisibe, dans la Perse chrétienne, il maintenait sa situation prépondérante, ou pour mieux dire, il régnait seul.

Entre la région où prévalait la culture hellénique et le pays demeuré foncièrement araméen, il s'établit comme un courant réciproque. Par les Syriens restés fidèles à leur langue, les productions originales du terroir syriaque pénétraient en terre grecque. D'autre part, les traductions faites dans la zone bilingue se répandaient de proche en proche à travers la Syrie centrale, la Mésopotamie, la Perse. On en retrouve des traces certaines dans l'oasis de Merv en Turkestan, en Kharezm, en Sogdiane, chez les Nestoriens du Malabar, en Tartarie, et jusqu'au fond de la Chine. Nous ne pouvons qu'entrouvrir ici ces lointaines perspectives, en formant le vœu que les pionniers qui les ont explorées daignent songer quelque jour à dresser pour les profane un précis de leurs découvertes<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Dans quelques villages de la Damascène, Ma'ūla, Ġub'ādin, Yabrūd et autres, un dialecte syriaque est resté en usage jusqu'à nos jours. Voir M. PARISOT, *Le dialecte de Ma'lula*, dans *Journal Asiatique*, 9<sup>e</sup> série, t. XI (1898), pp. 239-312, 440-519; t. XII (1898), p. 124-76.

<sup>2</sup> Nous ne nous donnerons pas le ridicule de citer ici des ouvrages qui sont pour nous lettre close. Mais comme exemple de ces hautes recherches, qui nous font bien sentir l'étroitesse de nos horizons habituels, on peut voir la publication de M. F.W. K. MÜLLER, *Soghdische Texte*, dans *Abhandlungen der Kgl. Preussischen Akademie der Wissenschaften*, Phil.-hist. Kl., 1912, Abh. II.

Mais les Syriens ne se bornèrent pas à servir d'éducateurs à des races perdues dans les profondeurs du continent asiatique. Nul peuple n'a mieux démenti par avance, la boutade de Montesquieu : « Si vous traduisez toujours, on ne vous traduira jamais. » Ces traducteurs obstinés furent traduits à leur tour. De leur fonds et de leurs emprunts, ils firent largesse à tout le monde, et il leur arriva souvent de prêter à plus riches qu'eux.

On nous permettra d'ouvrir ici une parenthèse pour rappeler que les Syriens n'ont pas émigré seulement dans l'Inde et l'Asie Centrale. Leur humeur voyageuse les portait souvent vers l'Italie, la Provence, l'Aquitaine et même vers les vallées de la Moselle et du Rhin<sup>1</sup>. Beaucoup d'entre eux sans doute étaient complètement hellénisés. Mais dans le nombre, il devait se trouver aussi des Araméens de la vieille roche, et il est fort possible que ceux-ci aient apporté avec eux des légendes, des traditions et même des livres de leur pays.

Là Passion de S. Babylas d'Antioche, résumée par Grégoire de Tours, contient des noms qui semblent avoir passé par l'écriture syriaque<sup>2</sup>. Grégoire lui-même nous apprend qu'il a mis en latin la légende des Sept Dormants d'Éphèse, *Syro quodam interpretante*<sup>3</sup>. Mais n'oublions pas que ce nom de Syriens est équivoque, car il était devenu l'appellation commune de tous les Orientaux d'Asie-Mineure<sup>4</sup>. Mieux vaut dire tout de suite que nous ne connaissons aucun exemple certain de légendes importées directement en Occident par la voie de la littérature ou de la tradition syriaques.

<sup>1</sup> Sur ce sujet plusieurs fois traité de main de maître, l'étude la plus complète est celle de M. L. BRÉHIER, *Les colonies d'Orientaux en Occident au commencement du moyen-âge*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. XII (1903), p. 1-39.

<sup>2</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. XXVII, p. 173, note 12.

<sup>3</sup> *In gloria martyrum*, c. 94, ed. B. KRUSCH, *M. G.*, Scr. rer. merov., t. I, p. 552.

<sup>4</sup> Voir G. WOLFRAM, *Die Einfluss des Orients auf die frühmittelalterliche Kultur und die Christianisierung Lothringens*, dans *Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte und Altertumskunde*, t. XVII (1905), p. 325.

Dans l'hagiographie grecque au contraire, les traces d'influence syriaque sont nombreuses et certaines. Les historiens byzantins, grecs de naissance ou hellénisés, ne dédaignaient pas autant qu'ils en ont l'air les écritures de ces barbares. Et il se rencontrait toujours un interprète pour les mettre à leur portée, quand ils n'étaient pas en mesure d'y regarder personnellement. Sozomène raconte les persécutions de Sapor et de Yazdgerd d'après des sources orientales<sup>1</sup>. Non seulement il a utilisé des Passions d'origine syriaque, mais il les cite formellement. Il connaît les Actes de Syméon bar-Şabba'e, d'Acepsimas, de Milès et d'autres encore.

Théodoret a tourné en grec d'école des récits qu'il avait lui-même recueillis sur les lèvres de ses témoins et de ses héros, dans le dialecte araméen de son diocèse<sup>2</sup>. A parler exactement, ces anecdotes prises toutes vives dans la tradition orale ne sont pas des emprunts littéraires. Mais l'éloquent évêque de Cyr n'avait pas que des livres grecs dans sa bibliothèque. C'est par une relation syriaque contemporaine qu'il doit avoir appris ce qu'il rapporte de la récente persécution de Yazdgerd<sup>3</sup>, et l'on peut regarder comme certain qu'il a lu la Vie de S. Éphrem<sup>4</sup>.

Nous ne nous attarderons pas à grossir cette liste d'exemples. A quoi bon glaner des allusions et des indices tendant à prouver que les Grecs ont connu des documents syriaques, quand la version grecque de ces documents existe, noir sur blanc ? Cette idée d'un texte grec dérivant d'un original syriaque n'a jamais réussi à s'aménager logiquement dans la tête de certains byzantinistes, et tel d'entre eux s'est montré à cet égard plus Grec que les Grecs eux-mêmes. Rien n'est pourtant mieux établi, par des preuves que les orientalistes ne peuvent avoir sophistiquées. S. Jérôme, qu'il faut citer encore, avait lu en traduction grecque, les œuvres du Syrien Bardesane, le li-

<sup>1</sup> *Historia ecclesiastica*, II, 14.

<sup>2</sup> Voir, par ex., *Historia religiosa*, c. 13 (Macedonius), *P. G.*, t. LXXXII, pp. 1404, 1409. C'est aussi en syriaque que Théodoret parlait en songe avec le diable ; *ibid.*, p. 1440-41.

<sup>3</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. XXVIII, p. 399-411.

<sup>4</sup> *Ibid.*, t. XXXVIII, p. 291-92.

vre d'Archélaüs *adversus Manichæum*, et un livre de S. Ephrem sur le Saint-Esprit<sup>1</sup>. L'origine de l'*Ahiqar* grec est un autre cas qui ne laisse place à aucun doute. Dans un genre plus voisin de notre sujet, on sait, par la déclaration du traducteur lui-même, Michel Andropoulos, que le livre syriaque de *Sindibadh et des philosophes ses compagnons* fut mis en grec sous le titre de *Συντίπαις*, et l'on peut ajouter que ce texte syriaque avait été traduit d'une version arabe, traduite elle-même du pehlewî<sup>2</sup>. Malgré tout, il demeurerait tacitement entendu chez certains hellénistes que ces exemples et tous les exemples pareils sont des exceptions sans valeur probante, et qu'ils laissent subsister tout entière l'impossibilité, du chef de laquelle on les aurait niés, s'il se pouvait.

Aujourd'hui la brèche est ouverte dans le vieux préjugé. Il est désormais acquis qu'un texte grec, parallèle à un texte syriaque n'en est pas l'original, par possession d'état, jusqu'à preuve du contraire. Les belles recherches de W. Meyer, de Th. Wehofer et surtout de M. Silvio Mercati<sup>3</sup> ont démontré qu'une partie de l'œuvre authentique ou pseudépigraphe de S. Éphrem a été de bonne heure transposée en grec. Et s'il reste douteux que S. Grégoire de Nysse ait lu cette traduction<sup>4</sup>, on ne conteste plus que Romain le Mélode s'en soit servi.

<sup>1</sup> *De viris illustribus*, xxxiii, lxxii, cxv, ed. RICHARDSON, t. c., pp. 24, 40, 51.

<sup>2</sup> K. KRUMBACHER, *Geschichte der byzantinische Literatur*, 2<sup>e</sup> éd. (Munich, 1897), p. 891-93. Michel Andropoulos dédie sa version à un certain Gabriel que Comparetti a identifié avec Gabriel, duc de Mélitène (1086-1100), le même que nous retrouverons plus loin.

<sup>3</sup> Sylvius Joseph MERCATI, *S. Ephraem Syri opera*, t. I, fasc. 1 (Romae, 1915), dans *Monumenta biblica et ecclesiastica*. La bibliographie indiquée dans la préface générale et les prolégomènes de chaque texte épuisent la matière. Sur la thèse de M. C. ÉMEREAU, *S. Éphrem le Syrien. Son Œuvre littéraire grecque* (Paris, 1918), voir *Anat. Boll.*, t. XXXIX, p. 373-74.

<sup>4</sup> M. Mercati a cru pouvoir démontrer que le discours de Grégoire de Nysse sur la Divinité du Fils et du Saint-Esprit s'est inspiré de l'homélie de l'Éphrem grec sur Abraham et Jacob. Mais indépendamment des objections de fond que cette partie de sa thèse a rencontrées, il a par avance reconnu fort sagement qu'il convient de demeurer sur la réserve aussi longtemps qu'on n'aura pas retrouvé le texte syriaque

Devant des exemples aussi clairs — et nous répétons que celui-ci n'est pas unique — le philologue le plus féru de la suprématie du grec devra se rappeler qu'on a souvent besoin d'un plus petit que soi.

S'il consent à sortir de ses horizons d'école, il aura d'autres surprises.

Nous ne pouvons songer à dresser ici un catalogue, même sommaire et provisoire, des textes hagiographiques grecs qui ont été traduits du syriaque. Dans l'état actuel de la question, une telle liste serait trop incomplète, et d'autre part, elle devrait mentionner trop de pièces douteuses ou contestables, auxquelles on a prêté une origine syriaque pour des motifs qu'il faudrait vérifier attentivement. Feu W. Weyh, par exemple, s'est demandé pourquoi on n'y mettrait pas la légende des SS. Côme et Damien<sup>1</sup> ; il en donnait des raisons qui, à la rigueur, peuvent se soutenir. Mais Krumbacher lui aurait-il laissé dire dans sa revue, même à titre d'hypothèse, que la Passion des XL Martyrs de Sébaste dérive peut-être d'un original syriaque<sup>2</sup> ?

La légende des Sept Dormants d'Éphèse<sup>3</sup>, mentionnée tout à l'heure, est un autre exemple de ces cas embarrassants, sur lesquels il ne serait permis ni de se prononcer ni de se récuser sans un long exposé des motifs. Après de nombreux échanges de vues, où arguments et autorités se faisaient à peu près équilibre, la balance avait semblé pencher en faveur du syriaque. Mais les derniers travaux où sa priorité est supposée établie ont abouti à montrer qu'elle ne l'est pas<sup>4</sup>.

Les *Vies des Prophètes* du pseudo-Épiphane, qu'on a cru syriaques, après avoir reconnu qu'elles ne pouvaient être hébraïques, ont aujourd'hui définitivement fait retour au

de l'homélie et démontré son authenticité (op. cit., p. 5-6). M. Éme-reau n'a pas imité cette circonspection (*S. Éphrem*, p. 64 et suiv.).

<sup>1</sup> W. WEYH, *Die syrische Kosmas- und Damian-Legende* (Schweinfurt, 1910) ; ID., *Die syrische Barbara-Legende* (ibid., 1911). Anhang : *Die syrische Kosmas- und Damian-Legende*.

<sup>2</sup> W. WEYH, *Die syrische Legende der 40 Märtyrer von Sebaste*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. XXII (1912), p. 76-93.

<sup>3</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. XXX, p. 118-19.

<sup>4</sup> Ibid., t. XXXIX, p. 176-79.

grec<sup>1</sup>. Il n'est pas impossible que d'autres textes hagiographiques reprennent un jour le même chemin ; la *Vie de S. Alexis*<sup>2</sup>, par exemple, ou encore l'*Invention de la Croix* et le *Martyre de Judas Cyriaque*<sup>3</sup>, qui sont regardés comme de provenance édessénienne par des orientalistes sérieux et peu enclins à s'exagérer l'importance de leur spécialité professionnelle. Mais sans sortir des exemples certains et qui devraient être connus de tous les hagiographes, on composerait déjà une liste de la plus curieuse bigarrure. S. Éphrem y figurerait au moins pour son Testament<sup>4</sup>, auquel il faudrait joindre sa peu véridique biographie<sup>5</sup>. Longtemps avant la Vie d'Éphrem, et en tout cas à une époque très ancienne, on avait mis en grec les *Acta Thomae*, composés à Édesse, vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle, par un Syrien qui devait avoir visité l'Inde<sup>6</sup>.

Citons encore, la Passion des confesseurs d'Édesse, Guria, Šamona et Habib<sup>7</sup>, avec l'histoire d'Euphémie qui s'y rat-

<sup>1</sup> Th. SCHERMANN, *Prophetarum vitae fabulosae, indices Apostolorum discipulorumque Domini Dorotheo, Epiphanio, Hippolyto aliisque vindicata* (Lipsiae, 1907), p. x-xi.

<sup>2</sup> A. AMIAUD, *La légende syriaque de Saint Alexis*, Paris, 1889.

<sup>3</sup> J. STRAUBINGER, *Die Kreuzauffindunglegende* (Paderborn, 1912 = *Forschungen zur Christlichen Literatur- und Dogmengeschichte*, t. XI).

<sup>4</sup> *BHG*<sup>2</sup>. 589-590 ; cf. *BHO*. 271.

<sup>5</sup> *BHG*<sup>2</sup>. 584-586 ; cf. *BHO*. 269-270. Nous ne disons rien des autres hagiographica mis au compte du pseudo-Éphrem grec : *BHG*<sup>2</sup>. 9 (panégyrique des Apôtres) ; 246 (panégyrique de S. Basile) ; 431 (discours sur la Croix) ; 486, 574 (discours sur les prophètes Daniel et Élie) ; 968 (Vie de S. Julien) ; 1183-1184, (panégyrique des saints martyrs) ; 1204 (panégyrique des martyrs de Sébaste). On ne connaît pas d'original syriaque à ces pièces, et il est fort possible qu'elles aient été rédigées en grec. La chose est à peu près certaine pour l'histoire d'Abraham et de Marie, autrement dit les Actes de S. Abraham de Qiduna (*BHG*<sup>2</sup>. 9 ; cf. *BHO*. 16-17) ; voir *Anal. Boll.*, t. XXXII, p. 78-79.

<sup>6</sup> L'hymne de l'âme insérée dans les *Acta Thomae* est reconnue pour syriaque sans contestation. Le même caractère, quoique très nettement marqué, n'est pas aussi reconnaissable dans le reste de la composition. Cf. R. DUVAL, *La littérature syriaque*, 3<sup>e</sup> éd. (Paris, 1907), p. 90-91.

<sup>7</sup> *BHG*<sup>2</sup>. 731-36 ; cf. *BHO*. 363, 367. Mgr Raḥmāni a découvert un fragment d'une Passion syriaque beaucoup plus ancienne que la

tache <sup>1</sup>; les Actes de Barsamias (*Βαρσιμαῖος*) et de Sarbil (*Σάροβηλος*) dont la version grecque, disparue sans doute, est attestée par une notice du synaxaire de Sirmond <sup>2</sup>; puis la longue série des Actes des martyrs de Perse <sup>3</sup>: Jonas et Barachisius (*Berikhišo'*) <sup>4</sup>, Pherbutha (*Tharbo*) <sup>5</sup>, Sadoth (*Šahdust*) <sup>6</sup>, Ia <sup>7</sup>, Bademus <sup>8</sup>, Aceptsimas (*'Aqeb-šema'*), Joseph et Aeithalas (*Aiṭilāhā*) <sup>9</sup>, Sira <sup>10</sup>, Jacques l'Intercis <sup>11</sup>, et, selon toute apparence, la très douteuse martyre de Nisibe, S<sup>te</sup> Fébronie <sup>12</sup>.

Enfin pour clôturer cette énumération incomplète sur un exemple connu par une attestation directe, la Passion des Soixante néomartyrs tombés sous les coups des Arabes, à Jérusalem, en 724, fut mise en grec par un certain moine du nom de Jean, qui déclare lui-même l'avoir traduite d'un document syriaque <sup>13</sup>.

L'apostille de ce moine Jean contient une première réponse à la question qui vient tout naturellement à l'esprit : quels interprètes ont pu traduire en grec tant de textes syriaques ? Mais pour développer et préciser cette réponse

rédaction publiée par lui. Sur le texte original de la Passion, voir E. VON DOBSCHÜTZ, *Die Akten der Edessenischen Bekenner Gurias, Samonas und Abibos aus dem Nachlass von O. VON GEBHARDT*, dans *Texte und Untersuchungen*, t. XXXVII, 2 (1911); cf. *Anal. Boll.*, t. XXXI, p. 332-33.

<sup>1</sup> Publiée par M. NAU dans *Revue de l'Orient chrétien*, t. XV (1910), pp. 64-72, 173-91, et par M. F. C. BURKITT, *Euphemia and the Goth, with the Acts of Martyrdorn of the Confessors of Edessa*, London, 1913; cf. *Anal. Boll.*, t. XXXIII, p. 67-70.

<sup>2</sup> *Synax. Eccl. CP.*, p. 431-32; cf. *BHO*. 150-151.

<sup>3</sup> Édité par H. DELEHAYE, dans *Patrologia Orientalis*, t. II (1905), p. 405-560.

<sup>4</sup> *BHO*. 531; cf. *BHG*<sup>2</sup> 942-943.

<sup>5</sup> *BHO*. 1149; cf. *BHG*<sup>2</sup> 1511.

<sup>6</sup> *BHO*. 1033; cf. *BHG*<sup>2</sup> 1613.

<sup>7</sup> *BHG*<sup>2</sup> 761-762; manque en syriaque mais a certainement existé.

<sup>8</sup> *BHO*. 131; cf. *BHG*<sup>2</sup> 210.

<sup>9</sup> *BHO*. 22; cf. *BHG*<sup>2</sup> 15-20.

<sup>10</sup> *BHG*<sup>2</sup>. 1637; manque en syriaque.

<sup>11</sup> *BHO*. 394; cf. *BHG*<sup>2</sup>. 772-773.

<sup>12</sup> *BHO*. 302; cf. *BHG*<sup>2</sup>. 659.

<sup>13</sup> *BHG*<sup>2</sup>. 1217; voir *Православный Палестинский Сборникъ*, t. XII, fasc. 34 (1892), p. 7.



il faudrait entrer dans des considérations d'ordre plus général, qui s'appliquent également à d'autres idiomes de l'Orient byzantin. Nous y reviendrons.

A partir de l'invasion arabe, le déclin commença pour la langue araméenne, déclin ralenti et prolongé par une survivance en partie factice. Plus directement menacé que le copte, à raison même de sa ressemblance avec la langue du vainqueur, le syriaque se défendit mieux et ne céda le terrain que pied à pied. Il conserva une vitalité assez tenace comme langue savante et comme langue liturgique. Mais dans les traductions destinées à être comprises, il fut graduellement remplacé par l'arabe.

Si la statistique des manuscrits conservés donnait une idée suffisamment exacte de ceux qui ont dû exister, il pourrait être intéressant de dresser un état comparatif des anciennes versions syriaques et des versions arabes qui leur ont succédé. Il faut y renoncer. Dans l'état présent de la tradition manuscrite, une telle comparaison serait viciée par trop de lacunes et de données incertaines. Toutefois, il est de ces contrastes qu'on ne peut attribuer à un caprice de la transmission. Comment, par exemple, s'expliquer celui-ci ? D'une part, les Vies des moines palestiniens par Cyrille de Scythopolis n'ont jamais été retrouvées en traduction syriaque, non pas même la Vie de S. Sabas, éponyme et fondateur du célèbre monastère de la vallée du Cédron. D'autre part, la traduction de ces mêmes Vies compte parmi les monuments les plus anciens et les mieux conservés de la littérature arabe chrétienne. On en possède au Vatican <sup>1</sup> et à Leipzig <sup>2</sup> des copies faites à Mar-Sabas, entre les années 885 et 890. A cela, il n'y a qu'une seule explication possible. Cyrille de Scythopolis n'a pas été traduit en syriaque. Son œuvre a passé directement du grec en arabe, et la date où cette version apparaît

<sup>1</sup> Ms. arabe 71, daté de l'an 272 de l'hégire (le catalogue d'ASSEMANI dit par erreur 172, dans MAI, *Scriptorum veterum nova collectio*, t. VI, p. 145).

<sup>2</sup> Voir H. FLEISCHER, *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. I (1846), p. 148-60 ; t. VIII (1854), p. 587.

marque à peu près le temps où le grec cessa d'être la langue usuelle à la laure de Mar-Sabas. Car le nommé Antoine David ibn Selim, de Bagdad, qui transcrivit pour anba isaac, moine ou abbé du Sinaï, les deux exemplaires en question, est selon toute apparence le traducteur lui-même.

Ainsi donc les moines de Saint-Sabas n'éprouvèrent pas le besoin de posséder en syriaque la Vie de leur fondateur. On peut déjà en inférer que l'hagiographie syriaque ne leur doit que fort peu de chose et probablement rien du tout. C'était pourtant un curieux centre polyglotte que cette vaste et puissante laure du Cédron, où les races et les langues voisinaient comme à la première Pentecôte. On en verra plus loin assez de preuves. Seul le syriaque paraît avoir été exclu de cette fraternité. De l'arménien, du géorgien, du besse <sup>1</sup>, le grec n'avait rien à redouter ; mais le syriaque était pour lui un rival possible, et la Passion des martyrs de la Grande-Laure par Étienne le Sabaïte contient un épisode, d'où il ressort que le rival était soigneusement entretenu dans l'humilité de sa condition originelle <sup>2</sup>.

On surprendrait sans nul doute les indices d'un pareil antagonisme sur maint autre point de la Syrie hellénisée, et un atlas linguistique de la littérature chrétienne dans l'ancienne province cis-Euphratique donnerait lieu, s'il existait, à bien des observations piquantes.

#### IV

Sauf peut-être dans les régions où il succédait directement au grec, l'arabe écrit ne fut d'abord qu'un jargon inférieur, à l'usage des ignorants, et le syriaque paraît lui avoir rendu abondamment les dédains qu'il avait subi de la part du grec. Plus tard, quand l'arabe chrétien, assoupli et dégrossi, eut fait oublier sa situation de conquérant, il vécut en bonne intelligence avec son devancier. Habillé de lettres syriaques, il est admis aux usages li-

<sup>1</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXIX, p. 288-91.

<sup>2</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. XXX, p. 407-408.

turgiques sous le nom de karšūni<sup>1</sup>. Les deux langues alternent ou se relayent dans le même manuscrit, voire au cours de la même pièce. Ainsi l'exemplaire de l'*Évangile de l'Enfance* transcrit en 1622-1623 par Éphrem Phigana, débute en arabe et s'achève en syriaque<sup>2</sup>. Les copistes mettent des apostilles arabes sur des manuscrits syriaques et vice versa. Des auteurs de marque, comme Élie de Nisibe, écrivent au choix dans l'une et l'autre langue, ou, comme Barhebraeus, se traduisent eux-mêmes du syriaque en arabe<sup>3</sup>.

Il est arrivé aussi, mais plutôt par accident, que l'arabe ait fait figure d'original, par rapport au syriaque. Les cas de ce genre qu'on a relevés sont dus à des circonstances exceptionnelles et n'autorisent aucune conclusion générale. Ainsi le livre d'*Ahiqar*, qui a existé de très bonne heure en syriaque, si même il n'a été composé en cette langue, semble bien avoir été tardivement retraduit de l'arabe en syriaque<sup>4</sup>. Ainsi encore, un remaniement arabe du conte moral hindou de *Kalilah et Dimnah* a été traduit en syriaque vers le X<sup>e</sup> ou XI<sup>e</sup> siècle. Le prêtre syrien à qui l'on attribue cette version ignorait évidemment que, environ cinq siècles auparavant, Bōd le périodeute avait translaté du pehlewī en syriaque ce même livre de *Kalilag et Dimnag*<sup>5</sup>.

La Vie de S. 'Abd al-Masīh (ou Christodule) existe en arabe et en syriaque. Le nom du martyr est arabe, et l'histoire se passe ou est censée se passer dans la région du mont Singar (*Šingar*) habitée autrefois par des Ghasanides chrétiens, de langue arabe. Il ne serait donc pas

<sup>1</sup> Aujourd'hui, certains de ces Grecs arabisés mettent leur point d'honneur à soutenir mordicus que leur église n'a jamais fait usage du syriaque.

<sup>2</sup> Cf. P. PEETERS, *Évangiles apocryphes*, t. II, *L'Évangile de l'Enfance* (Paris, 1914), p. XIII-XV.

<sup>3</sup> Pour être tout à fait exact, il faudrait ajouter que l'*Histoire des Dynasties* de Barhebraeus est une recension abrégée en même temps qu'une traduction de sa *Chronique syriaque*.

<sup>4</sup> Cf. sup., p. 202-203.

<sup>5</sup> R. DUVAL, *La littérature syriaque*, t. c., p. 322-23. Sur les traductions de l'arabe en syriaque, voir aussi A. BAUMSTARK, *Geschichte der syrischen Literatur* (Bonn, 1922), p. 283-84.

impossible que la Passion arabe soit ou représente l'original<sup>1</sup>. C'est une simple hypothèse ; les deux textes n'ont pas été comparés et, à proprement parler, leur rapport de parenté est inconnu.

D'autre part il faut bien admettre, puisqu'un manuscrit l'affirme expressément, que la Vie de S. Jean Kolobos, par Zacharie de Shōou fut traduite de l'arabe en syriaque<sup>2</sup>. Pour des raisons de vraisemblance interne, on peut admettre que la Vie de S<sup>te</sup> Hilaria par le pseudo-Pambo a suivi le même chemin<sup>3</sup>. Dans ces deux cas la traduction a un caractère livresque et artificiel. Quel truchement en aurait eu l'idée, sinon un lettré de ce couvent de Notre-Dame-des-Syriens, fondé au VI<sup>e</sup> siècle dans le désert de Scété, par des moines monophysites échappés à la police de Justinien, et où le culte de la langue syriaque se conserva plus longtemps qu'en Syrie même, avec le sentiment national exacerbé par l'émigration ? Ces versions faites pour l'honneur de la langue et au nom des principes ne prouvent aucunement que le texte arabe n'aurait pas suffi à tout le monde, même en Syrie.

L'arabe a été mis à contribution par d'autres langues plus vivantes. Dans les diverses régions de l'Orient chrétien — il n'est pas superflu de rappeler une fois de plus les limites de notre sujet — il a beaucoup prêté aux Arméniens et aux Géorgiens, que nous allons retrouver, et aussi aux Grecs, voire même aux Latins. Nous disons bien aux Latins. Après la prise de Damiette, en 1219, les Syriens qui se trouvaient dans l'armée des croisés, montrèrent et traduisirent à leurs compagnons d'armes un antique manuscrit arabe, qui n'est autre que l'*Apocalypse de S. Pierre*<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. XXIX, p. 164, note 4.

<sup>2</sup> Le texte syriaque a été publié par M. NAU dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 2<sup>e</sup> sér., t. VII-IX (1912-1914) ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXXVIII, p. 412-13. M. Guidi, en citant cet exemple il y a plus de trente ans, ne regardait pas comme impossible que la Vie syriaque de Šnoudi eût aussi été traduite d'une version arabe. *Le traduzioni dal copto*, t. c., p. 56.

<sup>3</sup> Éditée par M. WENSINCK ; voir ci-dessus, p.274.

<sup>4</sup> BHO. 951. Olivier l'écolâtre de Cologne, le désigne comme suit : *Qui liber Clementis intitulatur, scriptus, ut aiunt, ab ore principis apos-*

Pendant le siège, un autre apocryphe en langue arabe, — juif, musulman ou chrétien — avait circulé dans les rangs des assiégeants<sup>1</sup> et s'il n'a pas été traduit, il a certainement laissé des traces nombreuses dans les relations occidentales contemporaines<sup>2</sup>.

Qui oserait prétendre que ces deux grimoires soient les seuls livres arabes qui aient piqué la curiosité de nos ancêtres pendant les trois siècles de la domination latine en Orient ? Mais si personne ne soutient cette énormité, elle est couramment admise par prétérition. L'étude des légendes et des fabliaux importés de Syrie ou d'Égypte à l'époque des croisades est trop souvent conduite par d'excellents érudits comme si les barons latins de Terre-Sainte avaient fait apprendre le latin ou le français à toute la population de leurs états. A mesure qu'on réfléchit mieux aux conditions concrètes du pays et de l'époque, on se sent moins persuadé que des récits comme la légende de Saïdnaïa (« Notre-Dame de Sardenay »)<sup>3</sup> n'ont pu être traduits de l'arabe, qui existe encore, aussi bien que d'un original présumé grec, qui n'existe plus.

Les Grecs eux-mêmes, nous l'avons dit, n'ont pas dédaigné de prendre leur bien où ils le trouvaient, chez des auteurs ou des traducteurs arabes. C'est par une version arabe du VIII<sup>e</sup> siècle, qu'ils ont appris à connaître le livre

*tolorum ab ipso Clemente de revelationibus factis Petro, inter resurrectionem et ascensionem.* OLIVERII *Historia Damiatina*, dans ECCARD, *Corpus historicum medii aevi*, t. I (Leipzig, 1723), p. 1428 (l'édition de H. HOOGEWEG ne nous est pas accessible). Cf. C. CONTI ROSSINI, *Il libro dello pseudo-Clemente et la Crociata di Damietta*, dans *Rivista degli Studi orientali*, t. IX (1921), p. 32-35. Jacques de Vitry appelle ce même livre : *Revelationes beati Petri Apostoli a discipulo eius Clemente in uno volumine redacte*. Ep. VII, ed. RÖHRICHT, dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. XVI (1895), p. 111. Un bref d'Honorius III, daté du 13 mars 1221, fait une allusion très claire au contenu de cet apocryphe ; ed. FR. ZARNCKE, *Neues Archiv*, t. II (1877), p. 611-13.

<sup>1</sup> OLIVIER, l. c., p. 1416; Jacques de VITRY, ep. VII, t. c., p. 110-11. Ce dernier tient l'auteur pour musulman. Olivier ne se prononce pas.

<sup>2</sup> Voir R. RÖHRICHT, *Geschichte des Königsreiches Jerusalem* (Innsbruck, 1898), p. 733, note 3 ; p. 746, note 2.

<sup>3</sup> *BHL.* 5408-5409 ; suppl.<sup>2</sup> 5409. 5409<sup>a</sup> ; cf. *BHO.* 665 ; voir *Anal. Boll.*, t. XXV, p. 137-57.

de *Kalila et Dimna* déjà deux fois nommé, et d'où Syméon Seth, par ordre d'Alexis Comnène, tira en 1080 l'histoire de *Στεφανίτης και Ἰχνηλάτης* <sup>1</sup>.

La Vie de S. Jean Damascène, qu'un introuvable Jean de Jérusalem prétendait avoir composée d'après un document *διαλέκτῳ Ἀράβων και γράμμασι κείμενον*, est en réalité une décoction de la biographie arabe composée en 1085 par Michel, moine du monastère de Mar-Sem'an <sup>2</sup>, et traduite en grec, peu de temps après, par Samuel, métropolitaine d'Adana <sup>3</sup>.

Faut-il rapporter également à un original arabe la Vie de S. Théodore évêque d'Édesse et de son neveu Michel le Sabaïte, qui passent pour avoir vécu au IX<sup>e</sup> siècle ? C'est, paraît-il, l'avis d'un byzantiniste fort érudit et peu suspect d'exagérer l'importance des littératures orientales <sup>4</sup>. Nous avons nous même autrefois avancé puis retiré cette hypothèse <sup>5</sup>. Il n'y a plus de raison bien décisive pour la reprendre.

Quoi qu'il en soit de cet exemple sur lequel nous n'in-

<sup>1</sup> KRUMBACHER, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, p. 895-96.

<sup>2</sup> Editée par l'abbé C. BACHA, *Biographie de Saint Jean Damascène* (Harissa, mont Liban, 1912 ; en arabe) ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXXV, p. 78-79.

<sup>3</sup> Voir l'attestation du traducteur géorgien Éphrem Mire, publiée d'après N. MARR, *Anal. Boll.*, l. c., p. 81 ; cf. Th. ŽORDANIA, ქრონიკები და სხვა მასალა საქართველოს ისტორიისა [= *Chroniques et autres matériaux concernant l'histoire de la Géorgie*], t. I (Tiflis, 1892), p. 219-20. La version géorgienne de la Vie de S. Jean Damascène a été depuis publiée par M. C. KEKELIZE, *Христианскій Востокъ*, t. III, 2 (1914), p. 119-74.

<sup>4</sup> Chr. LOPAREV, *Византійскія Житія святихъ VIII-IX вѣковъ* [= *Vies de saints byzantines des VIII<sup>e</sup> -IX<sup>e</sup> siècles*] dans *Византійскій Временникъ*, t. XIX (1915). Cette étude qui a paru en pleine guerre, fait suite aux articles annoncés ici-même, t. XXXII, p. 322-23. Elle ne nous est connue que par des analyses et des sommaires de revues. D'après le résumé (anonyme) de la *Revue Historique*, t. CXXXII (mai-août, 1916), p. 216, M. Loparev admet que la Vie de Théodore d'Édesse aurait été composée en arabe. M. L. Bréhier, à propos du même travail, glisse une remarque qui tend à rejeter cette hypothèse (*Journal des Savants*, 1917, p. 16) ; mais il semble s'être ravisé depuis. *Correspondant*, 25 janvier, 1922, p. 327.

<sup>5</sup> *Anal. Boll.*, t. XXX, p. 407 ; cf. t. XXXI, p. 7.

sistons pas, en voici encore un à la fois plus considérable et plus certain. Vers cette même époque (VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle) vivait un autre Théodore, évêque de Harran, plus connu sous le nom bien arabe d'abū Qurra <sup>1</sup>. Ce Théodore abū Qurra a composé en syriaque et en belle prose arabe des traités de théologie et de controverse qui furent traduits en grec. Grâce à une note conservée dans un manuscrit géorgien, on peut même spécifier que sa lettre au patriarche Thomas de Jérusalem fut traduite de l'arabe en grec, en 934, par un prêtre de la Ville Sainte, Michel, synecelle de l'Anastasis <sup>2</sup>.

Tout cela ne fait pas que dans son ensemble, la littérature arabe chrétienne ait une figure qui lui permette de se comparer aux autres littératures de l'Orient chrétien, en exceptant le copte et l'éthiopien, qui n'ont pas de figure. Et les traductions de Vies de Saints, dont nous avons à parler ici, comptent parmi les moins achevés de ses produits.

Ordinairement le traducteur se jette sur le premier texte qu'il rencontre, au hasard de l'occasion, sans plan d'ensemble et ignorant lui-même s'il ne recommence pas une œuvre déjà mieux faite. C'est apparemment pour cette raison qu'il existe souvent d'une même pièce grecque plusieurs versions arabes, fort différentes, qu'on prendrait pour des remaniements. « Remaniement » est vite dit, mais peut aussi se dire mal à propos ; et il y aurait lieu de vérifier, pour chaque cas donné, si deux ou plusieurs textes d'une traduction arabe ne sont pas dus à des traducteurs opérant à part, chacun pour soi.

Dans la plupart de cas, ces traductions sont anonymes. Et il est curieux de remarquer que les interprètes semblent avoir eu moins souvent que leurs copistes, la coquetterie de signer leurs ouvrages. Dans le petit nombre de ceux qui ont fait exception, bien peu portent des noms

<sup>1</sup> Voir G. GRAF, *Die arabischen Schriften des Theodor Abū Qurra*, dans *Forschungen zur Christlichen Literatur und Dogmengeschichte*, Paderborn, 1910. t. X, 3-4.

<sup>2</sup> ŽORDANIA, t. c., p. 88-89.

connus ; ce qui ne veut point dire qu'ils n'aient occupé dans l'Église ou dans l'État des situations assez reluisantes. Tel cet Ibrāhim ibn Iuhanna, protospathaire et secrétaire impérial, natif d'Antioche, qui traduisit du grec le panégyrique de S. Éphrem par S. Grégoire de Nysse<sup>1</sup>. Mais il faut bien avouer que leur littérature ne suffirait pas à les conduire à la célébrité.

Ne soyons pas injustes. Il y eut, notamment, dans l'ancienne Syrie hellénisée, des écrivains qui se firent une réputation honorable, comme interprètes et commentateurs de livres grecs. Une mention serait due, par exemple, à cet 'Abdallah ibn al-Faḍl, d'Antioche également, qui a laissé, outre des essais de son cru, un certain nombre de traductions estimables<sup>2</sup>. Mais un nom en appelle un autre, et nous répétons que le présent aperçu n'a pas le loisir d'être complet.

Ce qui reste trop vrai, tout compte fait, c'est que les versions arabes de textes hagiographiques se lisent rarement avec plaisir. A peu d'exceptions près, elles sont écrites dans un style incorrect et semi-barbare, qui ressemble à la langue classique arabe comme le latin mérovingien à celui des écrivains classiques. Mais ce n'est pas d'élégance et de beau langage qu'il s'agit maintenant ; et si nous mentionnons l'aspect inculte de l'hagiographie arabe, c'est qu'il est un signe caractéristique des conditions où elle s'est développée.

On a vu plus haut<sup>3</sup> que l'œuvre de Cyrille de Scythopolis a dû être traduite en bloc, par un moine de Mār-Sabas. L'intitulé d'un vieux manuscrit du XII<sup>e</sup> siècle nous apprend de même que les histoires monastiques de Paul de Monembasie ont été mises en arabe par Antoine, abbé du monastère de Saint-Syméon<sup>4</sup>. D'autres groupes

<sup>1</sup> Mss: Vatic. arab. 68, (MAI, t. c., p. 132) ; Paris biblioth. Nationale, arabe 135, fol. 293<sup>v</sup> (DE SLANE, t. c., p. 30).

<sup>2</sup> Voir C. BACHA et L. CHEIKHO, عبد الله بن الفضل الانطاكي, 'Abdalla Ibn al-Faḍl al-Antāki, dans *al-Machriq*, t. IX (1906), pp. 886-90, 944-53.

<sup>3</sup> P. 257-58.

<sup>4</sup> Paris biblioth. Nationale, arabe 276 ; cf. DE SLANE, t. c., p. 75.



ou cycles de légendes, qui habituellement font corps dans les manuscrits, comme les Actes apocryphes des Apôtres, auront probablement été traduites « en série », à la manière d'un ouvrage unique. Mais le grand nombre des textes hagiographiques paraît avoir été translaté de bric et de broc, avec fort peu de souci des ensembles. Dans la suite, des pages détachées, voyageant d'un bout à l'autre du pays, sont parvenues entre les mains de copistes qui en ont rembourré leurs manuscrits. Mais, sauf peut-être dans le Synaxaire jacobite, on ne voit nulle trace d'un effort tenté en vue de constituer un fonds homogène et complet.

Cet état de dispersion irrégulière, impersonnelle et amorphe, est déjà en soi une preuve que l'hagiographie arabe, comme en général la littérature chrétienne arabe, n'a jamais eu un caractère national ou ethnique. Elle n'a joué qu'un rôle subsidiaire, répondant à des nécessités pratiques, qui ont été à peu près les mêmes chez les Melchites, les Coptes, les Syriens jacobites, les Maronites et, dans une moindre mesure, chez les nestoriens de Perse et du Kurdistan.

## V

Tout autre est la pensée qui a dirigé l'activité multiséculaire des traducteurs arméniens.

La littérature arménienne ne se cache pas d'avoir été tout d'abord composée à peu près exclusivement de traductions. Son âge d'or s'appelle la période des « Interprètes » ou des « Traducteurs ». Ne possédant encore rien de son fonds, l'Arménie empruntait aux peuples qui l'avaient appelée à la civilisation chrétienne, aux Syriens et aux Grecs. Ou plutôt le pays était divisé en deux zones d'influence rivales, pour employer un euphémisme à la mode aujourd'hui. Il y avait un parti hellénisant et un parti aramaisant, dont l'hostilité mutuelle tenait de la faction politique et de la coterie littéraire. On ne saura probablement jamais avec une entière exactitude comment ils se partageaient le terrain, et ce serait une grave erreur de mesurer l'importance respective de ces deux écoles, sur les seuls titres des livres qu'elles ont traduits. Ainsi, par exemple, l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe a été mise en arménien, non

d'après l'original grec mais d'après la version syriaque <sup>1</sup>.

Cette double pénétration étrangère dura moins qu'on ne serait porté à le supposer, à voir la masse énorme de textes d'origine grecque et syriaque qui remplissent et même encomrent les manuscrits arméniens. Il est vrai que, pendant toute la durée de son histoire, l'Arménie chrétienne continua, comme elle avait commencé, d'être un pays de traducteurs. Le catalogue des anciennes versions arméniennes, dressé en 1889, par le P. Zarphanalian-Karekin, ne remplit pas moins d'un volume de presque 800 pages <sup>2</sup>. Encore aurait-il besoin d'être complété, et les textes hagiographiques, notamment, y sont englobés dans une mention collective. Mais il ne faudrait pas s'imaginer là-dessus que le peuple arménien soit indéfiniment resté à l'école de l'étranger et qu'il ait laissé se perpétuer chez lui une sorte de colonisation intellectuelle par ces voisins. De la littérature exotique qu'il s'est assimilée, on peut dire, sans jouer sur les mots, qu'une partie notable ne lui vint pas du dehors, car il est allé lui-même la chercher au delà de ses frontières. Cela fait une différence, qui doit être maintenue, encore qu'elle soit habituellement comptée pour rien. Sans doute, les livres grecs et syriaques continuaient d'entrer en Arménie. Quelques faits attestés historiquement permettent d'entrevoir les initiatives d'ordre divers auxquelles obéissaient les traducteurs. Des propagandistes nestoriens, qui se faufilaient dans le pays vers 590, y introduisent clandestinement une bibliothèque d'apocryphes, parmi lesquels l'*Évangile de l'Enfance* et l'*Apocalypse de S. Paul* <sup>3</sup>. En 677-678, à l'invitation d'un prince géorgien,

<sup>1</sup> ERW. PREUSCHEN, *Eusebius Kirchengeschichte, Buch VI und VII aus dem armenischen übersetzt*, dans *Texte und Untersuchungen*, N. F., t. VII, 3 (1902), p. VII-XVIII.

<sup>2</sup> Մատենադարան Հայկական Թարգմանութեանց նախնեայ (դար ԳԴԳ). *Catalogue des anciennes traductions arméniennes (siècles IV-XIII)*, Venise, 1889.

<sup>3</sup> Une liste de ces apocryphes, malheureusement fort dénaturée, nous a été conservée par Samuel d'Ani. M. Th. Zahn l'a étudiée avec une rare compétence. *Forschungen zur Geschichte des neutestamentlichen Kanons*, t. V (Erlangen, 1893), p. 109-148 ; cf. P. PEETERS, *Évangiles apocryphes*, t. II, p. XLI-XLII.

gendre de Nersès Kamsarakan, Grégoire abbé de Dzoraphor, dans le Gougarq, traduit une Vie grecque de S. Silvestre, attribuée à Socrate<sup>1</sup>. Son exemple ne fut probablement pas étranger à l'entreprise de Philon de Tirak, qui, dix-huit ans plus tard, donna une version remaniée de l'histoire ecclésiastique du vrai Socrate, allongée d'une seconde Vie de S. Silvestre<sup>2</sup>. La Passion de S. 'Abd al-Masih, mentionnée plus haut<sup>3</sup>, fut traduite du syriaque, en 873, par ordre de Gourgen Ardsrouni, qui institua dans ses états la fête de ce martyr<sup>4</sup>.

Ces quelques échantillons, qui en laissent deviner quantité d'autres, prouvent fort bien que la lignée des grands interprètes de l'âge d'or n'a pas cessé de se perpétuer par des épigones, sur le sol même de l'Arménie. Mais ils ne suffisent pas à expliquer le large éclectisme et l'ouverture d'esprit dont témoigne la prodigieuse diversité des traductions arméniennes. Celle-ci tient à des causes plus profondes, qu'on a trop souvent perdues de vue.

De tout temps, il y eut beaucoup d'Arméniens ailleurs qu'en Arménie. Dans l'antiquité comme aujourd'hui, on retrouvait cette race industrieuse et entreprenante sur toutes les routes commerciales de l'Ancien Monde, et dans tous les centres importants d'Orient et d'Occident. Les dislocations successives de l'État arménien ajoutèrent encore à l'humeur un peu instable de la population. Dès le début de la période byzantine, il y avait des établissements arméniens en Perse, en Mésopotamie, en Terre-Sainte, à Jérusalem, dans le désert du Jourdain, à Alep, à Antioche,

<sup>1</sup> BHO. 1068. Ce même Grégoire serait appelé par Aso'lik : « Grégoire, chorévêque des Aršaruniq » ; cf. Mesrop TÈR MOWSESEAN, Մոկրատայ Սքոլաստիկոսի եկեղեցական պատմութիւն [= *L'histoire ecclésiastique de Socrate le scolastique*], (Vağaršapat, 1897), p. LXXXV-LXXXVII.

<sup>2</sup> BHO. 1067. cf. TÈR MOWSESEAN, op. cit., p. 80 et suiv. ; et la dissertation du P. B. SARKISIAN, mentionnée BHO. I. c.

<sup>3</sup> Supr., p. 295.

<sup>4</sup> ZARPHANALIAN-KAREKIN, t. c., p. 719 ; cf. Fr. MACLER, *Catalogue des manuscrits arméniens de la Bibliothèque Nationale de Paris* (1908), p. 59 ; ms. 117 (XIV<sup>e</sup> s.).

en Chypre, plus tard, à partir du X<sup>e</sup> siècle, il y en eut en Crimée, puis en Pologne, en Italie, dans l'Inde, on pourrait dire d'un mot : partout, et ce serait exact à un peu d'hyperbole près.

A Constantinople, au cœur du monde grec, les Arméniens furent de bonne heure nombreux et influents. Nous ne rappellerons pas la place qu'ils prirent dans l'administration et le commandement militaire de l'Empire aux approches de son déclin <sup>1</sup>. A quatre reprises, on vit des Arméniens s'asseoir sur le trône des basileis ; et beaucoup d'autres, sans être montés si haut, ont tenu dans leurs mains les destinées de Byzance.

Dans tous les endroits où ils se trouvaient en nombre, les Arméniens se groupaient en communautés distinctes. Ils avaient leurs sanctuaires, leurs églises, leurs couvents. Ainsi, au monastère de S. Théodore à Soubiba, dans le désert du Jourdain, ils chantaient entre eux l'office divin en leur langue, dans une chapelle que le saint fondateur avait construite à leur intention <sup>2</sup>. S. Sabas aussi leur avait réservé une dépendance de son monastère, avec un petit oratoire, où le samedi et le dimanche la psalmodie se célébrait en langue arménienne <sup>3</sup>.

Toutes ces colonies entretenaient des relations constantes de l'une à l'autre et avec la mère-patrie. Pèlerins, visiteurs de passage, marchands, émigrants, proscrits, moines errants leur servaient de courriers, à défaut de communications plus directes. Elles furent comme autant de postes détachés, par lesquels l'Arménie restait en contact permanent avec des nations de culture plus avancée. Les services qu'elles rendirent, notamment à la littérature arménienne, peuvent se comparer à ceux que lui rendent, aujourd'hui encore, les savants religieux Mekhitharistes de Vienne et de Venise.

Il ne serait pas exact de compter dans la Diaspora ar-

<sup>1</sup> Cf. J. LAURENT, *Byzance et les Turcs Seldjoucides dans l'Asie Occidentale jusqu'en 1081*, dans *Annales de l'Est*, 28<sup>e</sup> année, fasc. 2 (1914 [1919]), p. 36-43.

<sup>2</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXXIX, p. 289.

<sup>3</sup> CYRILLUS SCYTHOPOLITANUS, *in Vita Sabae*, c. 20, ed. COTELIER *Ecclesiae graecae monumenta*, t. III, p. 247.

ménienne, ce royaume indépendant qui se constitua en Cilicie, après l'invasion seldjoukide. Pourtant, cette principauté, formée par transplantation, sur un nouveau territoire distant de l'ancien, était bien une sorte d'enclave lointaine, soustraite à l'isolement relatif où la nationalité arménienne était confinée depuis le schisme monophysite. Par sa position même, l'Arméno-Cilicie gravitait dans un autre système d'attractions et d'influences. Non seulement elle dut entretenir des relations plus étroites avec l'Empire grec, mais elle en noua aussi de très actives, si non toujours de très cordiales, avec les établissements latins d'Outre-mer, et, par ceux-ci, avec l'Église romaine, dont elle parut un moment vouloir se rapprocher.

Les traducteurs arméniens — puisque c'est à propos de ces utiles auxiliaires que nous évoquons ces vicissitudes politiques de leur patrie — les traducteurs arméniens ne furent pas les derniers à profiter de ces accointances cosmopolites. Les manuscrits qui nous ont conservé leurs œuvres se terminent ordinairement par des colophons autobiographiques, parfois très développés, où les auteurs et leurs copistes racontent tout au long, avec la prolixité solennelle d'une inscription babylonienne, les origines, les progrès et l'achèvement du monument qu'ils ont conscience d'avoir élevé pour la postérité. Le temps a malheureusement détruit un grand nombre de ces notices, souvent très précieuses pour la topographie, la chronologie et même l'histoire générale. Mais à l'aide du peu qui nous en reste, et des indications éparses dans les chroniques, on parvient à mesurer l'étendue de l'effort poursuivi de génération en génération par les pionniers de la littérature arménienne, sous l'aiguillon d'un sentiment national, ou plutôt d'un instinct ethnique, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer.

Les traducteurs arméniens ne se bornent pas comme d'autres à rhabiller en leur langue le premier texte venu, que la fortune bienveillante ou moqueuse leur jette sous la main. Ils s'évertuent, s'ingénient, et vont chercher, très loin parfois, les documents qui manquent à leur bibliothèque. Il faut rejeter parmi les fables le voyage que l'évêque Étienne de Siunie aurait poussé jusqu'à Rome, sur l'invitation de Léon III l'Isaurien et du patriarche S. Germain,

pour retrouver un prétendu ouvrage perdu de S. Cyrille <sup>1</sup>. Mais combien d'autres traits parfaitement authentiques sont à peine moins extraordinaires.

Évêques et princes encouragent et stimulent toutes ces entreprises, parfois pour obéir à des préoccupations polémiques ou même sectaires, mais le plus souvent dans le dessein éclairé et désintéressé d'accroître le patrimoine religieux et intellectuel de la nation.

De notre point de vue spécial et un peu étroit, nous ne pouvons omettre de mentionner ici le célèbre « catholicos » de Dzamentav, en Cilicie, Grégoire II Pahlavouni, surnommé Վկայափիլ, ou le « martyrophile », à cause de son zèle à mettre en lumière les Actes des Martyrs <sup>2</sup>. Cinq siècles avant Lipomano et SURIUS, il conçut et réalisa en partie le dessein de rassembler et de vulgariser dans une traduction, remaniée au besoin, les Vies de saints inaccessibles au commun des fidèles. Assisté d'une élite de disciples, il traduisit et fit traduire un bon nombre de ces histoires, dont il passe pour avoir formé une collection. Comme Métaphraste chez les Grecs, Vkaïasër devint chez les Arméniens le personnage représentatif de l'hagiographie officielle, un de ces riches à qui tout le monde prête à raison de leur fortune réelle ou supposée. Son œuvre, qui doit avoir été considérable, est mal connue dans le détail <sup>3</sup>; mais il ne semble pas qu'elle ait dépassé d'aucun côté les horizons habituels de l'hagiographie arménienne. Tout ce qu'on en a pu identifier dérive soit du grec soit du syriaque. Il n'y a donc pas pas lieu de nous y arrêter plus longtemps.

Voici quelques autres exemples qui rentrent mieux dans notre sujet. Deux siècles environ après Vkaïasër, fut compilé en Cilicie le Յայրմաւուրք ou synaxaire arménien <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Cf. Ստեփանոսի Սիւնեաց եպիսկոպոսի պատմութիւն. տանն Սիօական [= Histoire de la maison de Sisakar, par Étienne, évêque de Siounie], éd. J.-B. ÉMIN (Moscou, 1861), p. 99.

<sup>2</sup> 1065-1105. Au moment de son élection, Grégoire (de son premier nom, Vahram) était duc de Mésopotamie comme son père Grégoire Magistros.

<sup>3</sup> Voir *Revue des études arméniennes*, t. I (1921), p. 384.

<sup>4</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. XXX, p. 1-26.

A la date du 24 juillet, il contient une notice développée sur deux saints nommés Romain et David, martyrisés en Russie. Sous ces noms empruntés, J.-B. Émin a reconnu les deux martyrs de Kiew, Boris et Glëb, patrons nationaux de la Russie <sup>1</sup>. Le synaxariste se réfère à une Passion développée dont il n'existe aucune trace dans l'hagiographie grecque. Il est pratiquement certain qu'il a voulu désigner un « prologue » slavon, qui aura été traduit ou abrégé par quelque Arménien de Crimée.

Dans le même recueil, à la date du 29 décembre, se lit une notice sur S. Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry (†1170). Celle-ci vient nécessairement du latin. D'autres saints des Gaules, annoncés à leur date liturgique, n'ont pu être mentionnés que d'après un calendrier ou un martyrologe occidental <sup>2</sup>, et ce serait par une hypothèse non seulement gratuite mais futile, qu'on imaginerait ici une version grecque intermédiaire. A quelle fin du reste ? Les Arméniens de Cilicie auraient manqué à toutes les habitudes de leur race, si, vivant dans le voisinage des « Francs » de Syrie, ils ne s'étaient pas mis en mesure de les comprendre. Étienne Orbélian, métropolitain de Siounie (1285-1304), ne dit-il pas que son lointain prédécesseur, l'évêque Étienne, réfugié à Constantinople au temps de l'empereur Léon <sup>3</sup>, y apprit « l'écriture et la langue du peuple grec et du peuple latin, » *ուսեալ անդ զգիր եւ զլեզու հելլէն եւ լատին ազգին* <sup>4</sup> ? Un arménien, étudiant le latin à Constantinople, au VIII<sup>e</sup> siècle, personne ne s'arrêtera un seul instant à se demander comment la chose a été possible. Mais l'affirmation d'Étienne Orbélian prouve au moins, que de son temps, on connaissait des exemples qui la rendaient croyable. Nersès de Lampron (1153-1198) fait traduire du latin la

<sup>1</sup> M. le prof. V. ВЕНЕШЕВИЧ a réédité à part cette notice. Армянскій прологъ о свв. Борисѣ и Глѣбѣ [= *Un prologue arménien sur les SS. Boris et Glëb*], dans les *Bulletins de la section de langue et de littérature russes de l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg*, t. XIV (1909), p. 201-236 ; cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 374-76.

<sup>2</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. XXX, p. 12.

<sup>3</sup> Léon III l'Isaurien (717-741) ; cf. *supr.*, p. 269

<sup>4</sup> *Histoire de Sisakan*, ÉMIN, t. c., p. 97.

règle de S. Benoît par un moine nommé Guillaume (*Կիլամբ*), au monastère « franc » de Saint-Paul à Antioche <sup>1</sup>. Nersès lui-même met en arménien l'ordinaire de l'église romaine. Il y joint en appendice le rituel du sacre royal, qu'il a traduit pour le couronnement du roi Léon, d'après un exemplaire qu'il tient de son hôte, l'évêque de Munster <sup>2</sup>. Au siècle suivant, le catholicos Grégoire VII d'Anazarbe fait traduire, du latin encore, une collection canonique comprenant les discours de S. Cyprien et le concile de Carthage <sup>3</sup>.

En présence de pareils exemples <sup>4</sup>, il n'y a vraiment plus lieu se de casser la tête pour expliquer la transmutation mystérieuse d'où serait sortie la Passion arménienne de S<sup>te</sup> Afra d'Augsbourg <sup>5</sup>. Les savants critiques, qui, récemment, ont disserté sur cette pièce curieuse, ont accepté avec un peu trop de confiance certaines vues philologiques de leurs drogmans <sup>6</sup>.

Puisque les hagiographes arméniens du moyen âge se sont aventurés jusque dans nos passionnaires latins, on peut croire que l'arabe les eût encore bien moins fait reculer, s'ils avaient eu l'occasion d'en tirer parti. C'est de l'arabe qu'ont été traduits en bas arménien, au XIII<sup>e</sup> siècle, les *Geoponica* de Cassianus Bassus <sup>7</sup>. Mais en fait de lit-

<sup>1</sup> ZARPHANALIAN-KAREKIN, t. c., pp. 344-45, 360. Dans le « mémorial » reproduit, p. 358-61, Nersès mentionne d'autres ouvrages de S. Grégoire traduits par lui à Hromklaj, sur une version grecque trouvée au monastère de *Simanacla* (*Սիմանակլա*, « Fort Syméon » ?) près d'*Anarزاب* (*Անարզաբ*, Anarzabe ?).

<sup>2</sup> ZARPHANALIAN-KAREKIN, t. c., p. 501.

<sup>3</sup> Ibid., p. 500.

<sup>4</sup> Nous n'avons pas à mentionner ici les livres traduits du latin en Arménie même, par les Frères-Unis ou par les missionnaires franciscains, à partir du XIV<sup>e</sup> siècle, et moins encore les versions faites en Pologne ou en Bessarabie par Étienne « Lehatsi » (« le Polonais) et sans doute par d'autres (Proclus, le pseudo-Denys, etc.).

<sup>5</sup> BHO. 30.

<sup>6</sup> Bibliographie dans B. KRUSCH M. G., Scr. rer. merov., t. VII, 1 (1919), p. 195 et suiv.

<sup>7</sup> *Գիրք վաստակոց* [= *Le livre des fatigues*], éd. L. ALISHAN (Venise, 1877) ; cf. C. BROCKELMANN, *Die armenische Uebersetzung der Geoponica*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. V (1896), p. 385-



térature chrétienne, il semble que la matière ait manqué aux arabisants arméniens.

Avec la Géorgie chrétienne, l'Arménie a entretenu des relations intellectuelles, dont nous reparlerons à propos des traducteurs ibériens. Ce qu'elle doit au pehlewî et au persan dépasse à la fois les limites de notre sujet et celles de notre compétence.

Puisque le but de cet article est de montrer le défaut des règles présumées générales, nous ne pouvons omettre de relever ici un fait curieux, qui peut servir à remettre au point plus d'une hypothèse trop simplifiée : parmi les « traducteurs arméniens », il s'en est trouvé aussi qui n'étaient traducteurs qu'à demi et pas du tout arméniens.

Le patriarche Nersès Šnorhali s'adresse au monastère de Mār Baršauma, près de Mélitène, pour obtenir une traduction des Actes des SS. Serge et Martyrius. Cette traduction est faite par un moine Syrien nommé Michel ; Nersès se borne à en corriger les fautes et, sans doute, à en retoucher le fond, peu ou prou <sup>1</sup>.

Un autre Syrien, le prêtre Isaac, transpose en arménien l'homélie de Jacques de Sarug sur le Crucifiement, à la demande du catholicos Grégoire ; sa version est corrigée par Nersès, « le rhéteur philosophe » <sup>2</sup>.

Plus instructive encore est l'histoire du commentaire de S. Jean Chrysostome sur S. Jean, traduit en arménien en l'année 1112, par un Syrien, un Grec et un Arménien. Un certain Kirakos, auteur principal de l'entreprise, la confie d'abord au prêtre syrien André, qui se met à besogner sur la version syriaque. Au bout du troisième chapitre, Kirakos s'aperçoit que le syriaque résiste à se lais-

409. La version arabe des *Geoponica* dérivait elle-même d'une version pehlewîe. C. A. NALLINO, *Tracce di opere greche giunte agli arabi per trafila pehlevica*, dans *A Volume of Oriental Studies presented to Edw. G. Browne* (Cambridge, 1922), p. 346 et suiv.

<sup>1</sup> BHO. 1056-1057 ; cf. Huschardzan. *Festschrift aus Anlass des 100jährigen Bestandes der Mechitharisten Kongregation in Wien* (Wien, 1911), p. 186-92.

<sup>2</sup> ZARPHANALIAN-KAREKIN, p. 573 ; cf. MACLER, *Catalogue*, p. 59.



Avec un fonds de qualités et de ressources, qui auraient pu lui assurer une place honorable dans la littérature universelle, l'arménien, cantonné sur son territoire trop étroit, est demeuré un idiome local, généralement ignoré plutôt que dédaigné. Sauf chez les Géorgiens, pour qui l'Arménie fut d'abord une étape ou un relais obligatoire sur la route de Byzance, on a fort peu traduit de l'arménien. Le cas, bien que rare, s'est présenté pourtant. Le fablier arabe « *des Renards* » كتاب امثال الثعالب, est une traduction de l'Մղրեհասարգիրք (*Livre du Renard*) arménien, comme M. Marr l'a démontré péremptoirement <sup>1</sup>.

Les Actes grecs de S. Grégoire l'Illuminateur <sup>2</sup> dérivent de l'*Agathange* arménien, ou plus exactement d'une rédaction disparue, dont il est la dernière transformation <sup>3</sup>.

Un fragment de l'historien Ménandre, transcrit par ou pour Constantin Porphyrogénète contient une précieuse notice sur un martyr perse appelé Ἰσβοζήτης, et dont le vrai nom serait Iazdbōzedh ou « Dieudonné » <sup>4</sup>. Si son histoire, alors toute récente, est parvenue à Ménandre par une relation grecque, ce grec a été traduit d'une Passion arménienne <sup>5</sup>.

Existe-il d'autres auteurs arméniens qui à l'époque ancienne aient eu les honneurs d'une traduction grecque ? Oui, sans doute, mais la liste n'en saurait être fort longue.

Le fragment de chronique du XII<sup>e</sup> siècle qui été attribué successivement à Philippe le Moine, à Démétrius de Cyzique et enfin à son véritable auteur, Isaac d'Arménie <sup>6</sup>, n'a certainement pas été traduit de l'arménien, quoiqu'il

<sup>1</sup> N. MARR, Сборники притчъ Вардана [= *Collections des fables de Vardan*], t. I (Saint-Petersbourg, 1899), p. 1-64.

<sup>2</sup> BHG<sup>2</sup>. 712-713 ; cf. BHO. 328-331. La recension arabe et par elle l'abrégé éthiopien (BHO. 332, 333) paraissent se rattacher à la version grecque.

<sup>3</sup> Voir les prologomènes de l'édition critique de TĒR-MEKERTŠIAN et KANAJEANTZ (Tiflis, 1909) ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXIX, p. 332-33.

<sup>4</sup> *Excerpta historica iussu imp. Constantini Porphyrogeniti confecta*. T. IV. *Excerpta de sententiis* ; ed. Ursulus Phil. BOISSEVAIN (Berlin, 1906), p. 22. Les Actes de ce saint seront étudiés au t. IV des *Act. SS.* de Novembre. <sup>5</sup> Cf. BHO. 433.

<sup>6</sup> P. G., t. CXXVII, p. 880-901.

soit l'œuvre d'une main arménienne. Il a été écrit d'original en grec, puisque cela s'appelle du grec, par un prêtre arménien brouillé avec sa nation <sup>1</sup>.

C'est en grec également que paraît avoir été rédigée, par un Arménien, la *Vision de S. Isaac*, insérée dans le premier livre de Lazare de Pharb, et dont le texte grec est cité par Constantin Porphyrogénète <sup>2</sup>.

Mais ceci nous ramène sur le bord d'une question, où le moment n'est pas encore venu de pénétrer.

## VI

Plusieurs fois déjà nous avons nommé la Géorgie. Là aussi les premiers éducateurs du peuple eurent la sage modestie de se réduire au rôle d'interprètes. Pour donner une idée de leur œuvre, il faudrait remonter beaucoup plus haut qu'on ne l'a cru longtemps. Contrairement à ce qui arrive d'ordinaire, les premières origines de la littérature géorgienne ont reculé vers le passé à mesure qu'on les connaissait mieux. Après avoir dit et répété jusqu'en ces tout derniers temps que les Géorgiens apprirent à lire et à écrire de leurs voisins d'Arménie, on regarde aujourd'hui comme probable qu'ils ont reçu ce bienfait de la Syrie, avant l'invention de l'alphabet arménien. En réalité les preuves décisives manqueront toujours, car de cette littérature primitive, rien n'a survécu. Le plus ancien texte géorgien dont il reste trace, le psautier, appartiendrait au VI<sup>e</sup> siècle <sup>3</sup>.

Il va de soi que les interprètes qui avaient traduit les saints Livres et les disciples de ces précurseurs ne s'arrêtèrent pas après ce premier effort. Mais les débuts hésitants de la littérature indigène n'appartiennent pas à notre sujet. Ce qui nous intéresse uniquement, ce sont les emprunts qu'elle a faits à l'étranger. Il semble bien qu'elle se soit

<sup>1</sup> G. DER SAHAGHIAN, *Un fragment grec d'Histoire ecclésiastique de l'Arménie*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. XIX (1910), p. 43-45.

<sup>2</sup> ID., *Un document arménien de la généalogie de Basile I<sup>er</sup>*, *ibid.*, t. XX (1911), p. 165-76.

<sup>3</sup> Cf. Th. KLUGE, *Studien auf dem Gebiete des georgischen Bibeltextes*, dans *Oriens Christianus*, N. S., t. IV (1914), p. 120-22.

adressé d'abord à l'Arménie, — ce qui donne tout de même quelque apparence de fondement à la tradition d'après laquelle l'honneur d'avoir éveillé la vie intellectuelle en Géorgie reviendrait à l'Arménien S. Mesrop (ou Maštotz) et à ses successeurs.

Les premiers « interprètes » géorgiens n'auraient pas été de leur pays et de leur temps s'ils ne s'étaient jetés avec prédilection sur des Vies de saints. Une partie de leurs essais encore informes doivent avoir disparu, éliminés par des versions rajeunies ou remaniées. On connaît pourtant un certain nombre de textes hagiographiques, assez courts, qui ont été traduits de l'arménien avant le complet développement de la langue géorgienne. Telles sont, par exemple <sup>1</sup>, les Passions de S. Souqias et de ses compagnons, de S. Sahak le Parthe, de S<sup>te</sup> Sandoukht, des SS. Nersès et Khad, des SS. David et Tiričan, l'histoire des SS. Aristacès, Verthanès et autres descendants de S. Grégoire l'Illuminateur, celle de S. Vardan et de ses compagnons, les Passions abrégées de S. Iadzbōzed et de S<sup>te</sup> Sušanik <sup>2</sup>.

Faut-il mettre sur le même rang l'*Histoire de S. Grégoire le Parthe, convertisseur de l'Arménie*, dont il existe un exemplaire copié de la main même du roi David le Réparateur (1089-1125) <sup>3</sup> ? On ne saurait le dire. Ce texte, quoique dérivé de l'*Agathange*, ne concorde exactement, ni avec l'arménien ni avec le grec. Il a été remodelé par une main habile, et, jusqu'à plus ample informé, il prouve uniquement l'existence d'une version géorgienne antérieure.

L'incertitude est encore plus complète touchant la provenance immédiate de certaines traductions, dont nous ne connaissons que le titre, par exemple, cette Vie de S. Gré-

<sup>1</sup> Les textes énumérés ci-après ont été publiés par M. A. KHANOV d'après le célèbre codex 57 d'Iviron; cf. *Anal. Boll.*, t. XXX, pp. 455-56.

<sup>2</sup> On entend bien que nous parlons ici de la Passion abrégée de S<sup>te</sup> Šušānik. Il est en effet probable qu'une histoire de cette sainte a été rédigée d'original en géorgien. Nous y reviendrons tout à l'heure.

<sup>3</sup> Un extrait en a été publié par ŽORDANIA, *Chroniques*, t. c., p. 19-27.

goire le Thaumaturge, qui fut déclassée comme archaïque et à laquelle Éphrem Mšire substitua le panégyrique du saint par Grégoire de Nysse <sup>1</sup>.

De quelle époque peuvent dater les premières Vies de saints géorgiennes traduites de l'arménien ? M. Marr, mieux qualifié que personne pour le savoir, les faisait d'abord remonter jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle, voire au VIII<sup>e</sup>, pour cette raison principalement qu'au X<sup>e</sup> siècle, les Géorgiens, alors à couteaux tirés avec les Arméniens, devaient avoir renoncé à introduire chez eux la littérature de leurs ennemis <sup>2</sup>. Nous ne discuterons pas cette opinion, que son auteur lui-même a depuis fort ébranlée. On sait aujourd'hui et principalement grâce aux travaux de M. Marr, qu'après l'établissement définitif du schisme monophysite en Arménie, à la suite du synode de Dvin (607), l'orthodoxie chalcédonienne se maintint à l'Est du pays, dans la région confinant à la province de Tao-Clarğethi, géorgienne de langue, mais arménienne de culture <sup>3</sup>. Or un bon nombre de très anciens manuscrits géorgiens proviennent justement des monastères qui florissaient dans cette marche bilingue : Iškhan<sup>4</sup>, Šatberd, Midznadzor, Opiza, Parekhi, Khakhouli <sup>5</sup> et

<sup>1</sup> ZORDANIA, *ibid.*, p. 224.

<sup>2</sup> N. MARR, *Изъ поѣздки на Аѳонѣ* [= *D'une expédition à l'Athos*], dans *Журналъ Министерства Народнаго Просвѣщенія*, t. CCCXXII (1899), p. 20-22.

<sup>3</sup> Voir notamment N. MARR, *Арк'аунъ, монгольское названіе христіанъ* [= *Ark'aun, appellation mongole des chrétiens*], dans *Византийскій Временникъ*, t. XII (1906), p. 22 et suiv. M. Marr est revenu à maintes reprises sur ce même sujet.

<sup>4</sup> MARR, l. c. A propos du monastère d'Iškhan, voir aussi M. BROSSET, *Inscriptions géorgiennes et autres recueillies par le P. N. Sargisian*, dans *Mémoires de l'Académie des sciences de St.-Petersbourg*, 7<sup>e</sup> sér., t. VIII (1864), fasc. 10, p. 14-20. Notons encore qu'Éphrem Mšire (voir ci-après) a retraduit du grec le discours de S. Athanase contre les Ariens, qui avait été traduit de l'arménien par le « bienheureux » Grégoire d'Ušci (ἡθ5300). ZORDANIA, *Chroniques*, t. I, p. 227. Ce monastère d'Ušci ne serait-il pas identique à celui d'*Eošk*, au N. d'Erzerum, où l'on a trouvé des inscriptions géorgiennes ? Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXVI-XXXVII, p. 50. Impossible de songer ici à l'ermitage d'Ušk au mont Athos (*ibid.*, p. 19, note 4).

<sup>5</sup> Célèbre par son icône miraculeuse, aujourd'hui à Gelati (*Anal.*

tant d'autres, dont plusieurs portent des noms arméniens, signes à peu près certains de la nationalité de leurs fondateurs. A l'époque où ces précieux documents nous reportent, la concorde entre Géorgiens et Arméniens régnait encore en Tao-Clarğethi, et l'on a des preuves très claires qu'elle n'avait pas cessé au siècle suivant, à la veille des invasions seldjoukides.

C'est à Šatberd, en Clarğethi, que fut transcrit ou compilé, en 973, le manuscrit <sup>1</sup> qui nous a rendu, en traduction géorgienne, avec d'autres œuvres de S. Hippolyte, son commentaire sur le Cantique des cantiques, dont l'original grec a péri <sup>2</sup>. Cette traduction, faite d'après une version arménienne, ne porte ni date ni nom d'auteur ; mais comme pour montrer qu'il n'aurait eu aucun scrupule d'y mettre la main, le moine Bera, qui l'a transcrite, a signé son ouvrage en arménien <sup>3</sup>.

Dans ce même manuscrit de Šatberd, se lit un extrait du commentaire de S. Épiphane sur les psaumes, traduit égale-

*Boll.*, t. c., p. 84). Le copiste qui a transcrit à Khakhouli le cod. 119 de Sainte-Croix (TSAGARELI, p. 178-79) énumère les noms de 17 autres calligraphes du monastère. Cette notice doit se rapporter à la fin du XI<sup>e</sup> s., car l'empereur désigné est certainement Romain Diogène.

<sup>1</sup> E. TAQAİŠVILI, სამი ისტორიული ხრონიკა [= *Trois chroniques historiques*], (Tiflis, 1890), p. 1-xx. Les vues conjecturales du savant éditeur sur l'origine de ce précieux manuscrit n'ont pas toutes été vérifiées par les découvertes subséquentes. Le recueil de Šatberd est devenu une pomme de discorde entre les érudits géorgiens et autres. Nous n'avons pas à dresser la bibliographie de cette polémique étrangère à notre sujet.

<sup>2</sup> Édité par N. MARR, Исполитъ, толкованіе пѣсни пѣсней [*Hippolyte, Commentaire du Cantique des cantiques*] dans ТЕРЕТЫ И РАЗЫСКАНІЯ по армяно-грузинской филологіи, t. III (1910); cf. N. BONWETSCH, *Hippolyts Kommentar zum Hohenlied*, dans *Texte und Untersuchungen*, N. F., t. VIII, 2, 3 (Leipzig, 1902). Bonwetsch a également traduit, d'après une version russe de M. Karbelov (Karbelašvili), trois autres traités inédits d'Hippolyte conservés dans le recueil de Šatberd. *Drei georgisch erhaltenen Schriften des Hippolytus*, .ibid., t. XI, 1 (1904).

<sup>3</sup> MARR, t. c., p. 18-20. Le célèbre évangile de Djrouğ et un *sagalobelni* (hymnaire), tous deux du IX<sup>e</sup> siècle, portent également des apostilles arméniennes. ŽORDANIA, *Chroniques*, t. I, p. 115.

ment de l'arménien, par un certain Daçi, pendant la première moitié du X<sup>e</sup> siècle <sup>1</sup>. Daçi, il est vrai, s'en excuse dans une lettre à Étienne premier évêque de Tbeth <sup>2</sup>, en alléguant pour sa défense, qu'il ne comprenait pas le grec de S. Épiphane. Mais on aurait tort de voir dans cet aveu autre chose que le regret intelligent de n'avoir pu atteindre le texte original. A le bien entendre, il prouve plutôt qu'à cette époque, il y avait encore des livres arméniens à Šatberd, et qu'on les y comprenait. On notera aussi qu'après 25 ans, sinon davantage, la version de Daçi n'avait pas été remplacée par une plus satisfaisante.

Il ne semble donc pas que les interprètes ibériens aient dès le X<sup>e</sup> siècle mis la langue arménienne en interdit. Du reste, on ne traduisait pas que l'arménien dans les couvents du Tao-Clarğethi. Le même recueil de Šatberd contient le plus ancien exemplaire connu de la légende intitulée *Conversion de la Géorgie* <sup>3</sup>. Le fond de cette histoire poétique revient, par on ne sait combien de détours, à Rufin, qui l'avait rédigé d'après le récit oral du prince ibérien Bacourianos.

Il est possible et même probable que, dans d'autres monastères du pays, la littérature grecque avait dès lors commencé de pénétrer. Mais si éclatants qu'on se figure les foyers d'instruction religieuse qui brillent alors dans l'Ibérie occidentale, ils devaient être tous éclipsés par ceux qui bientôt allaient s'allumer en terre byzantine.

Comme la littérature arménienne et plus encore que celle-ci, la littérature géorgienne s'est développée surtout dans

<sup>1</sup> TAQAİŠVILI, t. ci, p. x-xi.

<sup>2</sup> Mort avant 951 ; cf. la *Vie de S. Grégoire de Khandztha*, §§ 49, 83 ; *Anal. Boll.*, t. XXXVI-XXXVII.

<sup>3</sup> Éditée à Tiflis en 1891, et traduite, avec un commentaire excellent, par E. TAQAİŠVILI, dans *Сборникъ матеріаловъ для описанія мѣстностей и племень Кавказа*, t. XXXVIII (1900), p. 1-216. Le petit travail de MM. Wardrop et F. Conybeare, annoncé *Anal. Boll.*, t. XX, p. 339, est encore utile à consulter aujourd'hui. On n'en peut dire autant de tout ce qui a paru depuis sur cette curieuse légende de S<sup>te</sup> Nino.



l'émigration. Du plus loin qu'on les aperçoit dans l'histoire, les Ibères chrétiens, Lazes, Géorgiens et autres, se distinguent par une dévotion itinérante, pour ne pas dire nomade. D'après une conception à laquelle leur humeur instable n'était pas étrangère, celui qui voulait atteindre à la perfection évangélique devait s'expatrier et s'en aller vivre inconnu et oublié dans un exil volontaire<sup>1</sup>. Dès le V<sup>e</sup> siècle les pèlerins géorgiens commencent d'affluer en Palestine et à tous les sanctuaires fameux de l'Orient byzantin. Ils s'y rencontrent souvent avec des compatriotes que des hasards plus ou moins édifiants de leur carrière avaient amenés à prendre le large : tel ce Bacourianos que nous venons de nommer, roi ou principule détrôné, qui était entré au service de l'administration impériale, et faisait de l'hagiographie à Jérusalem, avec son collègue Rufin<sup>2</sup>. Un demi-siècle après Bacourianos, un autre Ibère de sang royal, nommé *Nabarnougi*, était élevé, sous le nom de Pierre à l'évêché de Maïouma, près de Gaza, et devenait l'une des illustrations du parti monophysite<sup>3</sup>.

Sans chercher au delà des témoignages fournis par les textes hagiographiques, nous voyons des Géorgiens dans la foule qui se presse autour de S. Syméon premier stylite<sup>4</sup>. Peu de temps après, à Constantinople, un autre stylite, S. Daniel, compte parmi ses protégés le roi de Lazie, Goubazios<sup>5</sup>. Des pèlerins ibères viennent en procession au mont

<sup>1</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXII, p. 239.

<sup>2</sup> *Historia ecclesiastica*, I, 10 ; voir ci-dessus, p. 280.

<sup>3</sup> Sa vie sera mentionnée plus loin.

<sup>4</sup> THÉODORET, *Historia religiosa*, XXVI, 22, 13, ed. H. LIETZMANN, dans *Texte und Untersuchungen*, 3<sup>e</sup> sér., t. II (Leipzig, 1908), pp. 8, 10. Rappels en passant qu'on ne manque pas d'y voir aussi des Arméniens.

<sup>5</sup> *Anal. Boll.*, t. XXXII, p. 169-70. L'ascétisme des stylites paraît avoir attiré particulièrement l'admiration ou la curiosité des Ibères. Plusieurs des copistes que nous aurons à mentionner plus loin sont des Géorgiens. Le stylite Gabriel, dont Néophyte le Reclus raconte la vie, au XIII<sup>e</sup> s., est un Géorgien (*Anal. Boll.*, t. XXVI, p. 164). Un autre Géorgien, nommé Jérémie, en route pour Constantinople, va faire une scène à S. Lazare, stylite du Galesion. *Act. SS.*, Nov. t. III, p. 542.

Admirable vénérer sur sa colonne S. Syméon le jeune<sup>1</sup>. Ceux-ci n'étaient encore que des visiteurs de passage, inconnus du saint, auquel ils furent annoncés par révélation. Mais à cette même époque, d'autres Ibères avaient depuis longtemps formé en Terre-Sainte des communautés permanentes, qui gardaient fidèlement leur langue et leur nationalité. Au commencement du VI<sup>e</sup> siècle et peut-être avant, les Géorgiens et les Lazes ibériens possèdent à Jérusalem et aux environs deux monastères qui furent restaurés par Justinien<sup>2</sup>. Ailleurs ils étaient organisés en groupements distincts rattachés à des monastères grecs.

Presque tous ces établissements géorgiens nous sont connus par des colophons de manuscrits qui y furent compilés ou transcrits. Mār-Sabas posséda dès le VIII<sup>e</sup> siècle et peut-être plus tôt encore, une véritable école de traducteurs et de calligraphes géorgiens. Les Ibères y occupaient même une habitation réservée, qui au X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle s'appelle la « Caverne des Géorgiens », ქუადი ქართულთა<sup>3</sup>.

Les colophons des manuscrits nous montrent des Ibères à Saint-Samuel, près l'Anastasis à Jérusalem<sup>4</sup>, à Saint-Syméon-l'Hospitalier (appelé aussi *Kathamoni*, კათამონი), dans les environs de la ville sainte<sup>5</sup>, à Saint-Chariton, que les copistes appellent *Palavra* (პალავრა, c'est-à-dire *παλαιά λαύρα* ou l'Ancienne-Laure)<sup>6</sup>.

Le célèbre couvent du Sinaï en possède une nombreuse et studieuse colonie, qui enrichit sa bibliothèque d'une rare collection de manuscrits géorgiens. Il y a des Ibères

<sup>1</sup> Act. SS., Maii t. V, p. 346.

<sup>2</sup> PROCOPE, *De aedificiis*, IV, 9, ed. DINDORF (Bonn, 1838), p. 328.

<sup>3</sup> A. TSAGARELI, Памятники грузинской старины въ Святой Землѣ и на Синаѣ [= *Monuments de l'antiquité géorgienne en Terre-Sainte et au Sinaï*], dans Православный Палестинскій Сборникъ, t. IV, 1 (Saint-Pétersbourg, 1888), p. 222.

<sup>4</sup> ŽORDANIA, *Chroniques*, t. I, p. 130. Un monastère de Saint-Samuel fut restauré par Justinien. PROCOPE, *De aedificiis*, V, 9, ed. DINDORF, p. 328.

<sup>5</sup> Mentionné dans un ms. daté de 983 ; TSAGARELI, t. c., p. 200.

<sup>6</sup> Le codex Sinaït. 67 de Tsagareli est copié à Mār Sabas au IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> s., par ordre du stylite Paul de « Palavra ». ПАМЯТНИКИ, t. c., p. 225.

lettrés aux monastères du Buisson, მაცხოვრებელი, dans une gorge de l'Horeb<sup>1</sup>. Sur cette même montagne, les Géorgiens possèdent en propre deux églises sinon trois<sup>2</sup>. A la fin du IX<sup>e</sup> siècle, le seul mont Olympe de Bithynie ne cache pas moins de trois monastères ou ermitages géorgiens<sup>3</sup>.

En 978, quelques solitaires géorgiens recopient une traduction des homélies de S. Jean Chrysotome et de S. Éphrem, au monastère de Saint-Jean-Baptiste, dépendant de la laure de Saint-Athanase, au mont Athos<sup>4</sup>. Moins de deux ans plus tard, la sainte Montagne voyait s'élever la célèbre laure des Ibères, fondée par S. Jean et son cousin, le patrice Thornic, qui venait de dompter la révolte de Bardas Scléros, pendant la minorité des empereurs Basile et Constantin<sup>5</sup>.

S. Jean l'Hagiorite, son fils S. Euthyme, avec leur biographe et successeur S. Georges l'Hagiorite, sont les vrais créateurs de la littérature religieuse<sup>6</sup> des Ibères. Le nom de « Pères Traducteurs » ou de « Pères Interprètes », qu'ils portent dans l'histoire, caractérise très exactement le rôle qu'ils se donnèrent, comme disent les vieux manuscrits, pour l'éducation de leur peuple et la gloire de la langue géorgienne.

Dans leur œuvre, qui a peut-être été un peu grossie après coup mais qui est certainement considérable, l'hagiographie tient le premier rang avec les textes liturgiques, immédiatement après les Livres Saints. Nous citerons seulement, à titre d'exemple, le Synaxaire grec, que S. Georges traduisit en entier, d'après une rédaction qui n'existait, disait-

<sup>1</sup> Cod. Sinaït. 55, daté de 973. TSAGARELI, p. 222.

<sup>2</sup> Saint-Jean-l'Évangéliste (cod. sinaït. 84 ; X<sup>e</sup> siècle. TSAGARELI, t. c., p. 236) ; Saint-Georges (cod. sinaït. 26 ; an. 1282. TSAGARELI, p. 208).

<sup>3</sup> *Crania*, la « Caverne », Saints-Côme-et-Damien ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXXVI-XXXVII, p. 16, note 5 au § 7. S. Hilarion paraît être le premier Ibère qui ait habité l'Olympe, vers le milieu du IX<sup>e</sup> siècle. *Anal. Boll.*, t. XXXII, pp. 241, 253.

<sup>4</sup> Voir *Anal. Boll.*, t. XXXVI-XXXVII, p. 19, note 4.

<sup>5</sup> Leur vie est publiée *Anal. Boll.*, t. c., p. 13 et suiv.

<sup>6</sup> La littérature profane des Géorgiens et notamment leur poésie ont une autre origine. Voir ci-après.

il, « qu'à l'église Sainte-Sophie et au monastère de Studion <sup>1</sup>. »

L'exemple parti d'Iviron provoqua en Géorgie même et dans tous les endroits où la race des Karthles avait essaimé, un élan universel d'enthousiasme et d'émulation. On eût dit que la conscience nationale venait de s'éveiller partout à la fois. A partir du XI<sup>e</sup> siècle, on découvre des calligraphes géorgiens dans toutes les régions de l'Orient. Il en est d'isolés, comme ce stylite Pierre, qui en 1043, transcrit le codex Sinaïticus 60 sur la colonne de son maître Zacharie à Gethsémani <sup>2</sup>. Mais la plupart appartiennent à des monastères géorgiens ou grecs, dont la nomenclature complète serait précieuse pour la topographie chrétienne. Citons :

A Constantinople, les monastères d'*Agiapanti*, აგიაპანტი, ou de Tous-les-Saints <sup>3</sup>, de Khora, de *Mangana* (ou Saint-Georges de *Mάγγανα*) <sup>4</sup>, de *Triamp'lius*, ტრიანფლოუს (*Τριῶν φυλλίων* ?) <sup>5</sup>, de Romana <sup>6</sup>.

Dans l'Antiochène, Saint-Syméon du Mont Admirable, où les Géorgiens n'étaient pas moins de soixante au temps du patriarche Théodose <sup>7</sup>; Saint-Romain <sup>8</sup>, Saint-Procopé <sup>9</sup>,

<sup>1</sup> Ms. 97 et 626 du Musée d'archéologie ecclésiastique de Tiflis ; ŽORDANIA, Описание рукописей Тифлисского Церковного музея [= *Description des manuscrits du Musée ecclésiastique de Tiflis*], t. I (Tiflis, 1903), p. 115-16 ; t. II (1902), p. 117-18 ; etc.

<sup>2</sup> TSAGARELI, t. c., p. 223-24.

<sup>3</sup> Ms. 134, du Musée d'archéologie ecclésiastique de Tiflis (a. 1066), ŽORDANIA, *Catalogue*, t. I, p. 140-42.

<sup>4</sup> Ms. 205. *ibid.*, ŽORDANIA, t. c., p. 232 (ms. du XIII<sup>e</sup> siècle).

<sup>5</sup> Ms. de l'an 1083, ŽORDANIA, *Chroniques*, t. I, p. 229 ; « *Métaphraste* » d'Iviron (un peu après 1072) ; cf. TSAGARELI, trad. WARDROP, *Journal of Theological Studies*, t. XII (1911), p. 600.

<sup>6</sup> ŽORDANIA, *Chroniques*. t. I, p. 170 (ms. de l'an 1030). Sur le monastère de Romana, voir *Anal. Boll.*, t. XXXII, p. 242.

<sup>7</sup> *Vie de S. Georges l'Hagiorite*, § 48 ; *Anal. Boll.*, t. XXXVI-XXXVII, p. 113. Vers 1220, Olivier, l'écolâtre de Cologne, visitait le couvent des Géorgiens, près de Saint-Syméon *in columpna*, et se faisait montrer leurs écritures. ECCARD, *Corpus historicum*, t. I, p. 1431.

<sup>8</sup> *Vie de S. Georges l'Hagiorite*, § 47 ; t. c., p. 113.

<sup>9</sup> *Ibid.*, § 18 ; t. c., p. 90.

« les Sources » <sup>1</sup>, Saint-Barlaam du mont Casios <sup>2</sup>, *Lerzimishevi* (« Val du Roseau », *Wādi Qaşab* ?), près de Séleucie <sup>3</sup>, le « Père Esdras » <sup>4</sup>, et enfin Saint-Calliopius (*Calipos*) <sup>5</sup> et *Castana* <sup>6</sup> (კასტანა), que devait illustrer au XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle, Éphrem *Mşire* ou le Petit, presque l'égal des grands traducteurs d'Iviron <sup>7</sup>.

En Chypre, le monastère de *Żalia*, ჯალია, ou la « Violette » <sup>8</sup>.

En Syro-Palestine, outre les couvents ou ermitages déjà nommés, ceux du Golgotha <sup>9</sup> et de Gabbatha <sup>10</sup> à Jérusalem.

Vers 1038, S. Prokhoré (Prochorus) fonde près de la Ville

<sup>1</sup> Ms. 2 de la Bibliothèque patriarcale de Jérusalem (XII<sup>e</sup> siècle) : colophon du copiste Jonas ; cf. MARR, *Тексты и Разыскания*, t. VII, (1911), p. xli. Jonas habitait à Antioche, près des « Fontaines », წყ(ა)თვლია. L'endroit en question est peut-être la source jaillissante qui est mentionnée dans la description arabe d'Antioche, publiée par M. I. GUIDI, *Rendiconti della reale Accademia dei Lincei*, ser. 5, t. V (1897), p. 147. Remarquons en passant, que dans ce même ms. géorgien, se lit une Passion de S<sup>te</sup> Bassa et de ses trois filles, qui fut apportée de Khakhouli en Samtzhké au monastère de Calipos dans la Montagne Noire : *გლან' 'Αθήναζε*. On voit qu'ici encore, il faut se garder de généraliser à outrance. Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXI, p. 362-63.

<sup>2</sup> *Vie de S. Georges l'Hagiorite*, § 53, t. c., p. 118.

<sup>3</sup> Ms. 845 du Musée d'archéologie de Tiflis (XI<sup>e</sup> siècle). M. G. DŽANAŠVILI, *Описание рукописей Церковнаго Музея*, t. III (Tiflis, 1908), p. 60.

<sup>4</sup> Ms. 27 de Sainte-Croix (a. 1066), TSAGARELI, t. c., p. 158 ; autre ms. de l'an 1080, ŽORDANIA, *Chroniques*, t. c., p. 214 ; de l'an 1091, *ibid.*, p. 215, etc.

<sup>5</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXI, p. 362, note 1 ; et la *Vie de S. Georges*, §§ 43, 46 ; *ibid.*, t. XXXVI-XXXVII, pp. 110, 112.

<sup>6</sup> ŽORDANIA, *Chroniques*, t. I, p. 215-18, etc.

<sup>7</sup> L'œuvre hagiographique d'Éphrem Mşire mériterait une étude spéciale. Nous espérons y revenir prochainement.

<sup>8</sup> ŽORDANIA, *Chroniques*, t. I, p. 128, d'après un ms. du X<sup>e</sup> (?) siècle.

<sup>9</sup> Ms. 89 de Sainte-Croix (c. a. 1059). TSAGARELI, t. c., p. 238 ; etc.

<sup>10</sup> Appelé « couvent de la Reine Marie » dans le ms. géorgien 124 du Musée Asiatique de Saint-Petersbourg (XI-XII<sup>e</sup> s.). I. KIPŠIDZE, *Христианскій Востокъ*, t. II (1913), p. 71 ; où d'autres attestations sont rapportées, note 3. L'orthographe du nom est très flottante, mais toutes les formes indiquées gravitent vers le nom biblique *Gabbatha*, Γαββαθᾶ (*Ioh.* 19, 13).

Sainte, le monastère de la Croix <sup>1</sup>, qui fut aussi une école de traducteurs et de calligraphes, et dont la collection de manuscrits géorgiens, après bien des dilapidations et des pillages <sup>2</sup>, ne le cédait qu'à celles de l'Athos et du Sinaï.

N'oublions pas la plus originale peut-être de ces colonies studieuses, le monastère de Petritzos, à Ваčково dans la Bulgarie actuelle <sup>3</sup>, fondé en 1083, par le grand domestique d'Occident, Grégoire Pacourianos, Arménien de race, mais demeuré fidèle à l'orthodoxie byzantine. Pacourianos est un partisan chaleureux non pas seulement de l'église mais de la nationalité géorgienne. Le typicon qu'il dicta en grec pour son monastère stipule expressément que seuls les jeunes gens parlant le géorgien seront admis dans la communauté. Défense absolue est faite d'y recevoir des Grecs, sauf un seul, qui pourra être employé aux écritures et qu'il est interdit d'élever à la prêtrise, pour que les Géorgiens soient mieux assurés de rester toujours maîtres chez eux. Et au bas de l'acte qui témoigne de cet amour intransigeant pour la nation géorgienne, Pacourianos appose sa signature en arménien : preuve encore, et non la dernière, qu'à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, l'hostilité entre Arméniens et Géorgiens n'était pas universelle. Le monastère de Pacourianos devint aussi une florissante école de traducteurs et d'écrivains, dont Jean de Petritzos fut la plus glorieuse illustration <sup>4</sup>.

Vue dans son ensemble, l'œuvre poursuivie par les tra-

<sup>1</sup> Ms. 145 de Sainte-Croix de Jérusalem. TSAGARELI, t. c., p. 186-187, cf. *Anal. Boll.*, t. XXXI, p. 303, et la *Vie de S. Georges l'Hagiorite*, § 41, *ibid.*, t. XXXVI-XXXVII, p. 109.

<sup>2</sup> Deux ms. de Sainte-Croix ont été rachetés à un Persan dans les rues de Jérusalem, par un certain moine Georges, après le pillage de la ville par les Kharizmiens. TSAGARELI, t. c., p. 169. Ceci a pu se passer au XI<sup>e</sup> s. (a. 1070) ou au XIII<sup>e</sup> (1244).

<sup>3</sup> L. ПЕТИТ, *Typicon de Grégoire Pacourianos pour le monastère de Pétrizos (Ваčково)*, dans *Византийскій Временникъ*, t. XI (1904), appendice 1.

<sup>4</sup> Cf. N. МАЯР, *Юаннъ Петрицкій, грузинскій неоплатоникъ XI-XII вѣка* [= *Jean de Petritzos, néoplatonicien géorgien du XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle*], dans *Записки Восточнаго Отдѣленія И. Р. Археологическаго Общества*, t. XIX, 2-3 (1909), p. 53-113.

ducteurs géorgiens, apparaît comme un effort immense, persévérant et merveilleusement bien coordonné, pour doter leur langue d'une littérature religieuse et regagner, d'un seul élan, les dix siècles de retard qu'elle avait sur la culture byzantine.

Des versions souvent excellentes dont ils ont enrichi leur idiome national, la très grande partie est empruntée au grec. L'arménien, auquel ils doivent beaucoup, n'a généralement été pour eux qu'une ressource provisoire, qu'ils ont utilisée avec discernement.

N'ayant à parler ici que de la littérature hagiographique des Géorgiens, nous ne répéterons pas une fois de plus notre aveu d'incompétence sur leurs traductions du persan. C'est un fait reconnu<sup>1</sup> que leur poésie profane a reçu de la Perse ses premières inspirations<sup>2</sup>.

Leurs écrivains religieux et en particulier leurs hagiographes lui doivent fort peu de chose et probablement ne lui doivent rien.

Il est au contraire très vraisemblable, mais non pas entièrement certain qu'ils ont fait quelques emprunts directs au syriaque. La Vie géorgienne de S. Pierre l'Îbère évêque de Maïouma<sup>3</sup> se donne pour une version fidèle de la Vie rédigée en syriaque par « le benoît et bienheureux Zacharie », qui serait également l'auteur d'une Vie de S. Isaïe. Le traducteur, qui déclare s'appeler le prêtre Macaire, prend soin de nous apprendre qu'il sait à fond la langue syriaque<sup>4</sup>. Cette grosse naïveté n'est pas ce que le colophon de l'interprète contient de plus suspect. La Vie elle-même a trop l'air d'une supercherie imaginée pour reprendre Pierre

<sup>1</sup> Malgré les protestations véhémentes que d'honnêtes érudits géorgiens ont cru devoir y opposer. Voir, par exemple, M. DŽANAŠVILI, О происхоженіи грузинскихъ классиковъ, [= *Sur l'origine des classiques géorgiens*], dans ქართული მწიგნობრობა, t. II (1909), p. 148-70.

<sup>2</sup> N. MARR, Возникновение и разцвѣтъ древне-грузинской свѣтской литературы [= *Apparition et épanouissement de l'ancienne littérature profane géorgienne*], dans Журналъ Министерства Народнаго Просвѣщенія, t. CCCXXVI (1899), p. 223-52.

<sup>3</sup> Éditée par N. MARR dans Православный Палестинскій Сборникъ, t. XVI, 2, Saint-Pétersbourg, 1896. Voir ci-dessus, p. 241.

<sup>4</sup> MARR, t. c., p. 52-53 ; cf. p. xx.

l'Ibère à la confession monophysite <sup>1</sup>. Malgré tout, il reste vraisemblable que son auteur s'est inspiré d'un document syriaque jacobite <sup>2</sup>.

Plus douteux encore est le cas de l'apocryphe du pseudo-Joseph d'Arimathie sur la fondation de la première église chrétienne dans la ville de Lydda <sup>3</sup>. Il en existe une très ancienne version géorgienne, datant au plus tard du X<sup>e</sup> siècle et qu'on a cru d'abord dérivée du syriaque <sup>4</sup>; mais certaines déformations de noms propres comme *Baladios*, pour Pallade, dénoncent plutôt une impuissance caractéristique de l'alphabet arabe.

L'un des deux manuscrits où se cachait le pseudo-Joseph d'Arimathie, — un curieux et très ancien recueil composé presque uniquement de pièces rares ou uniques <sup>5</sup>, — contient aussi une histoire de S. Éphrem et de S. Jacques de Nisibe, par un prétendu Sabas l'ermite. Cette histoire, malheureusement inédite, pourrait tenir d'assez près à une légende syriaque, dont la trace est recherchée <sup>6</sup>.

Les Vies des douze « Pères Syriens » qui passent pour avoir introduit le monachisme en Géorgie contiennent des

<sup>1</sup> Il est donc bien inutile de rechercher l'identité du « bienheureux Zacharie », qui n'est ici qu'un prête-nom.

<sup>2</sup> M. Marr croit que la langue du soi-disant prêtre Macaire appartient aux XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles, sinon à une époque encore plus tardive (p. XXI). Cela ne rendrait que plus dure à admettre l'hypothèse d'une traduction. Après le XIV<sup>e</sup> siècle, le syriaque était passé, presque partout, à l'état de langue morte, et l'on se figure mal comment un Géorgien aurait été amené à l'apprendre. On notera du reste que le mot მებოსტნე, *mebostne*, « jardinier », que M. Marr juge décisif, se lit déjà dans la Vie des SS. Jean et Euthyme (XI<sup>e</sup> siècle).

<sup>3</sup> Тексты и разыскания по армяно-грузинской филологии, t. II (1900); traduction de M. Th. Kluge dans *Oriens Christianus*, N. S., t. IV (1914), p. 24-38.

<sup>4</sup> A. STEGENŠEK, *Oriens christianus*, t. I (1901), p. 377-78, d'après M. Marr, dont, manifestement, il force la pensée. Le savant orientaliste, il est vrai, penche plutôt pour un original syriaque, mais il l'admettrait aussi grec ou arabe. M. Kluge, l. c., p. 24, hésite entre le syriaque, le grec et l'arménien.

<sup>5</sup> Ms. 249 du Musée d'archéologie ecclésiastique de Tiflis; que Th. D. Žordania croit antérieur au IX<sup>e</sup> siècle. *Catalogue*, t. I, p. 261-63. M. Marr (l. c., p. 21) l'abaisse au XI<sup>e</sup> siècle.

<sup>6</sup> *Anal. Boll.*, t. XXXVIII, p. 295-312. Le « Recueil de Šatberd » (973) contient une autre Vie de S. Jacques de Nisibe, dont l'inci-



éléments auxquels il est assez naturel de supposer une origine syriaque <sup>1</sup>. Mais la source de ces emprunts n'a pas encore été identifiée, et leur provenance reste douteuse.

Est-on plus assuré de tenir une version du syriaque dans la *Vie de S. Jean*, « *catholicos* » d'Édesse, qui a été récemment publiée par M. C. Kekelidze <sup>2</sup>, d'après un manuscrit datant, semble-t-il, des années 1034-1042 <sup>3</sup> ? Nous ne le pensons pas, malgré les raisons prudemment suggérées par l'éditeur. Aucun des indices qu'il a relevés n'est concluant ; il y en a d'autres en sens contraire, et pour des raisons qu'il serait un peu long d'exposer ici, nous regardons comme plus probable que la *Vie de Jean d'Édesse* a été composée en arabe, pour faire pendant à l'histoire de la controverse soutenue par Théodore abū Qurra devant al-Ma'mūn, le propre fils du khalife Har'oun ar-Rachid <sup>4</sup>.

De l'arabe au géorgien, le passage a été de bonne heure praticable, et il est aujourd'hui assez exactement repéré. Longtemps avant la fondation d'Iviron, deux « pères traducteurs », nommés David et Étienne, se fixèrent à Jérusalem, où ils traduisirent en géorgien nombre d'ouvrages grecs et arabes. La notice qui nous a conservé leurs noms est de date assez récente ; mais elle repose certainement sur des attestations anciennes et authentiques <sup>5</sup>.

Des œuvres translattées de l'arabe par David et Étienne ou par leurs précurseurs et successeurs anonymes, plusieurs

*pit* répond au texte de Théodoret, mais qui a pu aussi être traduite de l'arménien (*BHO*. 408). TAQAİŠVILI, *Trois Chroniques*. p. IX-X.

<sup>1</sup> G. SABININ, საქართველოს სამცხისე (Saint-Petersbourg, 1882), p. 193-302 ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXXVI-XXXVII, pp. 6, 165, 171.

<sup>2</sup> Христианскій Востокъ, t. II (1913), p. 301-340.

<sup>3</sup> British Museum Add. 11281, provenant de Sainte-Croix de Jérusalem.

<sup>4</sup> Cf. GRAF, *Die arabischen Schriften des Theodor Abū Qurra*, t. c., p. 77-85.

<sup>5</sup> Elle a été souvent reproduite et commentée. Voir principalement N. MARR, Изъ книги царевича Баграта. *Extraits de l'ouvrage du tsarevitch Bagrat*, dans *Bulletin de l'Académie Impériale des Sciences de Saint-Petersbourg*, t. X, N° 2 (1899), pp. 234-35, 239, 241.

sont parvenues jusqu'à nous : l'autobiographie géorgienne du pseudo-Denys l'Aréopagite <sup>1</sup>, la relation du moine *Stratici* (*Στρατήγιος*), alias Eustratius <sup>2</sup>, sur la prise de Jérusalem par les Perses, l'autobiographie de S. Antoine *Ruāh* <sup>3</sup>, la Passion de S. Romain le néomartyr <sup>4</sup>, sont des versions de l'arabe. On peut joindre à cette liste la Passion de S. Michel le Sabaïte, avec ou sans réserve, d'après que l'original de la pièce est supposé grec ou arabe <sup>5</sup>.

Toutes ces versions sont de provenance syro-palestinienne <sup>6</sup>. Il est donc prouvé que les Géorgiens établis en Terre-Sainte ont traduit de l'arabe ; il ne l'est pas qu'ils aient traduit du syriaque. Le simple rapprochement des deux faits permet de déduire une indication chronologique, qui a son importance et pour les origines de la littérature géorgienne et pour l'histoire linguistique de la Palestine.

Dans le manuscrit 249 du Musée ecclésiastique de Tiflis, ce même étrange recueil que nous avons déjà mentionné plus haut <sup>7</sup>, se lisent une *Vie de S. Basile* et un récit de la dédicace de l'église Saint-Georges à Lydda, qui se présentent sous la forme d'une lettre de S. Jérôme, prêtre

<sup>1</sup> *Anal. Boll.*, t. XXXIX, p. 283 et suiv.

<sup>2</sup> *Anal. Boll.*, t. XXXVIII, p. 137-47. Nous disons bien Eustratius. Il nous avait d'abord semblé que dans l'intitulé du texte arabe استراتيوس devait être amendé en استراتيوس leçon qui est demeurée dans le texte par un accident de correction. Mais le manuscrit porte bien comme nous le disons, p. 143 : *E(ux)stratios*.

<sup>3</sup> *Anal. Boll.*, t. XXXIII, p. 52-63. Le texte géorgien a été publié par M. I. A. KIPŠIDZE, dans *Христианскій Востокъ*, t. II, 1 (1913), p. 54-104.

<sup>4</sup> *Anal. Boll.*, t. XXX, p. 393-427.

<sup>5</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 407, et ci-dessus, p. 262.

<sup>6</sup> Mentionnons ici pour mémoire deux pièces curieuses publiées en Russie, pendant la guerre par M. C. Kekelidze, et dont nous ne connaissons que le titre (cf. *Byzantinische Zeitschrift*, t. XXIII, 1920, p. 469) : *Vie d'Agathange « catholicos » de Damas*, martyrisé sous Gordien, le 9 février 239. *Христианскій Востокъ*, t. IV, 3 (1915), p. 246-83 ; *Vie de S. Pierre le Jeune*, évêque de Capetolion, en Palestine, martyrisé par les Arabes en 744 ; *ibid.*, t. IV, 1 (1915), p. 1-71. S. Pierre le Jeune est fêté par les Grecs à la date du 4 octobre. *Synax. Eccl. CP.*, p. 105-106.

<sup>7</sup> Ci-dessus, p. 289.

de l'église de Rome, à *Setron* (Sidronius). Est-il permis de conjecturer qu'elle serait traduite du latin ? Personne ne l'oserait avant d'avoir lu de ses yeux la pièce entière. On se rappellera seulement que M. Marr s'est posé la même question à propos de la Passion géorgienne des *Tergemini*, Speusippe, Élasippe et Mélasippe, et que, s'il a trop balancé sur le point de fait, il a du moins démontré par des raisons sérieuses que l'hypothèse d'un texte géorgien dérivant du latin n'est pas inadmissible a priori<sup>1</sup>. Là-dessus, on le verra, les anciens Géorgiens pensaient comme lui.

Nous n'examinerons pas la question inverse : les autres littératures de l'Orient chrétien ont-elles subi l'influence géorgienne ? Il est trop évident que si les Ibères avaient pris une part tant soit peu active au mouvement général de la pensée chrétienne, leur langue ne serait pas demeurée dans l'oubli où philologues et historiens l'ont laissée jusqu'à nos jours. Seuls les Arméniens ont été amenés à les lire, par des relations assez complexes<sup>2</sup> dont le voisinage géographique n'a été que l'occasion. La Passion arménienne de S<sup>te</sup> Šušanik<sup>3</sup> contient des non-sens et des anomalies de style qui semblent déceler un original géorgien. Il est vrai que de graves motifs pèsent dans le sens opposé, outre que la Passion géorgienne abrégée est certainement traduite de l'arménien<sup>4</sup>. Mais, sauf meilleur avis, il reste probable que la sainte, vénérée à la fois en Arménie sa patrie d'origine et en Géorgie sa patrie d'adoption, a eu ses historiens dans les deux langues et que l'auteur de la Passion arménienne actuelle aura utilisé une relation écrite dans l'entourage de Vasken, bdeškh de Gougarq, mari et bourreau de la martyre<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. XXVI, p. 334-35.

<sup>2</sup> Voir ci-dessus, p. 278-79.

<sup>3</sup> *BHO.* 1107 ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXXIII, p. 302 :

<sup>4</sup> Voir ci-dessus, p. 277.

<sup>5</sup> La Passion géorgienne publiée par Sabinin, t. c., p. 181-92, passera difficilement pour primitive. Une autre rédaction plus ancienne vient d'être éditée par M. Gogadze, ჩვენი ძველი მწერლობა და ხალხური პოეზია [= *Notre vieille littérature et la poésie populaire*], 2<sup>e</sup> éd. (Kouthais, 1918), p. 10 et suiv. Nous en avons eu connaissance par une très obligeante communication de M. B. Sadathierašvili. Elle sera traduite avec

Sur l'abrégé arménien de l'histoire de Géorgie par Ġuanšēr<sup>1</sup>, il n'y a pas deux opinions possibles : il dérive directement d'une rédaction ancienne de la chronique connue sous le titre de յԹողոս ԵՅՕՅԵԵՅ, ou *Vie du Karthli* <sup>2</sup>.

Nous croyons avoir démontré que Jean le médecin, qui vers la fin du IX<sup>e</sup> siècle, traduisait en arménien, à Jérusalem, l'autobiographie du pseudo-Denys d'Aréopagite, se servait d'une version géorgienne, issue elle-même d'une version arabe <sup>3</sup>.

En 1284, au monastère géorgien de *Pğndzahanq*, Պղնձահանք <sup>4</sup>, le moine Syméon traduisait en arménien, d'après la version géorgienne de Jean de Petritzos, le livre des *Principes* de Proclus, avec les commentaires de Jamblique et aussi, semble-t-il, avec ceux de Jean de Petritzos lui-même <sup>5</sup>. Sa version eut la bizarre fortune d'être retraduite en géorgien, à Tiflis, en 1757 ; et l'imbroglio qui s'ensuivit dans l'histoire littéraire est bon à méditer par ceux qui prétendent ramener tous les problèmes à des données schématiques <sup>6</sup>.

C'est aussi par un nommé Syméon, le même sans doute, que fut traduite, du géorgien encore l'*ἔκδοσις τῆς ὀρθοδόξου πίστεως* attribuée à S. Jean Damascène <sup>7</sup>.

Il serait superflu d'insister plus longuement sur les possibilités que ces quelques exemples permettent d'entrevoir.

toutes les autres pièces formant le dossier de la martyre dans une étude prête à paraître.

<sup>1</sup> Համառոտ պատմութիւն վրաց ընծայեալ Ջուանշերի պատմչի [= *Histoire abrégée de la Géorgie, par Ġuanšēr l'historien*], Venise, 1884.

<sup>2</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXIII, p. 3.

<sup>3</sup> *Anal. Boll.*, t. XXXIX, p. 279-83. Sur la version « besse » de l'autobiographie, voir spécialement les p. 287-91.

<sup>4</sup> C'est-à-dire « la Mine de cuivre », ancien couvent arménien, enlevé à ses possesseurs et donné aux Ibères par le prince Ivané Mkhargrdzeli. Position incertaine. Cf. M. BROSSET, *Deux historiens arméniens. Kirakos de Gantzac, XIII<sup>e</sup> s., Oukhtanes d'Ourha, X<sup>e</sup> s.* (St.-Pétersbourg, 1870), p. 111, avec la note 1.

<sup>5</sup> N. MARR, *Юаннъ Петрицкій*, l. c., p. 60 et suiv.

<sup>6</sup> Cet écheveau a été débrouillé avec merveilleuse dextérité par M. Marr, dans la dissertation susmentionnée.

<sup>7</sup> ZARPHANALIAN-KAREKIN, t. c., p. 576-78.

Par une exception qui ne prouve rien, les *Ἀκολουθίαι τῶν ἁγιορειτῶν πατέρων* ont accueilli la légende des saints fondateurs d'Iviron<sup>1</sup>. Il n'en pouvait être autrement, surtout après que la célèbre laure des Ibères fut passée aux mains des Grecs. On ne peut parler à ce propos d'une infiltration de l'hagiographie géorgienne dans l'hagiographie byzantine.

La petite notice grecque sur l'icône miraculeuse d'Iviron, dite de Notre-Dame *τῆς Πορταίτισσης*<sup>2</sup>, n'est pas un exemple beaucoup plus démonstratif. M. J. B. Bury regarde ce texte comme dérivé ou traduit du géorgien<sup>3</sup>. Traduit, nous le voulons bien, pourvu qu'on ne s'imagine pas que ce soit grâce à l'initiative d'un Hellène sachant le géorgien. A notre avis, ce récit assez informe a été composé en grec, dans un but de propagande, par quelque Ibère du couvent. Et ceci nous remet en présence de la question que nous avons plusieurs fois évitée au cours de cet aperçu : par qui ont été faites tant de versions grecques de textes orientaux hagiographiques et autres ?

## VII

Si certains philologues s'imposaient la précaution de se définir à eux-mêmes les principes d'après lesquels ils raisonnent sur la migration des textes, ils auraient la surprise de s'entendre formuler des postulats dans ce genre-ci : un document copte a dû être écrit en Égypte par un Égyptien ; un document syriaque en pays araméen, par un Syrien ; un document arménien en Arménie par un Arménien, et ainsi de suite. Car cette règle qu'on n'énonce jamais, est bien celle qu'on applique souvent, par une simplification presque ridicule de la perspective historique. A quelles erreurs elle peut conduire, des exemples décisifs nous l'ont montré. Vraie pour des idiomes sédentaires comme le copte<sup>4</sup>, elle est douteuse pour d'autres. Pour le grec, elle est fautive sans atténuation. Si la langue grecque

<sup>1</sup> Voir *Anal. Boll.*, t. XXXVI-XXXVII, p. 69, note 4.

<sup>2</sup> *BHG.* 1070.

<sup>3</sup> *Hermathena*, t. XXIII (1897), p. 83.

<sup>4</sup> *Supr.*, p. 245 et suiv.

n'avait été parlée que chez les Hellènes, elle ne serait pas sortie d'un domaine relativement étroit. C'est en s'imposant à des races nouvelles par sa puissance politique et son prestige intellectuel, que l'hellénisme a conquis une partie de l'ancien monde oriental. Mais les nationalités qu'il a ainsi soumises et absorbées ont gardé longtemps et quelquefois toujours leurs attaches vitales avec leur terroir ethnique.

Il s'est ainsi établi une sorte de communication latente et souterraine entre la parole grecque et la pensée barbare, et sans doute, bien des problèmes de filiation littéraire seraient moins obscurs, si l'on connaissait exactement le rôle joué dans l'hagiographie byzantine par des hellénisés de fraîche date. Nous avons déjà cité plusieurs de ces Grecs d'adoption, qui doivent peut-être une partie de leur originalité à leur langue maternelle qu'ils n'écrivaient jamais. Quelques noms encore. Eusèbe de Césarée était araméen de race et de langue, au point que de graves savants ont pu se demander <sup>1</sup> s'il n'avait pas lui-même traduit en syriaque son histoire ecclésiastique. S. Épiphane, né en Judée, savait le syriaque qui lui permit d'apprendre l'hébreu. Sur son style, Photius le juge *ἀττικῆς παιδείας ἀμελέτητον* <sup>2</sup>, d'où certains critiques ont inféré, non sans vraisemblance, qu'il s'était mis trop tard au grec. Le crédule et pieux chroniqueur Jean d'Antioche est un enfant de la grande métropole syrienne, et ce n'est point sans raison qu'il a gardé en grec son surnom de *مالال*, *malālā*, « le bien disant ». Il connaît la langue de son pays et prétend avec une visible complaisance que, sous le nom d'hébreu, elle a été parlée au paradis terrestre <sup>3</sup>. Jean Damascène, l'une des gloires de la théologie byzantine, descend d'une famille de Syriens arabisés attachée au service des khalfes de Damas <sup>4</sup>. Ils sont trop pour être nommés tous, et du reste la liste même complète de ces illustres ne donnerait pas

<sup>1</sup> A. MERX, Eb. NESTLE et M. A. BAUMSTARK. Voir *Texte und Untersuchungen*, N. S., t. VI, 2 (1901), p. v, note.

<sup>2</sup> P. G., t. CIII, p. 404.

<sup>3</sup> P. G., t. XCLVII, p. 76-77.

<sup>4</sup> Voir H. LAMMENS, *Jean Damascène et Aḥḥal commensaux de Yazīd*, dans *Mélanges de la Faculté orientale de l'Université Saint-Joseph*, t. III, 1 (Beyrouth, 1908), p. 248-65; cf. *Anal. Boll.*, t. XXIX, p. 214.

une idée exacte de la foule anonyme dont ils sont les types représentatifs : rhéteurs, sophistes, polémistes, hagiographes, qui se targuaient d'être devenus Grecs et l'ont fait croire à la postérité.

Dans ce rôle d'intermédiaires entre l'hellénisme et les littératures orientales, la première place ne revient pourtant pas à ces prosélytes de la nationalité byzantine. Plus actifs, quoique nécessairement moins nombreux, étaient les écrivains polyglottes capables de manier le grec aussi bien que leur langue maternelle. Le premier en date des auteurs arméniens, Fauste de Byzance, a rédigé son histoire d'Arménie dans une langue étrangère ; et ceux qui veulent que cette langue soit du grec peuvent invoquer, en manière de preuve, que Procope cite deux longs passages d'un *Ἀρμενίων ἱστορία*, sensiblement parallèles au récit de Fauste <sup>1</sup>. S'ils ont raison, Fauste aurait été le précurseur de l'hagiographe qui inventa la *Vision de S. Nersès*. Mais cet exemple et celui du prêtre Isaac ont été mentionnés plus haut. Nous n'y reviendrons pas <sup>2</sup>.

Paul le Perse, qui écrivit en grec les *Instituta regularia divinae legis*, attribués depuis à Junilius Africanus <sup>3</sup>, est bien le même auteur qui dédiait à Khosrau II un traité syriaque sur la logique d'Aristote <sup>4</sup> et, dit-on, composait en pehlevi un commentaire du *περὶ ἐρμηνείας* <sup>5</sup>. Le métropolitain syrien de Mélitène, Sa'id bar Şabouni, tué par le gouverneur byzantin Gabriel <sup>6</sup>, avant la reddition de la ville

<sup>1</sup> Voir *Revue des Études arméniennes*, t. I, 1 (1920), p. 16, note 1 ; p. 21, note 5.

<sup>2</sup> Ci-dessus, p. 275-76. M. Chr. ΚΟΥΨΟΥΚ-ΙΟΑΝΝΕΣΟΝ (IOANNISIAN), croit que l'empereur Jean Tzimiscès, Arménien de race, écrivant à son compatriote le roi Ašot III d'Arménie, se serait servi du grec, parce que sa lettre reproduite par l'historien Matthieu d'Édesse est une traduction du grec. *Византийский Временникъ*, t. X (1903), p. 91-101. Le fait est digne de remarque, mais il comporte plus d'une explication.

<sup>3</sup> Voir G. MERCATI, *Per la vita et gli scritti di Paolo il Persiano*, dans *Studi e Testi*, t. I, 5 (Roma, 1901), p. 180-206, où les conclusions antérieures de Kihn sont confirmées et complétées.

<sup>4</sup> LAND, *Anecdota syriaca*, t. IV (Leyde, 1875), pp. 1-32, 90-113.

<sup>5</sup> A. VAN HOONACKER, *Journal Asiatique*, 9<sup>e</sup> série, t. XVI (1900), p. 73.

<sup>6</sup> Le même qui fit traduire le *Syntipas*. Voir ci-dessus, p. 253.

aux Turcs, le 25 juillet 1095, était au dire de Barhebraeus. **Κωίωνα Κωα Κίωω ἁμῶν Κίωνα Κωα** « écritain exercé dans les deux langues, grecque et syriaque <sup>1</sup> ».

A Constantinople, où toutes les races de l'Orient se donnaient rendez-vous alors comme aujourd'hui, ces polyglottes étaient nombreux. Le milieu les appelait et les produisait. La Vie de S. Hilarion l'Ibère fut écrite en géorgien par un moine nommé Basile, *πρωτοασηκηγῆτις* et philosophe, qui, à en juger par le titre de sa fonction, était ou avait été employé à la chancellerie impériale comme rédacteur-interprète <sup>2</sup>. Au temps de l'empereur Léon le Philosophe, un personnage nommé Théodore, mentionné par Constantin Porphyrogénète, est qualifié de *τοῦ τῶν Ἀρμενίων ἐρμηνευτοῦ* <sup>3</sup>. Même en l'absence de toute attestation positive, il serait encore évident que l'administration byzantine devait entretenir un nombreux personnel de traducteurs. Il faudra bien qu'un jour on essaie de mieux connaître l'organisation de ce service. En attendant, il est bon de se rappeler parfois que les pièces d'archives d'après lesquelles les chroniqueurs byzantins parlent des choses d'Orient ont maintes fois dû passer par le calame d'un interprète oriental, et que, pour cette seule raison, il conviendrait déjà de ne pas donner aveuglément la préférence au Grec sur le barbare.

Restons plus près de notre sujet. S. Euthyme l'Hagiorite, qui pendant sa première jeunesse fut gardé quelque temps comme otage à Constantinople, savait mieux le grec que le géorgien, quand son père S. Jean le reprit auprès de lui <sup>4</sup>. Son biographe lui attribue l'honneur d'avoir tra-

<sup>1</sup> *Chronicon ecclesiasticum*, ed. ABBELOOS-LAMY, t. I (Lovanii, 1872), p. 464.

<sup>2</sup> *Anal. Boll.*, t. XXXII, p. 238. Dans une recension postérieure de la Vie, il est dit que celle-ci fut composée en grec et traduite en géorgien : affirmation suspecte, qui du reste ne change rien à l'observation ci-dessus.

<sup>3</sup> *De administrando imperio*, c. 43 (Bonnae, 1840), p. 184.

<sup>4</sup> *Vie des SS. Jean et Euthyme*, § 23, *Anal. Boll.*, t. XXXVI-XXXVII, p. 32-33. D'après son biographe, S. Euthyme dut se défendre contre les instances de l'empereur Basile qui voulait le faire archevêque de Salamine, en Chypre (§ 33 ; t. c., p. 40-41). Un demi-siècle plus tard



duit du géorgien en grec l'*Histoire de Barlaam et Joasaph* et les livres de Théodore abū Qurra <sup>1</sup>. Il doit s'être mépris en ce qui concerne la traduction d'abū Qurra comme nous le montrerons ailleurs <sup>2</sup>. Mais sur la version de *Barlaam et Joasaph*, des témoins grecs parlent comme lui. Il suffira de citer l'intitulé de l'*Histoire édifiante* dans le codex VII. 26 de Saint-Marc à Venise (Nanianus 137) <sup>3</sup>, contemporain du biographe de S. Euthyme et peut-être de S. Euthyme lui-même : < Λόγος ψυχῶ > φελῆς ἐκ τῆς ἐνδοτέρας τῶν Αἰθιοπίων χώρας πρὸς < τὴν > ἱερὰν πόλιν μετενεχθεῖς διὰ Ἰωάννου μοναχοῦ μονῆς τοῦ ἁγίου Σάββα < καὶ μεταβληθεῖς > ἀπὸ τῆς Ἰβήρων πρὸς τὴν ἐλλάδα γλῶσσαν ὑπὲρ Εὐθymi < ου > ἀνδρὸς τιμίου καὶ εὐσεβοῦς τοῦ λεγομένου Ἰβηρος <sup>4</sup>. Le manuscrit de la bibliothèque Nationale de Paris 1771 (XV<sup>e</sup> siècle) désigne encore plus clairement notre S. Euthyme :

... παρὰ Εὐθymi τοῦ ἁγιοτάτου μοναχοῦ τοῦ Ἠβυρος τοῦ καὶ γεωνότος καθηγητοῦ τῆς μεγάλης λάβρας τοῦ ἁγίου Ἀθανασίου τοῦ ἁγίου ὄρους <sup>5</sup>.

Ces deux témoignages demandent à être examinés avec précaution ; on n'en peut dire autant des futilités par lesquelles un distingué orientaliste a cru s'en débarrasser <sup>6</sup>.

Comme son parent et précurseur S. Euthyme, S. Georges l'Hagiorite, emmené tout jeune à Constantinople, où il passa douze ans, apprit le grec au milieu d'écoliers hellènes, qu'il ne tarda pas à distancer <sup>7</sup>. D'après une note qui

un disciple de S. Georges l'Hagiorite, le Géorgien Théophile devint métropolite de Tarse. *Vie de S. Georges l'Hagiorite*, § 5 ; *ibid.* p. 116.

<sup>1</sup> *Vie des SS. Jean et Euthyme* § 5, t. c., p. 15.

<sup>2</sup> Voir ci-dessus, p. 263.

<sup>3</sup> MINGARELLI, *Graeci codices manu scripti apud Nanios asservati* (Bononiae, 1784), p. 318 ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXIV, p. 226. Les lacunes du texte ont été comblées par H. ZOTENBERG, *Notice sur le livre de Barlaam et Joasaph* (Paris, 1886), p. 7. Il paraît assez indiqué de les recoudre à l'aide du manuscrit de Paris mentionné ci-après.

<sup>4</sup> MINGARELLI : Ἰβηρος.

<sup>5</sup> *Catal. Gr. Paris.*, p. 285-86 ; cf. ZOTENBERG, l. c.

<sup>6</sup> Cf. ZOTENBERG, t. c., p. 7-9. Ces arguments ont été mis à néant par le baron Rosen, *Записки Восточнаго Отдѣленія*, t. II (1887), p. 170-74 ; et par M. Marr, *ibid.*, t. III (1888), p. 223-60 ; t. XIII (1900), p. 89-102.

<sup>7</sup> Voir sa Vie, § 13 ; *Anal. Boll.*, t. XXXVI-XXXVII, p. 87.

lui est attribuée par un manuscrit daté de l'an 1535, il aurait traduit du latin en grec le catalogue des LXX disciples par le faux Dorothée<sup>1</sup>.

Nous ne chercherons pas à grossir l'importance de ces exemples. Jusqu'à nouvel ordre, ils sont en réalité ce qu'ils paraissent : de rares exceptions, perdues dans la masse énorme d'une littérature multiséculaire. Mais ces cas isolés jalonnent une route par où la philologie est certaine, si elle le veut, d'aboutir à de nouvelles découvertes. Le préjugé qui parque les écrivains dans leur langue natale et celle-ci dans les limites d'un territoire parfois conventionnel sinon fictif, ce préjugé est un thème à déclamations, où l'amour-propre national a plus de part que la science exacte du langage. Il suffit d'ouvrir les yeux pour le prendre en défaut. Des innombrables publicistes qui, par choix ou par nécessité écrivent aujourd'hui dans une langue autre que leur langue maternelle, il en est peu, sans doute, chez qui rien ne trahisse leur origine étrangère ; et les puristes qui se piquent de la reconnaître ont beau jeu, surtout quand ils la connaissent déjà. Mais il est pareillement vain de soutenir que cette trace de pérégrinité ne disparaisse jamais, et qu'elle se laisse surprendre à coup sûr, même dans des ouvrages remontant à un passé lointain. Toutes les littératures modernes ont admis la grande naturalisation, et l'on a même pu voir, de nos jours, un Grec de naissance entrer à l'Académie Française. Au temps jadis, le monde lettré, en Orient surtout, a connu, il a dû connaître des rencontres encore plus déconcertantes<sup>2</sup>. La critique, parce qu'elle les ignore, ne doit pas se figurer qu'elles étaient impossibles.

P. P.

<sup>1</sup> ŽORDANIA, Описание, t. I (1903), p. 146.

<sup>2</sup> Le géographe arabe Iāqūt (1179-1229) était aussi un Grec natif d'Asie-Mineure et tombé jeune encore aux mains des musulmans. C. BROCKELMANN, *Gesch. der arabischen Litteratur*, t. I, p. 479-80.

P. 247 note 1 ; ajouter : Th. HOPFNER, *Ueber die koptische sa'idische Apophthegmata Patrum Aegyptiorum*, Akad. der Wissensch. zu Wien, Phil.-hist. Kl., Denkschriften, t. LXI, 2 (1918).

# LES MARTYRS D'ÉGYPTE <sup>1</sup>

## § 3. *De quelques Passions en particulier.*

Le coup d'œil d'ensemble que nous venons de jeter sur l'hagiographie égyptienne rendra plus aisée l'appréciation de certaines Passions insuffisamment étudiées ou sur lesquelles l'accord ne semble pas s'être fait. A les mettre en parallèle avec les autres récits qui nous sont parvenus sur les martyrs égyptiens, on a le sentiment que les Passions des SS. Philéas et Philoromus, de S. Psoté, de S. Dioscore, sont, avec les lettres de Denys d'Alexandrie et l'Histoire d'Eusèbe, les témoignages les plus importants que nous ayons sur l'histoire des persécutions dans le pays d'Égypte. Cette impression se justifie-t-elle ? C'est ce que nous nous proposons de rechercher.

Avant de nous occuper des Actes des saints Philéas et Philoromus, il sera utile de passer en revue les textes historiques où nous voyons paraître les noms de ces martyrs.

Eusèbe, après avoir fait connaître Philoromus, un haut dignitaire dans l'administration romaine, et Philéas, évêque de Thmouis, qui s'était également distingué dans les fonctions publiques et dans la philosophie <sup>2</sup>, donne quelques détails sur leur martyre : « Un grand nombre de leurs parents et amis, ainsi que les magistrats en charge et le juge, lui aussi, les exhortaient à prendre pitié d'eux-mêmes, à épargner leurs enfants et leurs femmes ; on ne put jamais les amener à préférer le bien de la vie aux lois établies par notre Sauveur concernant la confession

<sup>1</sup> Voir plus haut, p. 5.

<sup>2</sup> *Hist. eccl.*, VIII, 9, 7.

et le reniement ; une philosophie virile ou plutôt la pitié et l'amour de Dieu les fit résister à toutes les menaces et à toutes les injures du juge ; tous deux eurent la tête tranchée <sup>1</sup>. » Ce passage est suivi de l'extrait de la lettre que Philéas écrivit de sa prison à son Église sur les martyrs d'Alexandrie <sup>2</sup>. Dans un autre chapitre Philéas est cité avec Hésychius Pachymius et Théodore parmi les évêques victimes de la persécution <sup>3</sup>.

Il est possible que la scène qui précéda le martyre ait été empruntée par Eusèbe à des Actes. Mais il ne le dit point, et dans aucun texte grec connu ne se retrouvent les phrases de l'historien. Il est vrai que l'épisode ne manque pas dans les Actes latins.

La traduction du passage dans Rufin s'écarte notablement du texte d'Eusèbe. Nous aurons à rechercher la source des développements que celui-ci a reçus.

La notice de S. Jérôme sur Philéas <sup>4</sup> est généralement regardée comme provenant tout entière d'Eusèbe, sauf les inexactitudes et les retouches dont le *de Viris* est rempli. C'est ainsi que Philéas est dit originaire de Thmouis, *de urbe Aegypti quae vocatur Thmuis*, ce qu'Eusèbe ne dit nulle part. Je ne sais où l'on a pu trouver chez le même historien l'équivalent de la phrase suivante : *disputatione actorum habita adversus iudicem qui eum sacrificare cogebat*. Eusèbe parle bien des exhortations, des menaces et des injures du juge, nulle part d'une *disputatio*. Il n'est pas invraisemblable que S. Jérôme avait lu des Actes de Philéas. A sa place, chacun de nous en aurait donné des extraits. Cela n'était pas du goût de l'écrivain dont la manière de travailler ne rappelait que de très loin celle d'Eusèbe, son auteur favori.

Il reste à signaler un document des plus importants pour l'histoire de Philéas, c'est une seconde lettre qu'il écrivit de sa prison, conjointement avec ses collègues et compagnons Hésychius, Pachomius et Théodore, à Méléce

<sup>1</sup> *Hist. eccl.*, VIII, 9, 8.

<sup>2</sup> *Hist. eccl.*, VIII, 10, 1-11.

<sup>3</sup> *Hist. eccl.*, VIII, 13, 7.

<sup>4</sup> *De viris illustribus*, 78.

de Lycopolis, pour lui faire des représentations sur sa conduite <sup>1</sup>. Une note contemporaine révèle que Méléce ne daigna ni répondre ni rendre visite aux prisonniers <sup>2</sup>.

Viennent ensuite les Actes grecs des saints Philéas et Philoromus <sup>3</sup> qui, de l'avis de tous les critiques, sont de basse époque et sans valeur aucune ; puis les Actes latins, qui n'ont pas été suffisamment étudiés.

Nous les diviserons en trois catégories.

1<sup>o</sup>) Les Actes connus sous le nom d'Actes proconsulaires, et qui débutent : *Imposito Philea super ambonem* <sup>4</sup>.

2<sup>o</sup>) Les Actes composés exclusivement d'extraits de l'histoire ecclésiastique de Rufin.

3<sup>o</sup>) Les Actes qui sont une combinaison des Actes proconsulaires et d'extraits de Rufin.

Dans la seconde catégorie règne une certaine variété. Voici par exemple la *Passio sancti Fileae episcopi et martyris* du manuscrit de la bibliothèque Nationale de Paris 12613, fol. 222<sup>v</sup>-224. Elle n'est autre chose que la transcription des chapitres 9 et 10 du livre VIII d'Eusèbe, traduction de Rufin <sup>5</sup>.

La *Passio Filee et Filoromi* dans le manuscrit de Mailingen H. B. 1. 2. 4<sup>o</sup> 16, fol. 27<sup>v</sup>-31<sup>v</sup> <sup>6</sup> est beaucoup moins simple, mais puisée à la même source. Nous en donnons l'analyse détaillée.

a) Courte introduction qui s'inspire de Rufin, VIII, 2, 4 :

*Igitur cum romanum imperium Diocletianus gubernaret nono X anno imperii sui, tam immanissima contra christianos exorta est persecutio ut infra unius mensis spatium decem et septem christianorum milia pro christiana religione gladio necarentur. Quorum patientiae et magnanimitatis virtutem quamvis nullus digne proferat sermo, tamen pro mediocritate virium nostrarum quae possumus enarrabimus.*

<sup>1</sup> P. G., t. X, p. 1565-68.

<sup>2</sup> Ibid., p. 1567-68.

<sup>3</sup> BHG. 1533.

<sup>4</sup> BHL. 6799.

<sup>5</sup> Cat. Lat. Paris., t. III, p. 167.

<sup>6</sup> Description du manuscrit dans *Münchener Museum*, t. I, p. 196-98.

b) Extrait de Rufin = VIII, 5 ; VIII, 6, 1, 2, 3, 4, 6 : *Etenim apud Nicomediam vir quidam de nobilibus*, jusqu'à *prosequitur* (SCHWARTZ, p. 747, l. 7-751, l. 8).

c) Extrait de Rufin = VIII, 6, 7, 8, 9, 10 ; VIII, 7, 1 : *cum haec apud Nicomediam gererentur* (p. 751, l. 25) jusqu'à *memorare sufficimus* (p. 753, l. 13).

d) Extrait de Rufin = VIII, 7, 2 : *exquirebantur* (p. 753, l. 19) jusqu'à *harenae loco* (p. 753, l. 26).

e) Extrait de Rufin = VIII, 7, 3, 4 : *tum vero stupor* jusqu'à *mitescit exemplis* (p. 755, l. 5-13).

f) Extrait de Rufin = VIII, 8 ; VIII, 9, 1-5 : *Haec apud Tyrum* jusqu'à *laudibus exhalarent* (p. 755, l. 27-759, l. 3).

g) Extrait de Rufin VIII, 10, 11 ; VIII, 11, 1, 2 ; VIII, 12, 1, 2, 5, 6, 7 : *iam vero illud quod apud Frigiam* (p. 765, l. 8) jusqu'à *secreta membrorum* (p. 769, l. 31).

h) Extrait de Rufin = VIII, 12, 11 ; VIII, 13, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 : *sed sicut omnes per singulos* (p. 771, l. 17) jusqu'à *pertulere martyria* (p. 775, l. 1).

i) Extrait de Rufin = VIII, 10, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11 : *scribens igitur ad Thmuitas* (p. 759, l. 36) jusqu'à *caelestium coronarum* (p. 765, l. 7).

k) Extrait de Rufin = VIII, 9 6, 7, 8 : *o vere mirabilis* jusqu'à *capite plecti iubet* (p. 759, l. 3-32)

l) Le rédacteur ajoute : *decollatus est autem beatissimus martyr Fileas cum Filoromo Romanorum militum duce II non. febru. regnante domino nostro Iesu Christo qui vivit et regnat Deus.*

Il va de soi qu'aucune des formes analogues de la Passion ne mérite l'attention.

Comme spécimen des textes composites appartenant à la troisième classe, nous citerons la compilation anonyme publiée dans les *Acta Sanctorum*, et que, sur un problématique indice, on a placée sous le patronage d'un contemporain nommé Grégoire<sup>1</sup>. On va voir que le travail

<sup>1</sup> Rappelons le texte, emprunté aux premières éditions de Rufin et qui manque dans les plus récentes : *Huius Phileae martyris Passionem apud Gregorium historiis egregie conscriptam recognovi, atque mirabiliter eum apud impios de divina religione nimium disputasse, ut et necem Socratis philosophi quam apud Athenas pro veritate tulerit in testimonium illis protulisset.* Voir *Act. SS., Febr. t. I.*

du rédacteur se réduit de nouveau à bien peu de chose.

a) Une phrase d'introduction : *Gloriosissimi martyris Philae scripturi passionem, jusqu'à reservaverit Dominus.*

b) Extrait de Rufin = VIII, 1, 1-5 : *Etenim ante nostri temporis persecutionem jusqu'à instar urbium videretur.*

c) Extrait de Rufin = VIII, 9, 6, 7 : *Hanc sane coronam pretiosior omnium lapis jusqu'à qui praecesserant anteiret.*

d) Extrait de Rufin = VIII, 10. La phrase d'introduction est un peu arrangée : *Ad quod astruendum, licet digressionem facere videamur, non videtur absurdum si aliqua ex opusculis eius etc.* L'extrait, comprenant la lettre de Philéas, est littéral à partir du n. 2 jusqu'à la fin du chapitre : *caelestium coronarum.*

e) Transition : *sed iam tempus est ut ad eius apertam cum iudice congressionem veniamus.*

f) Actes proconsulaires : *Imposito igitur Philea...*

L'éditeur, le P. Henschenius, s'est servi d'un manuscrit de Nicolas Belfort, chanoine régulier de Saint-Jean-des-Vignes à Soissons, d'un manuscrit de Saint-Maximin de Trèves et d'un manuscrit de Bödeken en Westphalie. Le manuscrit de Trèves ne contient que la dernière partie, soit les Actes proconsulaires<sup>1</sup>; dans celui de Bödeken ces mêmes Actes sont simplement précédés d'une courte introduction : *Est civitas in Aegypto Thymius appellata etc.* Il faut se garder de croire que l'exemplaire de Soissons soit isolé. La Passion affecte exactement la même forme, sauf peut-être un peu de liberté dans les extraits de Rufin, dans un bon nombre d'autres manuscrits, tels que les numéros suivants de la bibliothèque Nationale de Paris : 3788, 5297, 5318, 5352, 16732, 17004, 18308<sup>2</sup>.

Ces constatations nous permettent d'abandonner éga-

p. 459, n. 2. Comment cette phrase s'est-elle introduite dans Rufin, ou comment en a-t-elle disparu ? Sur ce point comme sur beaucoup d'autres questions importantes, l'édition de Mommsen ne jette pas la moindre lumière. Mais s'il était vrai qu'une Passion de Philéas eût pour auteur un Grégoire, ce ne serait certes pas la compilation qui nous occupe.

<sup>1</sup> *Act. SS.*, t. c., p. 464, note a.

<sup>2</sup> *Catal. Lat. Paris.*, t. I, p. 281 ; t. II, pp. 11, 179, 301 ; t. III, pp. 340, 389, 440.

lement le long texte que nous venons d'analyser, pour concentrer notre attention sur les Actes proconsulaires.

Il n'en existe malheureusement rien qui ressemble à une édition critique. Des trois manuscrits utilisés par Henschenius, celui de Bödeken est détestable et son texte est bouleversé<sup>1</sup>. Ruinart a collationné sur l'édition des *Acta Sanctorum* un certain nombre d'exemplaires qui sont vaguement désignés<sup>2</sup>, et dont il donne un choix de variantes. Le texte de Knopf est une réimpression de celui de Ruinart, avec une note sur une des altérations de la tradition<sup>3</sup>, et une correction qu'il faut signaler tout de suite, parce qu'elle est grosse de conséquences. Philéas vient de citer l'Écriture : *Qui immolat diis eradicabitur nisi soli Deo*. Le juge répond : *immola ergo Deo soli* Il se contente de l'acte du sacrifice ; Philéas peut l'offrir au Dieu unique, mais Philéas répond que ce Dieu ne désire pas de pareils sacrifices. Knopf imprime : *immola ergo Deo Soli*. Cette invitation à sacrifier au dieu soleil ne cadre pas avec le contexte ; puis c'est un jeu de mots qui n'est possible qu'en latin<sup>4</sup>. Il faudrait conclure que les Actes de Philéas ont été primitivement écrits dans cette langue, ce qui est inadmissible.

A défaut d'un texte bien établi, il faudra se borner à quelques remarques sur l'état de la tradition de la *Passio Phileae et Philoromi*. On s'aperçoit aussitôt qu'elle est defectueuse en plusieurs points. La pièce est incomplète ; il y manque tout au moins la courte et indispensable introduction avec la date et deux mots concernant les personnages en présence. Dès la première ligne nous sommes jetés en plein dans l'interrogatoire : *imposito Phileae super ambonem Culcianus praeses dixit illi : Potes iam sobrius effici*. Ce début accuse une autre lacune. La pré-

<sup>1</sup> Voir *Act. SS.*, t. c., p. 464, notes *a, d*.

<sup>2</sup> Manuscrits des Feuillants (sans doute le ms. lat. 18 308 de la bibliothèque Nationale), de Reims, des Célestins, plusieurs *Colbertini*.

<sup>3</sup> *Ausgewählte Märtyrerakten*, 2<sup>e</sup> Aufl. (Tübingen, 1913), p. 99.

<sup>4</sup> P. ALLARD, *La persécution de Dioclétien*, t. II, 3<sup>e</sup> édit., p. 106, a lu le texte comme M. Knopf. Il parle d'un jeu de mots intraduisible.



sente audience a été précédée d'une autre, de plusieurs autres peut-être auxquelles le juge fait allusion en disant : « Cette fois du moins vous serez raisonnable. »

Dans la première partie de l'interrogatoire <sup>1</sup> le juge s'intéresse à S. Paul : *Paulus non negavit Christum ?... Paulus non erat idiota ? Nonne Syrus erat ? nonne syriace disputabat ?* Et ces questions se placent sans effort dans le contexte. Le dialogue se poursuit et prend un tout autre cours. Mais au moment où Philéas vient de dire qu'il veut mourir pour Dieu et pour la vérité, Culcianus l'interrompt et lui dit : *Paulus deus erat ? Phileas respondit : Non. Culcianus dixit : Quis ergo erat ? Phileas respondit : Homo similis nobis, sed spiritus divinus erat in eo, et in spiritu virtutes et signa et prodigia faciebat* <sup>2</sup>. Si ces phrases appartiennent à l'original, il est probable qu'elles ne sont pas à leur place et qu'il faut les rapprocher du premier passage sur S. Paul. Elles sont peut-être une interpolation. La question : Paul est-il Dieu ? se retrouve dans les Actes de S. Dioscore <sup>3</sup>, et dans plusieurs autres textes qui n'ont rien d'historique <sup>4</sup>. On ne se trompera pas beaucoup, en tout cas, en les faisant disparaître de l'endroit qu'elles occupent.

Mais là se présente une autre difficulté. Le martyr vient donc d'affirmer qu'il veut mourir *pro Deo et pro veritate*. Alors Culcianus reprend : « J'accorde ta grâce à ton frère, » *beneficium te dono fratri tuo* ; et Phileas de répondre : *et tu gratiam hanc perfectam mihi praesta : utere iemeritate tua et quod tibi iussum est, fac* <sup>5</sup>. On comprendrait mieux la parole du juge s'il avait été question auparavant d'une intervention du frère de Philéas. Mais celui-ci ne paraît que lorsque la sentence est déjà pronon-

<sup>1</sup> Act. SS., n. 5, 6, p. 464 A.

<sup>2</sup> Act. SS., fin du n. 7, p. 464 C.

<sup>3</sup> BHL. 2203 e : *Culcianus dixit : Paulus deus fuit ? Dioscorus dixit : Non, sed habebat spiritum Dei et sanam mentem ac rationabilem etc. Anal. Boll., t. XXIV, p. 326.*

<sup>4</sup> Passion de S. Macaire, Actes, p. 62 ; Passion de S. Victor, BOURIANT, p. 228 ; BUDGE, p. 291.

<sup>5</sup> Act. SS., t. c., n. 8, p. 464 C.

cée : *frater Phileae qui erat unus ex advocatis*<sup>1</sup>. De plus, la réponse de Philéas est la répétition des phrases qu'il a prononcées plus haut lorsque le juge faisait valoir les égards qu'il avait eus pour lui<sup>2</sup>. Toute cette partie des Actes a subi des retouches profondes, occasionnées sans doute par le mauvais état de la copie dont tous nos manuscrits dérivent. Il est aussi aisé de le constater que difficile d'y remédier.

La Passion des SS. Philéas et Philoromus est presque toute entière en dialogue. Au refus de sacrifier se rattache une discussion sur le sacrifice. Philéas ayant parlé du salut du corps et de l'âme, Culcianus l'interroge sur la résurrection de la chair, puis sur S. Paul — plus haut il avait nommé Moïse — puis sur la nature de Dieu. Là interviennent une première fois les *advocati*, qui veulent empêcher le débat de se poursuivre. Nouvelles questions sur la divinité du Christ.

Puis Culcianus lui rappelle qu'il l'a traité avec ménagement. Le martyr, en le remerciant, le prie de mettre le comble à ses bontés en exécutant les ordres qu'il a reçus. Culcianus exprime le regret de sévir contre un homme si riche. Les avocats ont recours à un expédient pour sauver Philéas malgré lui. Ils affirment qu'il a déjà sacrifié *in phrontisterio*<sup>3</sup>. Le martyr proteste, sans se laisser émouvoir par la présence de sa femme. Nouvelle intervention des avocats : « Philéas demande un délai. » Mais Philéas n'en veut pas entendre parler. Avocats, officiers, parents du martyr le supplient d'avoir pitié de sa femme et de ses enfants.

A ce moment intervient Philoromus, et leur fait comprendre qu'ils ne gagneront rien. C'est une explosion de colère contre cet homme. On presse le juge de rendre contre lui la même sentence que contre Philéas. Tous deux sont condamnés.

<sup>1</sup> *Act. SS.*, t. c., n. 10, p. 464 E.

<sup>2</sup> *Act. SS.*, t. c., n. 7, p. 464 C.

<sup>3</sup> P. ALLARD, t. c., p. 111, traduit : « il a déjà sacrifié en particulier. » TILLEMONT, *Mémoires*, t. V, p. 489 : « Les avocats dirent au juge que le saint avait immolé dans l'Académie. »

Un dernier incident est soulevé par le frère de Philéas, qui était l'un des avocats. Il veut faire croire que le martyr a interjeté appel <sup>1</sup>. Philéas témoigne toute son indignation, et après quelques paroles adressées à la foule, il se livre au bourreau.

Quelle est la valeur de ce texte ? La plupart des érudits en font le plus grand cas. Tillemont le traduit en entier, contrairement à ses habitudes <sup>2</sup>. Pour Leblant, c'est une pièce irréprochable, évidemment tirée des registres du greffe païen <sup>3</sup>. « Actes dignes de foi en substance, » dit M. Harnack <sup>4</sup>. Mais M. C. Schmidt les rejette, sans même se croire obligé de donner ses raisons <sup>5</sup>, et M. E. Schwartz n'hésite pas à dire qu'ils ne valent pas mieux que les Actes grecs, ce qui équivaut à les mettre au dernier rang. Lui du moins motive son jugement. Il condamne la pièce parce qu'elle contient des passages entiers de la traduction d'Eusèbe par Rufin, y compris un gros contre-sens. Là où Eusèbe mentionne la dignité de Philoromus, qui lui donnait droit à une escorte militaire, Rufin et les Actes écrivent : *quidam vir turmam agens militum Romanorum, Filoromus nomine*. Cela suffit, dit M. Schwartz, pour démontrer que ces Actes ne sont qu'une fiction littéraire <sup>6</sup>.

Le verdict pourra paraître un peu sommaire si l'on songe que la partie commune à Rufin et à la Passion se réduit à seize lignes <sup>7</sup>, et que dans une compilation il peut entrer des éléments de valeur diverse. Ce qui étonne surtout c'est que l'idée d'un emprunt fait par Rufin au texte des Actes n'ait pas effleuré l'esprit du critique. Or c'est là une solution parfaitement admissible, et le livre VIII d'Eusèbe n'est pas le seul où Rufin aurait introduit des additions empruntées à un texte hagiographique. Le

<sup>1</sup> Sur cet incident voir LEBLANT, *Les persécuteurs et les martyrs*, p. 227.

<sup>2</sup> *Mémoires*, t. c., p. 486-90.

<sup>3</sup> *Nuovo bullettino di archeologia cristiana*, t. II (1896), p. 27.

<sup>4</sup> *Die Chronologie*, t. II, 2, p. 70.

<sup>5</sup> *Texte und Untersuchungen*, t. XX, 4, p. 22.

<sup>6</sup> *Nachrichten von der königl. Gesellschaft zu Göttingen*, 1905, p. 176, note 2.

<sup>7</sup> Dans l'édition de MOMMSEN, p. 759, l. 17-33.

livre VII (28, 2) a été l'objet d'une interpolation assez importante, fournie par la version latine, que nous avons encore, d'une Vie de S. Grégoire le thaumaturge<sup>1</sup>.

Nous avons fait remarquer que, dans le passage relatif à Philéas et Philoromus, Rufin ne s'attache pas à la rédaction d'Eusèbe. La sienne est notablement plus étendue et les deux ne concordent point dans le détail.

Trois hypothèses se présentent à l'esprit. Rufin avait sous les yeux un autre texte d'Eusèbe ; ou bien il a complété son modèle par des développements de son invention ; ou bien il a puisé à une autre source écrite, qui ne serait autre que la Passion qui nous occupe.

D'une autre rédaction d'Eusèbe pour cette partie de l'Histoire ecclésiastique, il n'y a trace nulle part, et il serait trop commode de la postuler pour écarter une difficulté.

Si Rufin avait tiré de son imagination des développements du récit qu'il s'était donné mission de traduire, sa dépendance s'accuserait néanmoins par la fidélité à reproduire les grandes lignes de ce récit. Or la scène a chez lui un tout autre caractère. Dans Eusèbe les deux martyrs vont de pair dès le commencement. Tous deux ont femme et enfants ; ils ont de nombreux amis et des proches qui s'intéressent à leur sort. Les magistrats se joignent à ceux-ci pour supplier les martyrs d'avoir pitié de leur famille ; tous deux accueillent ces prières avec la même insensibilité ; après quoi on leur tranche la tête. Dans Rufin, il n'est question que des amis et de la famille de Philéas ; c'est à lui seul que s'adressent les supplications ; jusque-là Philoromus n'a point paru. Ce n'est qu'à la fin que l'on voit intervenir ce militaire, qui était, par hasard peut-être, présent à l'audience. En des termes qui sont l'équivalent d'une profession de christianisme, il représente à

<sup>1</sup> BHL. 3678. Dans l'édition de Rufin par MOMMSEN, p. 953-56, le fragment a été publié à part, mais l'éditeur n'en a pas reconnu la provenance. L'emprunt a été signalé par notre collègue le P. A. PONCELET, *La Vie latine de S. Grégoire le thaumaturge*, dans *Recherches de science religieuse*, t. I (1910), pp. 132-60, 567-69.

tous qu'il est inutile de continuer ces tentatives. Fureur des assistants et du magistrat, qui le condamne à la même peine que Philéas.

Ce n'est point là une amplification. C'est un emprunt à une source plus circonstanciée, que le hasard mettait dans les mains de Rufin. Il n'y a pris du reste que le passage correspondant au texte d'Eusèbe, et, comme il l'a fait pour la Vie de Grégoire le thaumaturge, il a transcrit littéralement. Ajoutons que dans les Actes l'épisode de Philoromus vient s'enchâsser avec le plus grand naturel, et qu'il n'y a nul indice ni dans le style ni dans la composition qui puisse faire songer à une pièce de rapport. Du temps de Rufin la Passion était complète ; la lacune que nous avons constatée au commencement n'existait point. Des audiences antérieures ou des entretiens avec le gouverneur étaient, sinon rapportés au long, du moins annoncés. C'est ce qui explique cette phrase : *frequentier ad praesidem ducebatur*.

Avant de quitter Eusèbe et son traducteur, disons encore que, malgré les différences constatées entre les deux récits, rien ne nous oblige à penser que le grec suppose une forme de la Passion de Philéas et Philoromus différente de celle que représente notre texte latin. La scène des supplications est reproduite exactement, mais rapportée aux deux martyrs. Dans ses rapides exposés, auxquels il donne un tour oratoire, Eusèbe est coutumier de ces généralisations qu'il n'entend pas faire prendre à la lettre. Un exemple. Dans son grand tableau de la persécution de Dioclétien, où il parcourt toutes les provinces, il en vient à parler des martyrs d'Antioche, parmi lesquels il cite « ceux qui mettaient leur main dans le feu plutôt que de toucher au sacrifice impie ; et ceux qui, pour fuir l'épreuve, avant de tomber aux mains des gens qui voulaient les prendre, se précipitaient du haut des maisons, estimant que mourir ainsi c'était soustraire quelque chose à la perversité des impies <sup>1</sup>. » Nous savons à quels incidents il fait allusion ; ce sont des faits isolés. Il n'y a pas eu plusieurs martyrs émules de Mucius Scé-

<sup>1</sup> EUSEBE, *Hist. eccl.*, VIII, 12, 2.

vola, il n'y a eu que S. Barlaam, de même qu'il n'y a eu que S<sup>te</sup> Pélagie pour se jeter du toit sur le pavé <sup>1</sup>. Il est donc assez probable que le texte grec, dont Rufin utilisait la traduction latine, a été lu par Eusèbe.

Toutes réserves faites quant aux détails qui ne sont pas garantis par une tradition assez ferme, et en considérant la pièce dans son ensemble, il paraît difficile de ne pas se ranger du côté de ceux qui l'ont appréciée favorablement. Rien ne la rapproche des compositions artificielles bien connues, ni les éléments, ni la disposition. On cherche en vain les lieux communs classiques ; il n'y a pas la moindre trace de merveilleux. Ce ne sont pas les types consacrés que nous voyons paraître : ce sont des individualités bien caractérisées, qui évoluent dans un milieu concret et une situation qui n'est point banale.

Philéas est un personnage influent et un esprit cultivé. Il répond aux questions du juge avec netteté et courtoisie ; mais tout ce qui touche à la foi le trouve inébranlable. Culcianus ne manque pas non plus de culture ; il n'est pas entièrement ignorant des choses du christianisme et il cherche, dans l'interrogatoire, à satisfaire sa curiosité. En même temps il ménage l'accusé, et veut à tout prix éviter la condamnation d'un homme distingué, assez riche pour nourrir toute une province, et qui, sans doute, en qualité d'évêque, pourvoyait aux besoins d'un grand nombre. Il est prêt à se contenter d'un acte extérieur, d'un sacrifice dont l'honneur ira au Dieu que Philéas adore.

Les amis et les parents de l'évêque cherchent à tirer parti de ces dispositions pour le délivrer. Nous les voyons intervenir directement et par des *advocati*. Ceux-ci soulèvent incidents sur incidents, et suggèrent des moyens dilatoires ou des expédients permettant au préfet de sauver les apparences. La parole franche de Philoromus, venant couper court à cette procédure artificieuse, provoque la colère de la défense et du juge lui-même, et précipite le dénouement. Une dernière tentative du frère de Philéas échoue devant l'énergique protestation du martyr. Dans tout cela la convention n'a aucune part ; la scène est vivante et originale.

<sup>1</sup> BHG. 221-223 ; BHG. 1477.

Une objection se présente à l'esprit. Culcianus s'intéresse, plus que ses collègues n'ont l'habitude de faire, aux doctrines et aux usages des chrétiens, et on l'entend poser des questions qui supposent des connaissances trop précises en la matière. Quel contraste avec le dédain et l'ignorance des autres juges, et avec leurs allures expéditives.

La lenteur calculée de l'introduction ne doit point étonner ; elle répond fort bien aux circonstances. Culcianus ne cherche qu'à éloigner le moment où il faudra sévir. Et il n'est pas invraisemblable du tout qu'il ait appartenu à cette catégorie de magistrats, très hostiles aux chrétiens, cherchant des armes contre eux dans leurs doctrines mêmes. Tel fut Hiéroclès, son successeur dans la charge de préfet d'Égypte. Il écrivit deux livres de polémique : *Conposuit enim libellos duos, non contra christianos, ut humane ac benigne consulere putaretur : in quibus ita falsitatem scripturae sacrae arguere conatus est, tamquam sibi esset tota contraria*<sup>1</sup>.

Dans ce milieu on était donc au courant des principaux articles de la foi chrétienne ; on connaissait les Écritures ; on professait même sur la Divinité des idées bien peu conciliables avec le polythéisme, et Lactance le fait remarquer à Hiéroclès : *prosecutus enim summi Dei laudes, quem regem, quem maximum, quem opificem rerum, quem fontem bonorum, quem parentem omnium, quem factorem altoremque viventium confessus es, ademisti Iovi tuo regnum*<sup>2</sup>. Si Culcianus adhérait à ces conceptions, il n'est pas très étonnant de lui entendre dire : *immola ergo Deo soli*, et ne point insister sur la pluralité des dieux. Il s'agissait pour lui d'obtenir l'accomplissement d'une formalité, et, dans son système, Philéas pouvait le satisfaire sans renier ses convictions.

Ce portrait de Culcianus n'est pas nécessairement en contradiction avec Eusèbe, pour qui ce magistrat est surtout fameux par les flots de sang chrétien versé sous son gouvernement : *μυρίοις τοῖς κατ' Αἴγυπτον ἐλλαμπρονόμενος*

<sup>1</sup> LACTANCE, *Divin. instit.*, V, 2, 13,

<sup>2</sup> *Divin. instit.*, V, 3, 25,

*αἰμασιν*<sup>1</sup>. Si dans le procès de Philéas il montra une certaine modération, ce fut par intérêt et non par tempérament, et il est tout entier dans cette phrase cynique des Actes : « Si vous étiez pauvre, je ne vous épargnerais pas. Mais vous êtes assez riche pour nourrir presque toute la province. Je vous conseille donc de sacrifier<sup>2</sup>. »

Nous avons vu que Culcianus fut remplacé au plus tard en 305. Le martyrologe hiéronymien inscrit Philéas et Philoromus au 4 février<sup>3</sup>. La date doit provenir de la Passion, qui se terminait sans doute par là, comme c'est ordinairement le cas. La dernière date possible pour la mort de Philéas est donc le 4 février 305, et l'on voit ce qu'il faut penser des calculs de Seeck, qui assure que « sans le moindre doute Philéas et ses compagnons sont morts après Pierre d'Alexandrie, ou, si l'on veut faire des concessions extrêmes, au plus tôt deux jours avant lui<sup>4</sup>. »

Pour apprécier à son exacte valeur la Passion des saints Philéas et Philoromus, il faut encore arriver à déterminer le genre auquel elle se rattache. Leblant, on s'en souvient, parlait de procès-verbal. Évidemment, dans sa forme actuelle elle n'est pas simplement cela, puisque le dialogue est complété et même entrecoupé par l'élément narratif qui ne trouve pas de place dans une relation protocolaire. Peut-on le dire au moins de la partie dialoguée ? Je ne vois pas qu'on puisse arriver sur ce point à une démonstration en quelque sens que ce soit. Un témoin oculaire peut avoir fort bien reconstitué de mémoire ou moyennant des notes prises à l'audience un interrogatoire, qui aura toutes les apparences d'une sténographie. Comme on ne distingue nulle part des coupures ou des sutures et que l'action est mêlée intimement au discours, il paraît plus naturel d'attribuer le tout à un rédacteur qui aurait assisté au jugement. Le texte des réponses doit s'en ressentir naturellement et un procès-verbal les rend avec plus de fidélité. La **physionomie générale** des personnages et de la scène peut y avoir gagné.

<sup>1</sup> EUSÈBE, *Hist. eccl.*, XI, 3, 4.

<sup>2</sup> *Act. SS.*, t. c., n. 8, p. 464 C.

<sup>3</sup> Voir plus haut, p. 68.

<sup>4</sup> *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. XVII, p. 67.



A qui veut s'en tenir à l'histoire des deux martyrs, la lecture de la Passion grecque<sup>1</sup> ne sera d'aucune utilité. Elle n'a guère de commun avec la précédente que les noms des saints, et est tout à fait conçue dans le genre épique. Ce qui montre avec quelle liberté les hagiographes traitaient leur matière, c'est que l'auteur de cette Passion a certainement lu Eusèbe. Il n'y a pas seulement pris les noms et qualités des héros, il lui emprunte des phrases. Comparez le passage : *οὐ μόνον γὰρ ταῖς πλευραῖς ἀλλὰ καὶ παρειαῖς καὶ γαστρὶ καὶ κνήμεσιν προστάξει τοῦ ἀσεβοῦς τοῖς ἀμνητηρίοις ἐκόλασαν*<sup>2</sup>, avec l'extrait de la lettre de Philéas dans Eusèbe<sup>3</sup>. Néanmoins c'est à peine si on reconnaît Philoromus, gouverneur de toute l'Égypte et de l'armée d'Alexandrie, aussi savant et aussi éloquent que Philéas lui-même. Au tribunal, le gouverneur et les deux martyrs tour à tour font assaut de rhétorique et d'érudition. Ils citent des vers d'Homère, en appellent à Hésiode, à Socrate, à Platon, à d'autres moins illustres. Les interrogatoires sont interrompus par des supplices variés, après lesquels les martyrs sont reconduits en prison et guéris de leurs blessures, quand ils n'ont pas été miraculeusement préservés. Parmi les lieux communs on notera l'offre faite à Philéas d'un sacerdoce : il sera *ιερεὺς τοῦ μεγάλου Διὸς*<sup>4</sup>.

Où cette Passion a-t-elle été écrite ? En Égypte, dirait-on, puisque la date de la mort est exprimée à la manière du pays : *Μηνὶ παχῶν κγ' κατ' Αἰγυπτίους, κατὰ δὲ Ῥωμαίους πρὸ ὀκτὼ καλανδῶν ἰανουαρίων*<sup>5</sup>. Mais un Égyptien aurait-il écrit à propos de Thmouis : *ἡ μία τῶν Αἰγυπτίων χώρα πόλις καθέστηκεν*, et ceci, en parlant d'Alexandrie : *ἡ μία καὶ αὐτὴ καὶ πρώτη τῆς Αἰγυπτίων χώρας μητροπόλις καταγγέλλεται*<sup>6</sup>. Surtout se serait-il si grossièrement trompé dans sa concordance des mois ? Le 23 pachons au lieu de tomber le 25 décembre coïncide avec le 18 mai.

<sup>1</sup> BHG. 1533.

<sup>2</sup> COMBEFIS, p. 158.

<sup>3</sup> Hist. eccl., VIII, 10, 5.

<sup>4</sup> COMBEFIS, p. 154.

<sup>5</sup> COMBEFIS, p. 181.

<sup>6</sup> COMBEFIS, pp. 149, 160.

Ces dates si éloignées de celle de l'hiéronymien sont un peu embarrassantes. Elles sont d'autant plus difficiles à expliquer qu'aucun contrôle n'est possible. La Passion grecque ne se trouve que dans un seul manuscrit (Paris, 513), et les synaxaires grecs ne connaissent pas le groupe Philéas et Philoromus.

Il y a peu d'années, c'est à peine si le nom de S. Psoté ou Psotius ou Absâdi, évêque de Psoi ou Ptolémaïs, actuellement Menchieh<sup>1</sup>, nous était connu. Maintenant nous possédons à son sujet une série de textes qui ne laisserait rien à désirer, si la Passion grecque, source dernière de toute cette littérature, n'avait péri.

Nous ne parlerons pas des mentions de Psoté qui se rencontrent incidemment dans les Passions d'autres martyrs<sup>2</sup>. Ce qui résulte d'un examen rapide des notices de synaxaires, des fragments épars de plus longs récits, des Passions développées, c'est que l'histoire du martyr a subi divers remaniements et des retouches considérables ; en hagiographie pareil résultat n'est pas pour étonner. Indiquons rapidement les rapports des principaux textes.

Les synaxaires d'abord. Au 27 kihak, les manuscrits du synaxaire arabe fournissent deux rédactions de longueur inégale. La plus courte<sup>3</sup> ne donne lieu à aucune remarque importante. Elle résume un texte qui ne diffère pas essentiellement de la Passion latine, qui sera publiée plus loin.

Dans la plus longue<sup>4</sup>, Psoté est rattaché au cycle de Dioclétien. Celui-ci, dans sa jeunesse, gardait les chèvres

<sup>1</sup> E. QUATREMÈRE, *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte*, t. I, p. 262-65.

<sup>2</sup> Ainsi dans la Passion de S. Claudius, *BHO*. 195, ESTEVES-PEREIRA, p. 205 (184) ; cf. O. VON LEMM, *Kleine Koptische Studien*, LVI, dans *Mémoires de l'Académie de Saint-Petersbourg*, VIII série, t. XI, pp. 46, 54, 64, 73 ; dans la Passion d'Arrianus, cf. AMÉLINEAU, *Contes et romans de l'Égypte chrétienne*, t. II, p. 87 ; dans la Passion de S. Théodore l'Oriental, BUDGE, *Miscellaneous texts in the dialect of Upper Egypt*, p. 32, 37.

<sup>3</sup> FORGET, p. 177 ; BASSET, p. 531, au bas de la page.

<sup>4</sup> FORGET, p. 359 ; BASSET, p. 530-34.

chez les parents de Psoté, et s'appelait Agrippides. Il jouait de la flûte, ce qui faisait sauter les chèvres. Psoté lui prédit qu'il finirait mal. Agrippides fut emmené par les recruteurs de l'empereur Numérien, qui fut tué dans la guerre contre les Perses.

Une fille de l'empereur devint amoureuse de lui, l'épousa et le fit monter sur le trône. Il renonça à sa foi et se mit à persécuter les chrétiens. C'est alors qu'il se souvint de Psoté, qui était devenu évêque. La suite du récit nous ramène à la version précédente.

La notice du synaxaire éthiopien au 27 takhsas<sup>1</sup> est un résumé de la Passion éthiopienne dont il sera question plus loin.

Des Passions coptes développées il ne reste que des lambeaux trop peu considérables pour permettre une reconstruction. Ces textes fragmentaires ont été déchiffrés et classés par des spécialistes<sup>2</sup>. Ils appartiennent à des rédactions diverses. Celle du manuscrit du Vatican copte 140, dont il reste la valeur d'une de nos pages, est à peu près celle de la Passion latine. Dans celle du manuscrit de Paris copte 129.16, le texte a reçu des développements assez notables et contient des détails qui ne sont pas de simples embellissements.

Une publication récente nous a livré un texte copte complet, portant le titre suivant : « Catéchèse de notre saint père Apa Psote, le grand évêque de Psoï, qu'il prononça le premier jour de la semaine, lorsque Arrianus, gouverneur de la Thébaïde, envoya des émissaires pour lui couper la tête. Il supplia le veredarius impérial et les soldats du gouverneur de lui permettre de les instruire, et il passa toute la nuit à prêcher une homélie à son peuple<sup>3</sup>. » Suit l'homélie où le saint fait aux fidèles ses dernières recommandations, et leur signale les dangers et les occasions de péché qu'ils auront à éviter. Après le

<sup>1</sup> BUDGE, *Miscellaneous texts*, p. 1158-60.

<sup>2</sup> E. O. WINSTEDT, *Coptic Saints and Sinners*, II, dans *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, t. XXXIII (1910), pp. 195-202, 246-52, 283-88 ; K. DYROFF, dans *Münchener Museum*, t. I, p. 203-213.

<sup>3</sup> W. BUDGE, *Miscellaneous texts*, p. 147-55.

discours, on nous apprend, en quelques courtes phrases, que le saint célèbre les saints mystères, et bénit le peuple, qui s'en retourne en louant Dieu.

Visiblement ce morceau, qui doit être traduit du grec, n'est pas un extrait, mais le développement d'un épisode de la Passion de Psoté. Celle-ci lui met dans la bouche, dans les circonstances indiquées par le titre, quelques phrases, qui esquissent le thème. On s'en est emparé pour rédiger une instruction spirituelle dont la lecture pouvait être d'autant plus utile aux fidèles qu'elle s'autorisait du nom d'un célèbre martyr.

Le document, qui fait songer, moins le contenu, à la *Confessio Cypriani*, est certainement intéressant, mais il ne nous apprend rien sur l'histoire de Psoté.

Sur cette histoire il faut interroger la Passion proprement dite qui nous est parvenue en une double version, la version latine et la version éthiopienne. Nous examinerons en détail le récit latin, dont les premiers éditeurs MM. Wilhelm et Dyroff <sup>1</sup> affirment, qu'au point de vue de l'histoire, il est au-dessus de tout soupçon. Deux manuscrits nous l'ont transmis : le manuscrit latin de Munich 4554, du VIII-IX<sup>e</sup> siècle, et celui de Maihingen H. 8. I. 2, 4<sup>e</sup>. 16, du XII<sup>e</sup> siècle <sup>2</sup>.

Le texte, par endroits, est assez endommagé, et l'édition est loin d'être parfaite. Elle porte les traces d'une hâte excessive. Sans compter des distractions assez fortes qui troublent la suite des idées, celle-ci par exemple : *dicit ei sanctus*, au lieu de *dicit ei veredarius*, trop de passages, réclamant visiblement des corrections, sont reproduits d'après les manuscrits sans aucune retouche. Nous ne prétendons pas être à même de supprimer toutes les obscurités du texte, d'autant qu'on distingue souvent malaisément si le défaut est imputable à la tradition plutôt qu'au rédacteur.

Quelques exemples. *Tunc imperator scripsit epistulam Ariano continentem hunc modum* (n. 3). Suit le texte adressé non pas à Arrianus mais aux évêques Psoté et

<sup>1</sup> *Münchener Museum*, t. I, p. 185-92.

<sup>2</sup> Description détaillée dans *Münchener Museum*, t. c., p. 192-200.

Callinicus. Et il n'y a pas simplement erreur dans le nom des destinataires. La teneur de l'épître l'indique assez, et plus loin le messenger dit à l'évêque : *Diocletianus imperator scripsit ad te*. On soupçonne qu'il y avait primitivement deux lettres, l'une au gouverneur, celle qui d'après le récit est communiquée aux notables de la ville (n. 4), l'autre aux évêques. Dans l'éthiopien il est fait mention de deux dépêches. Le gouverneur dénonce les évêques à l'empereur, l'empereur répond au gouverneur. D'une lettre aux évêques il n'est pas question.

En allant au supplice, Psoté est amené à expliquer à un jeune lecteur qui l'accompagne, pourquoi il a endossé ses plus beaux habits. Aussitôt après, le narrateur ajoute : *haec cum expoliasset beatissimus martyr, tacuit infans atque recessit* (n. 22). On le croit arrivé au lieu du supplice puisqu'il se dépouille. Mais non. *Ipse vero*, continue l'auteur, *cum ad locum felicis victimae pervenisset...* (n. 23). Il n'y a pas lieu de recourir à *l'ἄσπερον πρότερον*, et il faut corriger la première phrase. Remplaçons *expoliasset* par *explicasset*, et les idées se suivent très naturellement <sup>1</sup>.

Le juge fait jeter Psoté dans un cachot infect, où il l'abandonne sans nourriture pendant dix jours (n. 18). Comme ce long jeûne ne l'a pas réduit, *iussit eum in ipsa iterum cella recludi... et per dies quindecim relinqui. Cumque eum eduxisset, reclusit et tertio sex diebus, et cum implesset viginti et unum diem.... nihil prorsus cibi vel potus accipiens...* (n. 19).

En faisant le total des deux dernières étapes, on arrive en effet à 21 jours. Mais l'auteur semble bien vouloir compter les trois (*reclusit et tertio*), ce qui ferait 31 jours.

Trois solutions sont possibles : ou bien *quindecim* doit être changé en *quinque* ; ou bien *viginti et unum* en *triginta et unum* ; ou bien toutes les leçons peuvent être maintenues à condition de comprendre dans les quinze jours les dix premiers jours de la captivité. C'est l'hypothèse la plus probable. Au moment du supplice, le peuple veut faire prendre au martyr quelque nourriture,

<sup>1</sup> L'éditeur a préféré *expolisset* à *expoliasset*. Cette correction ne rétablit pas le sens.

à cause des vingt et un, non des trente et un jours qu'il est resté sans manger. On verra d'ailleurs plus loin que le total de 21 jours a une autre raison d'être. Nous avons affaire à un rédacteur maladroit.

Avant d'aller plus loin, jetons un coup d'œil sur la Passion éthiopienne. Dans les grands traits elle suit le même texte que le latin ; mais elle s'en distingue par quelques détails qu'il est important de relever. Nous avons vu qu'elle commence par un double message, celui du gouverneur Arrianus à Dioclétien et la réponse de celui-ci. L'un et l'autre ont pour objet les deux évêques Absâdî (Psoaté) Alânîcos (Callinicus). Puis, comme dans le latin, c'est Psoaté seul qui demeure en scène. Mais on est tout étonné lorsque Psoaté comparait devant Arrianus, d'entendre celui-ci s'adresser successivement aux deux évêques. A partir de ce moment, Callinicus disparaît définitivement. Nous n'insisterons pas sur certains développements dans les discours. La différence capitale entre les deux récits consiste dans la torture infligée au martyr. Dans le latin il est jeté dans un cachot : *in cella angusta*, remplie d'ordures et soumis au tourment de la faim. D'après l'éthiopien il est précipité dans une fournaise ardente, d'où on le voit sortir, comme il est sorti du cachot, sans que l'auteur parle d'aucune intervention miraculeuse.

Il n'y a au fond de ceci qu'une erreur de traduction, que je laisse à de plus doctes que moi le soin d'expliquer en détail<sup>1</sup>. Ce n'est pas la première fois que le mot *etona*, fournaise, remplace le mot qui signifie cellule, cellier ; en syriaque la différence des deux mots n'est que d'une lettre et la confusion d'*athona* avec *thona* est aisée. C'est ainsi que dans l'évangile arabe de l'Enfance on voit des enfants se cacher dans un four, là où le syriaque les fait entrer dans un cellier<sup>2</sup>. L'éthiopien n'a certainement pas été traduit directement sur le grec. L'erreur que nous venons de constater est une indication pour retrouver les intermédiaires. Le traducteur qui a le premier parlé de la fournaise a pu introduire le trait qui semblait appelé

<sup>1</sup> Je dois à mon collègue le P. Peeters l'explication que je donne ici.

<sup>2</sup> P. PEETERS, *Évangiles apocryphes*, II, p. 48.

logiquement par cette leçon : le gouverneur veut que la fournaise soit d'abord rougie au feu, et, la seconde fois, que le feu soit plus fort que la première. Mais le maladroit n'a pas cru devoir retoucher en conséquence l'ordre d'enfermer l'évêque pour dix jours, sans nourriture, et ainsi du reste.

La Passion éthiopienne se termine aussi moins brusquement que le récit latin, et ajoute quelques détails sur les reliques du saint.

Abstraction faite des retouches qui sont certainement imputables au traducteur, on peut assurer que la version éthiopienne représente un état du texte grec un peu différent de celui que rend la Passion latine. Sur certains points elle donne l'impression de se rapprocher davantage de l'original ; sur d'autres, elle s'en éloigne. La multiplicité des recensions est un cas fréquent en hagiographie, et malheureusement ici, comme la plupart du temps, il manque trop d'intermédiaires pour qu'on puisse se flatter d'arriver à restituer l'original.

Il a évidemment existé une Passion où Callinicus jouait un rôle que l'on s'est efforcé de supprimer, mais qui a laissé des traces. Le début actuel, *Psotius et Callinicus magni episcopi apud Aegyptum erant*, la mention de l'un et de l'autre dans la correspondance administrative, l'indiquent assez. Dans la Passion éthiopienne, Callinicus reparaît un instant. Une autre rédaction, dont nous n'avons qu'un fragment, celle de la Passion copte du manuscrit de Paris 129.16, contenait d'autres mentions de cet évêque et il en ressort qu'il fut martyrisé avant son collègue. Ainsi, Arrianus y dit à Psoté : « Ne sois pas insensé ni rebelle comme Callinicus qui a désobéi et est mort misérablement. » Psoté répond : « La mort de Callinicus n'est pas une mort mais une vie éternelle <sup>1</sup>. » Fort probablement la Passion grecque primitive donnait des détails sur le jugement et le martyre de Callinicus. Le modèle dont s'est servi le traducteur latin et aussi celui qui reproduit l'éthiopien avait donc subi des remaniements assez profonds.

<sup>1</sup> WINSTEDT, *Proceedings*, t. c., p. 285;

La Passion latine contient des traits qui semblent trahir une main étrangère à l'Égypte. Un indigène n'eût pas simplement qualifié les deux évêques de *magni episcopi apud Aegyptum* (n. 1), et aurait indiqué leurs sièges. Arrianus aurait été introduit avec un titre moins vague que celui de *iudex loci* (n. 2), et le premier rédacteur n'a pu désigner la ville épiscopale de Psoté comme la *civitas in qua sanctus Psotius erat* (n. 4).

Voilà dans l'ensemble un texte arrangé par un auteur s'adressant à un public que les détails de cet ordre n'intéressent pas. Ce doit être le traducteur latin.

En laissant de côté les éléments dont la tradition est par trop incertaine, voici ce que nous apprend sur Psoté la Passion grecque représentée par les textes latin et éthiopien.

Comme son collègue dans l'épiscopat, Callinicus, Psoté faisait vaillamment son devoir d'évêque. Il fut dénoncé par une lettre d'Arrianus. Dioclétien veut qu'on le somme d'obéir aux édits. La lettre impériale est confiée à un veredarius. Celui-ci s'embarque sur le Nil pour la Thébaïde et arrive un samedi soir. Le lendemain, au sortir de l'office, la lettre est communiquée à Psoté. L'évêque demande un jour de répit. L'ayant obtenu, il convoque ses ouailles, les exhorte à la persévérance, et leur fait ses dernières recommandations, au milieu des larmes de l'assistance. Puis il revêt les ornements de fête et célèbre les saints mystères avec le peuple. Au sortir de l'église, il est appréhendé, conduit au bateau qui l'amènera auprès d'Arrianus, en compagnie du veredarius.

Le juge l'interroge et se prépare à le torturer. Mais le veredarius intervient et lui conteste ce droit.

Arrianus alors fait jeter le martyr dans un étroit cachot rempli de fumier ; il y sera privé de nourriture.

On le visite plusieurs fois ; chaque fois on le trouve inébranlable et le sceau du juge est apposé sur la prison. Après vingt et un jours Psoté en sort radieux. Le juge prétend qu'on lui a apporté à manger. Une discussion assez vive s'engage, interrompue par les cris du peuple. Là-dessus le juge ordonne de conduire l'évêque au supplice.

Psoté se revêt de ses plus beaux ornements et marche



à la mort accompagné d'un jeune lecteur, qui s'étonne de lui voir porter ces vêtements précieux qui seront la proie du bourreau. Le peuple lui offre quelque nourriture, qu'il refuse. Il obtient un léger répit pour faire sa prière. Mais le bourreau impatient ne lui permet pas de l'achever et lui tranche la tête.

L'impression que donne la lecture de cette pièce est favorable. Elle ne contient aucune extravagance ; il n'y a même pas d'invéraisemblances choquantes et toute intervention miraculeuse fait défaut. Le récit se déroule de façon simple et naturelle, et les thèmes principaux ne sont point de ceux que l'on va chercher en dehors de la réalité. L'évêque, préoccupé du salut de son peuple et de son clergé, profite des bonnes dispositions d'un fonctionnaire pour le réunir une dernière fois avant de passer en jugement et reçoit d'eux les témoignages les plus touchants d'affection et de reconnaissance. Empêché d'appliquer à l'accusé des mesures arbitraires, le juge trouve moyen de le torturer atrocement sous les apparences de la légalité. Les paroles que l'on entend ne sont point des banalités rattachées vaille que vaille à l'action. Elles sont inspirées par les circonstances et peignent les caractères : « Je veux que vous sachiez que Psoté ne sacrifie pas. Par la grâce de Dieu Psoté est un sage ; il a appris dès sa jeunesse à servir Dieu, mais non à sacrifier ; Psoté honore le créateur de toutes choses, et non les créatures sans raison. » La calme fermeté de ce langage contraste avec le style bien connu des Passions artificielles, et l'ensemble de la construction ne les rappelle guère.

Lorsqu'on en arrive aux détails, bien des faiblesses deviennent apparentes. D'abord ces deux lettres d'Arrianus à Dioclétien, de Dioclétien aux évêques. Il est assez inutile d'en discuter la teneur invraisemblable, puisqu'il est assez établi que la lettre dans son texte prétendû rent original est un des lieux communs obligés des Passions égyptiennes<sup>1</sup>.

Le *veredarius* à qui Dioclétien confie sa mission est encore un personnage spécialement au service des hagio-

<sup>1</sup> Plus haut, p. 139.

graphes du pays <sup>1</sup>. Il n'est pas de leur invention, et cet employé du *cursum publicum* paraît plus d'une fois dans les anciens textes <sup>2</sup> et dans les récits hagiographiques <sup>3</sup>. C'était un messager, un intermédiaire. La réponse qu'il fait à l'évêque : *nosti enim me et ipse sub potestate maiorum agere* (n. 7), répond bien à son rôle de subalterne <sup>4</sup>. Ce qui ne lui convient guère, c'est le contrôle qu'il est censé exercer sur le préfet : *non tibi licet contra praeceptum imperatorum facere ei iniuriam. Domini enim mori eum iusserunt non cruciari* (n. 17). Cette protestation contre la torture n'est peut-être pas un trait original. Un des quarante martyrs de Sébaste la formule aussi contre Agricolaus : *οὐκ ἔλαβες ἐξουσίαν κολάζειν ἡμᾶς ἀλλ' ἐπερωτᾷν* <sup>5</sup>.

Je n'insiste pas sur les voyages en bateau (n. 4, 13), bien qu'il n'y ait guère de Passion copte où l'on ne voie le martyr ou le juge s'embarquer pour remonter ou descendre le Nil. Ni sur les avantages promis à l'évêque en cas d'apostasie : *accipies potestatem magnam* (n. 3, 14), quoiqu'on se demande si dans la rédaction primitive le juge ne cherchait pas à éblouir l'accusé par la perspective d'un sacerdoce païen <sup>6</sup>, lieu commun des plus avérés.

Le jeûne prolongé qu'on inflige à Psoté est suspect, moins à cause d'autres exemples de cette torture dans les Passions égyptiennes qu'à cause de la durée de 21 jours, consacrée par les hagiographes, sans doute en mémoire du jeûne de Daniel <sup>7</sup>. S. Macaire atteste que depuis 21 jours rien de

<sup>1</sup> Voir les Passions des saints Ari, Didyme, Apatil.

<sup>2</sup> Voir le commentaire de Godefroy au *Cod. Theodos.* VIII, 5, et DUCANGE, *Glossarium* i. v. vereda.

<sup>3</sup> Ainsi dans la Vie de S. Abercius, T. NISSEN, *S. Abercii Vita* (Leipzig, 1912), pp. 38, 39, 41, 42 ; dans la Passion de S. Marcel, n. 13, *Act. SS.*, Ian. t. II, pp. 7, 8.

<sup>4</sup> Dans la Passion de S. Macrobe, HYVERNAT, p. 245, il y a un trait identique. Le martyr demande à prier. Les soldats répondent : « Fais ce que tu voudras, notre père, mais dépêche-toi, car nous sommes des subalternes soumis à l'autorité. »

<sup>5</sup> *BHG.* 1201, n. 3.

<sup>6</sup> Dans le fragment de Paris, déjà cité : « Les dieux désirent avoir comme prêtres des hommes tels que vous. » WINSTEDT, *Proceedings*, t. c., p. 285.

<sup>7</sup> *Dan.* X, 2. 3.

ce monde n'est entré dans sa bouche<sup>1</sup>. De même le martyr anonyme dont un fragment de Passion a été retrouvé récemment parmi les papyrus d'Égypte : *καὶ ἰδοὺ σήμερον, ὡς ἴστε, εἴκοσι < ἀ' ἡμέραι εἰσὶν..... μηδενὸς > γευσάμενος μήτε ἄρτου μήτε πόματος* <sup>2</sup>.

Ainsi encore, avec une légère variante, S. Victor. Il n'avait ni mangé ni bu depuis 22 jours <sup>3</sup>.

Cet épisode se complète ici comme ailleurs par les réflexions du juge, prétendant que le martyr a été nourri en cachette (n. 20). Et celui-ci de répondre : « Comment pouvez-vous dire cela, vous qui avez mis votre sceau sur la porte ? » Et l'apposition du sceau est un autre lieu commun <sup>4</sup>.

L'hagiographe a même trouvé moyen d'introduire le cri classique de la foule païenne : *urus est verus Deus christianorum* (n. 21), cette fois mis dans la bouche des fidèles.

La scène finale offre quelque difficulté. Le juge prononce la sentence : *iussit eum educi foras et capite caedi*. Et aussitôt : *sanctus namque episcopus, audita sententia, educendus iam foras, vestivit se indumentis quibus diebus festis ad offerenda Deo sacrificia utebatur* (n. 22). Où cela se passait-il ? Dans la maison de l'évêque ? C'est peu probable. Au tribunal ? On le dirait ; mais le saint avait-il songé à emporter ses beaux habits ?

Au lieu de l'exécution, il demande à prier quelques in-

<sup>1</sup> HYVERNAT, *Actes*, p. 68.

<sup>2</sup> A. S. HUNT, *Catalogue of the Greek papyri in the John Rylands Library Manchester*, t. I (1911), p. 19. J'avais pensé d'abord — M. Hunt veut bien le rappeler — que le fragment, qui est de quatorze lignes, pourrait appartenir à une rédaction perdue de la Passion de S. Lucien. Maintenant je ne doute plus que ce ne soit la Passion d'un saint d'Égypte, et la restitution *εἴκοσι < ἀ' >* me paraît certaine.

<sup>3</sup> BHO. 1242, BOURIANT, p. 195. La variante est sans importance. Dans la Passion copte de Psoté d'après le manuscrit déjà cité de Paris, le jeûne du saint a duré 20 jours. WINSTEDT, *Proceedings*, t. c., p. 288. La Passion de S. Victor récemment publiée par W. BUDGE, *Coptic Martyrdoms*, p. 284, mentionne un jeûne de 40 jours.

<sup>4</sup> Plus haut, p. 146. Passion de S. Macrobe, HYVERNAT, *Actes*, p. 219 ; S. Victor, BOURIANT, p. 195.

stants. Cela n'est pas invraisemblable. Mais il faut bien dire que les mauvais Actes n'omettent jamais ce trait que les meilleurs n'ont pas toujours.

Les hagiographes qui connaissent le nom du bourreau inspirent nécessairement quelque défiance. Le nôtre semble en avoir su un peu plus, et les paroles dures que Psoté adresse à Hermès font naître le soupçon que cet homme était peut-être un renégat.

Les discours tiennent une grande place dans cette Passion ; ils ont certainement une allure raisonnable, et ils ne se perdent pas en de stériles développements. L'usage des textes de l'Écriture tant dans l'allocution de Psoté à son peuple (n. 9) que dans ses réponses au juge (n. 16) laisse pourtant deviner la main du rédacteur.

Les aspects divers sous lesquels se présente la Passion de S. Psoté rendent assez malaisé un jugement d'ensemble sur le document. C'est une combinaison de parties excellentes, où rien ne décèle la libre fantaisie, et d'autres moins bonnes, nullement spontanées, qui tranchent sur les précédentes, d'un cachet si original. L'explication qui s'impose, c'est qu'une première rédaction, qui n'avait aucun des défauts que nous avons signalés, est tombée entre les mains de divers hagiographes, qui l'ont successivement retravaillée pour la mettre au goût du jour. Ces nouvelles recensions sont représentées par la version latine, la version éthiopienne et par les diverses versions coptes, que nous ne connaissons pas assez pour essayer d'établir entre elles un ordre de succession et de dépendance.

Nous n'entendons pas reprendre le savant commentaire dont l'éditeur de la Passion de S. Dioscore<sup>1</sup> a accompagné ce texte. Quelques remarques pourront aider à préciser l'idée que l'on peut se faire de cette pièce intéressante, qui nous est parvenue sous deux formes d'importance inégale, mais dont nous n'avons certainement pas la rédaction primitive.

Les deux manuscrits du British Museum qui ont fourni

<sup>1</sup> *BHL.* 2203 e. f.

en 1905, à Dom Quentin la *Passio Dioscori*, étaient alors les seuls témoins accessibles. Grâce à Mgr Tisserant qui l'a publiée dans les *Analecta*, la version syriaque du Vat. Syr. 160 a pu être étudiée et a contribué à dissiper quelques incertitudes. Le résultat le plus important de cette publication est de nous fixer sur l'antiquité de notre texte. Le manuscrit d'où il est tiré est en effet du commencement du VI<sup>e</sup> siècle au plus tard <sup>1</sup>.

Dans un manuscrit de la bibliothèque Bodléienne d'Oxford, Fell 3, nous avons trouvé un nouvel exemplaire de la même Passion, et nous avons jugé utile d'en relever les variantes, que l'on trouvera plus loin. Le texte laisse à désirer par endroits ; mais quelques lacunes sont comblées, et certaines leçons douteuses confirmées. Dès la première ligne, une variante bizarre permet de trancher une question qui se pose à propos du saint de Cynopolis. Il y avait deux Cynopolis, *Ἄνω Κυνόπολις* et *Κάτω Κυνόπολις*. Ni les textes latins ni le syriaque ne permettaient de décider entre les deux localités, et la juste défiance qu'inspire le texte du martyrologe Hiéronymien avait empêché de remarquer que la leçon des manuscrits qui portent *Anacipoli* semble supposer la Cynopolis du haut. Notre manuscrit, au lieu de *Cinopoliton* porte : *ano quinoblitone*, c'est-à-dire, sans hésitation possible, *Ἄνω Κυνοπολιτῶν*.

On a fait fort bien remarquer que la physionomie de Culcianus se dégage très nettement des données du texte <sup>2</sup> ; et ce que nous avons dit à propos des Actes de Philéas n'y contredit point. Ici également le gouverneur s'intéresse aux choses de la religion et quoiqu'il ne semble pas avoir les mêmes raisons que dans le procès de Philéas, de multiplier les questions qui se rapportent assez indirectement à la cause, je ne voudrais pas qualifier l'interrogatoire de pure amplification du rédacteur. Ceci bien entendu, sans vouloir garantir les détails, comme celui-ci : *audivi quia valde prudens es in eruditione*, qui rappelle un peu trop le lieu commun.

Le thème initial de la pièce paraît, dans sa simplicité,

<sup>1</sup> *Anal. Boll.*, t. XXXIX, p. 333-44.

<sup>2</sup> *Anal. Boll.*, t. XXIV, p. 334.

au-dessus de tout soupçon d'invention fantaisiste. Un *curialis* de Cynopolis, dont le père appartenait à la cléricature, est envoyé par le curateur de la ville au préfet d'Alexandrie, sous l'inculpation de désobéissance aux édits. Lorsqu'on lit attentivement la Passion, on a l'impression que primitivement elle développait cette donnée dans un dialogue assez sobre, entremêlé de quelques traits inspirés par la curiosité religieuse de Culcianus, et bientôt suivi d'une condamnation capitale. Un remanieur est venu, qui n'a point trouvé digne du sujet ce récit sans prétention, et l'a arrangé en s'inspirant des modèles à la mode.

La caractéristique de la mode, c'est de présenter un martyr sur lequel les bourreaux s'acharnent en vain. Ici, comme dans tant d'autres Passions, l'interrogatoire est interrompu à plusieurs reprises par des ordres cruels : « Arrachez-lui les ongles ; brûlez-le avec des fers rouges ; suspendez-le et approchez de son corps des flambeaux allumés ; arrachez-lui la barbe lentement. » Tout cela s'exécute. Mais le martyr reste insensible : *Haec tormenta non sentio ; cum cauteriatus fuisset... et non sensisset ; invenerunt eum aspersum rore hiemali ; ignis enim nocere eum non potuit ; non sentio hoc ego.*

Cette insistance est encore soulignée par une apostrophe mise dans la bouche du martyr : *non meministi trium puerorum* etc., et en tout état de cause d'une extrême invraisemblance. Il y a dans tout cela une affectation qui ne permet point de recourir à l'explication de l'état extatique supprimant la douleur. Nous avons ici, en raccourci, la série des scènes qui se déroulent dans la plupart des Passions coptes.

Et il y a d'autres détails encore où se trahit l'école : l'inévitable lettre du magistrat au préfet ; la mise en évidence de personnages subalternes auxquels on n'a pas l'habitude de s'intéresser, un geôlier, un secrétaire, qu'ici on prend la peine de nommer par leurs noms : Orias, Iulianus. Et ce qui semble particulier aux hagiographes coptes, ce ne sont pas les titulaires de ces fonctions, mais les aides (*βοηθός*) que l'on voit comparaître : *adiutor custodiae*, *adiutor commentariensis*. Pour achever de désigner la source, le *βοηθός κομμενταρίσιος* n'est autre que Julien

ou Jules ; c'est l'historiographe des martyrs qui, dans les Actes fabuleux, joue le rôle que l'on sait.

On a signalé, dans la Passion de S. Victor, des parallèles, où l'on a reconnu l'influence de la *Passio Dioscori* <sup>1</sup>. La Passion de S. Théodoret d'Antioche contient également un détail qui se retrouve dans cette pièce <sup>2</sup>. Je n'oserais y voir des emprunts directs aux Actes du martyr de Cynopolis. La plupart de ces traits ont été de bonne heure réduits à l'état de lieu commun, et nous sommes trop mal renseignés sur un genre où le plagiat a sévi de bonne heure, pour affirmer qu'ils ont été employés tout d'abord à propos de S. Dioscore.

Il est donc arrivé à la Passion de Dioscore ce que nous avons constaté dans celles de Psoté. Un récit contemporain de bonne allure a été remanié et orné de divers emprunts fournis par une hagiographie de qualité très inférieure, mais qui avait conquis la vogue au détriment de la saine littérature. La transformation des Actes de Psoté a été assez superficielle ; les Actes de Dioscore ont été modifiés plus radicalement. Mais ni l'un ni l'autre document n'a été dénaturé au point de ne plus laisser paraître la trame primitive et solide sur laquelle ont brodé des rédacteurs sans goût ou sans scrupules <sup>3</sup>. H. D.

<sup>1</sup> H. QUENTIN, dans *Anal. Boll.*, t. XXXIX, p. 335-36.

<sup>2</sup> P. FRANCHI DE' CAVALIERI, *Note agiografiche*, fasc. VI, p. 71.

<sup>3</sup> Il n'a été question dans ce chapitre que de Passions égyptiennes. Nous ne voulons pas omettre de signaler en passant un récit, issu d'un autre milieu, et offrant au moins un point de contact avec l'hagiographie égyptienne, nous voulons parler de la Passion des saints d'Édesse, Guria et Samona. On nous montre ceux-ci dans leur prison, s'encourageant à la pensée des nombreux martyrs de tous pays dont ils partagent les souffrances. Suit une énumération dans laquelle on relève : *Παῦλον ἐν Ἀλεξανδρείᾳ* (O. VON GEBHARDT, *Die Akten der Edessenischen Bekenner*, p. 6). Faut-il identifier Paul d'Alexandrie avec un des homonymes rencontrés plus haut ? C'est possible, mais aucun indice ne permet de se prononcer pour l'un d'eux de préférence aux autres. Une question préalable pourrait être posée. Que vaut le témoignage de l'hagiographe syrien ? Sa liste des martyrs n'a été l'objet d'aucune étude spéciale. De légères inexactitudes s'y découvrent. Mais dans son ensemble elle doit être autre chose qu'une énumération de fantaisie, et le narrateur a cherché dans sa mémoire les noms des martyrs qui, dans le pays, jouissaient d'une notoriété particulière.

## APPENDICE

## I

## LA PASSION DE S. PAPHNUCE

Cette pièce est connue par la traduction latine de Lippomano, reproduite dans les Acta SS., Sept. t. VI, p. 683-88, et par des paraphrases en grec moderne, que nous avons indiquées ailleurs, BHG. 1419. Nous publions le texte grec, d'après le manuscrit unique de la Vaticane, grec 1660, écrit à Constantinople et daté de 916 (Catal. Gr. Vatic., p. 153). M. Pio Franchi de' Cavalieri a eu l'obligeance de revoir une dernière fois notre copie sur le manuscrit ; qu'il veuille bien agréer nos meilleurs remerciements.

Ainsi que nous l'avons fait remarquer (plus haut, p. 151), on a retrouvé parmi les papyrus d'Oxyrhynque un fragment de la Passion de S. Paphnuce, qui atteste la haute antiquité de cette pièce. Comme il arrive fréquemment, les deux exemplaires, identiques pour le fond, représentent deux rédactions distinctes. La pièce a sans doute été réécrite à Constantinople par un lettré qui l'a améliorée au point de vue du style, et s'est permis quelques retouches à l'usage de ses lecteurs. Ce n'est pas en Égypte, par exemple, qu'on a pu écrire, en parlant du Nil : εἰς τὸν ποταμὸν τῆς Αἰγύπτου τὸν ἐπονομαζόμενον Νεῖλον.

Nos corrections ne portent que sur les erreurs évidentes. Les variantes orthographiques ne sont pas relevées.

f. 347.

Μαρτύριον τοῦ ἁγίου Παφνουτίου  
τοῦ ἀναχωρητοῦ  
καὶ τῶν σὺν αὐτῷ φμς' ἁγίων μαρτύρων.

1. Ἐγένετο ἐπὶ τῆς βασιλείας Διοκλητιανοῦ Ἀριανός<sup>1</sup> τις ἡγεμών .  
καὶ ἀνήλθεν κατὰ τὴν Αἴγυπτον ἀναζητῶν τοὺς χριστιανούς, ἵνα θύ-  
σωσιν, ἐπέστη δὲ τῇ Γεντυρίᾳ<sup>2</sup> πόλει · καὶ ἦν τις ἀνιχωρητῆς ἐν  
τῇ ἐρήμῳ, τὴν προσηγορίαν ἔχων ἀββᾶς Παφνούτιος, ἀνθρῶπος

1. —<sup>1</sup> ita cod., et deinceps ; vulgo Ἀρριανός. — <sup>2</sup> coptice KENTΩΠΙ, TENTΩΠΙ, KYNTYPON. Cf. AMÉLINEAU, Géographie de l'Égypte, p. 140-42.



δίκαιος, ἐπίσημος ἐν ὅλῃ τῇ χώρῃ, ὅστις ὑπεβλήθη Ἀριανῶ τῷ ἡγε-  
 μόνι<sup>3</sup>, καὶ κατηγορεῖτο τὰ μέγιστα, ὡς αὐτοὺς ἀτιμάζων τοὺς θεοὺς  
 καὶ ἀπαγορεύων τὸ πρόσταγμα τῶν βασιλέων. Ἀριανὸς δὲ ὁ f. 317.  
 ἡγεμὼν πάνυ ἠγανάκτησεν κατ' αὐτὸν καὶ συνέταξεν δυὸν ἑκα-  
 5 τοντάρχους, ἵνα τὸν μακάριον Παφνούτιον δέσμιον πρὸ τῆς διαφαύ-  
 σεως ἐνέγκωσιν· ὁ δὲ ἄββᾶς Παφνούτιος οὐ συνήδει ἑ οὐδὲν τούτων,  
 ἀλλὰ διεπορεύετο ἐν τῷ ὄρει διανυκτερεύων κατὰ τὸ εἰωθὸς αὐτῷ·  
 ἄγγελος δὲ Κυρίου ἐφάνη αὐτῷ λέγων· «Χαῖρε, Παφνούτιε, ἀθλητὰ  
 τοῦ Χριστοῦ.», ὁ δὲ Παφνούτιος λέγει αὐτῷ· «Χαίροις καὶ αὐτός,  
 10 Κύριε.», λέγει αὐτῷ ὁ ἄγγελος· «Παφνούτιε, ἀκολούθει μοι, ἵνα  
 στεφανώσω τὸν οἶκον, ὃν ἀπὸ νηπιόθεν ᾠκοδόμησας· εἴσελθε εἰς  
 τὸ κελλίον σου, καθόπισσον σεαυτὸν τῷ θώρακι τῆς δικαιοσύνης,  
 καὶ ἔνδουσαι τοὺς ἐπενδύτας σου· ἐν οὐρανοῖς<sup>4</sup> ἀναφέρεις τὴν προσ-  
 φοράν, διότι ἤλθον σήμερον καλέσαι σε εἰς τὸν νυμφῶνα τοῦ Κυρίου  
 15 σου, ἵνα ἀπολαύσῃς<sup>6</sup> ἐν ἀμεριμνία τοῦ Θεοῦ σου· ἤδη γὰρ διβέ-  
 βλησαι Ἀριανῶ τῷ ἡγεμόνι· καὶ ἐπέταξεν διακοσίοις στρατιώταις,  
 ὅπως πρὸ τῆς διαφαύσεως δέσμιόν σε ἀπενέγκωσιν εἰς τὸ βῆμα  
 αὐτοῦ· ἀλλὰ θάρσει καὶ μὴ φοβοῦ· | ἐγὼ γάρ εἰμι ὁ ἄγγελος, f. 348.  
 ὁ γενόμενος μετὰ τῶν πατέρων σου· καὶ νῦν μετὰ σοῦ εἰμι· ὁ δὲ  
 20 Κύριος ἐνδυναμώσει σε καὶ παρασκευάσει Ἀριανὸν ἀσχημονῆσαι.»  
 2. Ὅτε οὖν ὁ ἄγγελος εἶπεν ταῦτα αὐτῷ, ὁ μακάριος Παφνούτιος  
 εἰσελθὼν εἰς τὸ κελλίον αὐτοῦ ἐνεδύσατο αὐτοῦ τοὺς ἐπενδύτας καὶ  
 λέντιον· καὶ ἐξῆλθεν εὐφροαινόμενος, ὥσπερ δείπνον τις ὀρεγόμε-  
 νος· ὁ δὲ ἄγγελος ἐπελάβετο τῆς χειρὸς αὐτοῦ, καὶ ἔμεινεν ὀμιλῶν  
 25 αὐτῷ περὶ τῶν ἐν οὐρανοῖς μυστηρίων. Καὶ ὅτε ἐφθασαν εἰς τὸν  
 ποταμὸν τῆς Αἰγύπτου, τὸν ἐπονομαζόμενον Νεῖλον, διηγῆσατο αὐτῷ  
 ὁ ἄγγελος τὰ μέλλοντα αὐτῷ συμβαίνειν· καὶ ἀσπασάμενος αὐτὸν  
 ἀνῆλθεν εἰς τὸν οὐρανόν. Ἀριανὸς δὲ ὁ ἡγεμὼν ἐξῆλθεν ἀπὸ τοῦ  
 ἰδίου πλοίου, καὶ ἐκάθισεν ἐν θρόνῳ παρὰ τῷ ὄρμῳ· ὅλον δὲ τὸ  
 30 ἄρχοντικὸν ἐκάστης πόλεως προσεδόκα τιμᾶν αὐτόν· | ἐκαθέσθη f. 348.  
 δὲ οὐδεμίαν ἄλλην φροντίδα ποιούμενος εἰ μὴ<sup>1</sup> περὶ τοῦ μακαρίου  
 Παφνουτίου· καὶ ἐκέλευσεν τοῖς διακοσίοις στρατιώταις ἐπ' αὐτὸν  
 ἀπελθεῖν. Προφθάσας δὲ ὁ μακάριος Παφνούτιος ἔστη ἔμπροσθεν  
 Ἀριανοῦ τοῦ ἡγεμόνος, κράζων παρρησίᾳ καὶ λέγων· «Χρισ-  
 35 τIANός εἰμι», καὶ· «ἐγὼ εἰμι Παφνούτιος ὁ ζητούμενος· μὴ οὖν σκυ-  
 λῆς<sup>2</sup> τοὺς στρατιώτας σου ἐπ' ἐμὲ ἐλθεῖν· σὺ μὲν ἔχεις τὰ στρατιώ-

<sup>3</sup> corr. prius ἡγεμόνει V. — <sup>4</sup> συνείδη V. — <sup>5</sup> partim in ras. — <sup>6</sup> corr. prima manu ex ἀπολαύσεις.

2. — <sup>1</sup> corr. ex εἰμι. — <sup>2</sup> σκύλεις V.

ματά σου ἐπὶ τὸ συνάγειν τοὺς χριστιανούς εἰς τὸ ἐκχεῖν αὐτῶν  
τὸ αἷμα · ἡμεῖς δὲ ἔχομεν τοὺς ἀγγέλους ἐπισυνάπτοντας ἡμᾶς εἰς  
τὴν βασιλείαν τοῦ Θεοῦ »

f. 349. 3. Ἄριανός δὲ ὁ ἡγεμὼν ἐπιβλέψας εἰς αὐτὸν εἶπεν · « Σὺ εἶ Παφ-  
νούτιος ὁ ἀποστάτης καὶ ἄθεος, ὃ καταλύων τοὺς νόμους καὶ τοὺς 5  
δικαίους θεοὺς ἀτιμάζων ; » Ὁ δὲ μακάριος Παφνούτιος λέγει αὐτῷ ·  
“ Οὐκ εἶμι ἄθεος, ἀλλὰ λατρεύω Θεῷ ζῶντι ἐκ παιδότην · σὺ δὲ  
ὁ λέγων πολλοὺς θεοὺς ἔχ<ειν, ἀλ>ηθῶς<sup>1</sup> ἄθεος εἶ. » Ὅτε δὲ ἡ-  
κουσεν<sup>2</sup> ὁ ἡγεμὼν | Ἄριανός, ἔβρυξεν τοὺς ὀδόντας αὐτοῦ λέγων ·  
“ Μὰ τοὺς ζῶντας θεοὺς Ἀπόλλωνά τε καὶ Ἄρτεμιν, κακίσταις 10  
σε τιμωρίαις ἀμύνομαι. » Καὶ εὐθέως ἐκέλευσεν σιδηρωθῆναι τὸν  
δίκαιον εἰς τὰς χεῖρας αὐτοῦ καὶ εἰς τοὺς πόδας καὶ συναριθμηθῆναι  
τοῖς δεσμίοις πᾶσιν ἐν μέσῳ<sup>3</sup> τῶν κλεπτῶν καὶ κακούργων γενό-  
μενον. Ὁ μὲν οὖν ἡγεμὼν ἀπήει εἰς τὴν πόλιν Παφνούτιος δὲ ὁ  
μακάριος κατ' ὀλίγον ἀπέστη διὰ τὰς συνεχούσας αὐτὸν πέδας · ἐκί- 15  
νησεν δὲ ἑαυτὸν ὁ μακάριος Παφνούτιος λέγων ἐν ἑαυτῷ · “ Παφνού-  
τιε, Παφνούτιε, νόμι τὸν κατειληφόντα σε κληρὸν · μνήσθητι ὅτι ὁ Κύ-  
ριος ἐν μέσῳ τῶν δύο ληστῶν ἐγένετο »

f. 349<sup>v</sup>. 4. Ὅτε οὖν ὁ ἡγεμὼν εἰσῆλθεν εἰς τὴν πόλιν, ἐκαθέσθη πρὸ τοῦ  
βήματος · καὶ παραχρῆμα τὴν ἀναζήτησιν τοῦ μακαρίου Παφνούτιου 20  
ἐποιεῖτο. Ὁ δὲ μακάριος Παφνούτιος, ἐλαυνόμενος ὑπὸ τῶν στρα-  
τιωτῶν τῆς ἀδικίας, ἀνέβη ἐπὶ τὴν ἀναβαθμίδα τοῦ βήματος καὶ  
ἐδόξαζεν τὸν Θεόν · | καὶ εὐθέως ὁ σίδηρος ἐλύθη ἐκ τῶν χειρῶν  
αὐτοῦ καὶ τῶν ποδῶν ὥσπερ ὕδωρ, καὶ ἔστη ἔμπροσθεν Ἀριανοῦ  
καὶ λέγει αὐτῷ ὁ ἡγεμὼν · “ Παφνούτιε, τίς ἡ συνέχουσά σε μανία ; 25  
διὰ τί δὲ οὐ θνυσιάζεις τοῖς δικαίοις θεοῖς, ἀλλὰ ἀποθανεῖν κακῶς  
προήρησαι ; » Λέγει αὐτῷ ὁ μακάριος Παφνούτιος · “ Ὁ τῶν χριστια-  
νῶν θάνατος οὐκ ἔστιν θάνατος, ἀλλὰ ζωὴ αἰώνιος ἔστιν ὥστε οὖν  
οὐ θύω οὐδενὶ εἰ μὴ τῷ παντοκράτορι Θεῷ μου τῷ βασιλεῖ τῶν  
αἰώνων. » Ἄριανός δὲ ὁ ἡγεμὼν ἐκέλευσεν ἀχθῆναι κλιβάνους καὶ 30  
τοὺς σιδηροῦς καταπέλτας καὶ τήγανα ἐλαίου ζέοντα, καὶ περιστοιχί-  
ζεσθαι ἐν αὐτοῖς τὸν μακάριον Παφνούτιον, λέγων αὐτῷ · “ Παφνού-  
τιε, εἴ μὴ ὑπακούσης μου, βασανισθῆναι ἔχεις ἐν πᾶσι τούτοις. »  
Ὁ δὲ ἅγιος Παφνούτιος μειδιάσας εἶπεν · “ Ἀριανέ, νομίζεις ὅτι  
εὐλαβοῦμαι τὰ βασανιστήριά σου καὶ ἐροῦμαι τὸν Θεόν μου ; μὴ 35  
f. 350. γένοιτο τοῦτο δέ σοι λέγω ὅτι αἱ ἡμέτερά | τῶν μοναχῶν πολι-  
τεῖαι πολὺ πλέον ἔχουσι τῶν βασάνων · ἐν πολλαῖς γὰρ ἀσκήσεσι πε-  
πειραμένοι ἐσμέν · καὶ ὁ Σωτὴρ ἡμῶν ἐνεδυνάμωσεν ἡμᾶς, ἕως οὔ

ἠτιήσωμεν<sup>4</sup> τοὺς ἀποκρούφους πολέμους τοῦ Σατανᾶ, καὶ ἐνδυναμώ-  
σει πάλιν ἡμᾶς ἠτιῆσαι τὸν οὐ δυνάμενον καθ' ἡμῶν σου διωγμὸν.»,

5. Ὁ δὲ Ἄριανός λέγει αὐτῷ· «Μακρολογεῖς, Παφνούτιε, καὶ τὸ  
δικαστήριόν μου οὐκ ἀνέχεται σου.», Ἐκέλευσεν δὲ τὸν μακάριον  
5 Παφνούτιον παραχρῆμα ἀναρτηθῆναι εἰς τὸ ἄρμαμεντάριον<sup>1</sup> καὶ ξέ-  
εσθαι· ὁ δὲ ἅγιος Παφνούτιος ἀνηριθῆθη καὶ ἐξέετο ἐπὶ τοσοῦτον, ἕως  
οὗ τὰ ἔντερα αὐτοῦ χαμαὶ ἐρρίφησαν καὶ ὅλον τὸ σῶμα αὐτοῦ  
ἐμολύνθη τῷ αἵματι. Καὶ ἐπάρας τοὺς ὀφθαλμοὺς αὐτοῦ εἰς τὸν  
οὐρανὸν ἐπεκαλέσατο τὸν Θεὸν λέγων· «Κύριε Ἰησοῦ Χριστέ, οὐκ  
10 ἀποφεύγω τὴν οἰκονομίαν σου· κατηρτισμένος γάρ εἰμι ἀποθανεῖν ἐπὶ  
τῷ σῶ ὀνόματι· ἀλλὰ παρακαλῶ σου τὴν | χρησιτότητα· μὴ ἐπιτρέ- f 350v.  
ψης με ἀποθανεῖν, ἕως οὗ καταισχύνω Ἄριανὸν καὶ τὰ χειροποίη-  
τα αὐτοῦ.», Ὁ δὲ ἄγγελος Κυρίου ἔστη ἐκ δεξιῶν τοῦ ἁγίου Παφ-  
νουτίου καὶ λαβὼν τὰ ἔντος αὐτοῦ ἐπέβαλεν εἰς τὴν κοιλίαν αὐτοῦ·  
15 καὶ σφραγίσας αὐτὸν ἀπεκατέστησεν ὑγυῆ σὺν ὄλω τῷ σώματι καὶ  
ἦν ὡσπερ μηδὲ βασανισθεὶς. Οἱ δὲ ξέοντες στρατιῶται Διονύσιος  
καὶ Καλλίμαχος ἰδόντες τὴν χεῖρα τοῦ ἀγγέλου ἐμβάλλουσαν ἔσω τὰ  
ἔντερα τοῦ μακαρίου Παφνουτίου, παραχρῆμα ἐπίστευσαν τῷ Κυρίῳ  
καὶ τὰς ζώνας αὐτῶν διέρρηξαν· καὶ σταθέντες ἔμπροσθεν τοῦ ἡγε-  
20 μόνος Ἄριανοῦ εἶπον· «Καὶ ἡμεῖς χριστιανοὶ ἔσμεν.», Λέγει αὐτοῖς ὁ  
Ἄριανός· «Τί εἶδετε, οὐ εἰς μανίαν τοιαύτην περιτραπέντες περιφρο-  
νεῖτε τοῦ δικαστηρίου καὶ τολμᾶτε τῶν δικαίων θεῶν τοῦ βασιλέως  
ἐξαρνοὶ γενέσθαι;», Λέγουσιν αὐτῷ οἱ στρατιῶται μιᾷ φωνῇ· «Ὁ  
εἶδαμεν οὐ δυνάμεθά σοι διηγῆσασθαι· γέγραπται γὰρ ἐν τῇ | θείᾳ f. 351.  
25 γραφῇ τῶν χριστιανῶν· Μὴ δότε τὸ ἅγιον τοῖς κύνι μηδὲ βάλητε  
τοὺς μαργαρίτας ὑμῶν ἔμπροσθεν τῶν χοίρων.», Λέγει αὐτοῖς Ἄρια-  
νός· «Ὁκνοῦν καταδικάζετέ με ὅμοιον εἶναι τῶν χοίρων;», Εἶπαν δὲ  
αὐτῷ οἱ στρατιῶται· «Δεδικαίονται ὑπὲρ σέ οἱ χοῖροι καὶ οἱ κύνες·  
πᾶν γὰρ ζῶον ἄλογον ὑποτάσσεται τῷ νεύματι αὐτοῦ καὶ δοξάζει<sup>2</sup>  
30 αὐτὸν φωναῖς ἀλαλήτοις· σὺ δὲ τὸν Κύριον ἀτιμάζεις καὶ ἀπαρῆ·»,  
Ὁ δὲ Ἄριανός ἀγανακτήσας σφόδρα, ἐκέλευσεν αὐτοὺς ἀποκεφαλίσ-  
θῆναι· καὶ ἀπηνέχθησαν ἕξω τῆς πόλεως καὶ ἀπεκεφαλίσθησαν καὶ  
ἐτέλεσαν αὐτῶν τὴν μαρτυρίαν καὶ παρεγένοντο ἐν δόξῃ εἰς τοὺς οὐ-  
ρανούς.
- 35 6. Ἄριανός δὲ ὁ ἡγεμὼν ἀνέστη ἀπὸ τοῦ βήματος πορευθῆναι  
εἰς τὸ ἄριστον ἐκέλευσεν δὲ τὸν μακάριον Παφνούτιον παραδοθῆναι<sup>3</sup>  
τῷ δεσμοτηρίῳ· οἱ δὲ στρατιῶται ἀρπάσαντες αὐτὸν συνέκλεισαν ἐν

4. — <sup>1</sup> ἠτιήσωμεν V.

5. — <sup>1</sup> ἄρμαμεντάριον V.

- f. 351<sup>v</sup>. σκοτεινῷ κελλίῳ. Τῇ δὲ ἐπαύριον ὁ ἡγεμὼν τὴν ἀναζήτησιν τοῦ μακαρίου οὐκ ἐποιεῖτο, ἀλλὰ προσέσχεν | τοῖς δημοσίοις, καταναγκάζων τοὺς στρατηγούς καὶ ἡγουμένους πληροῦν τὰ δημόσια. Μὴ πληρώσαντας δὲ αὐτοὺς ἐκέλευσεν βληθῆναι εἰς φυλακὴν· ἦσαν δὲ πάντες τεσσαράκοντα. Ἐγένετο δὲ ἐν τῇ νυκτὶ ἣ κατεκλείσθησαν ἐν τῷ σκοτεινῷ οἴκῳ, εἶδον φῶς μέγα ἐν τῇ φυλακῇ, ὥστε τὸν τόπον ὄλον φωτισθῆναι δίκην ἡλίου ἀνατέλλοντος ἐν καιρῷ θέρους. Καλέσαντες δὲ οἱ ἄρχοντες οἱ ἐγκεκλεισμένοι τὸν δεσμοφύλακα, εἶπον αὐτῷ· “Τίς αὕτη ἡ τόλμη, οὗτι εἰσήγαγες πῦρ εἰς τὸ δεσμοτήριον βουλόμενος καῦσαι αὐτὸ καὶ φυγῇ χρῆσασθαι τοὺς δεσμώτας, ἡμᾶς δὲ κινδυνεῦσαι;”, λέγει αὐτοῖς· “Ἀδελφοί, οὐδέποτε πῦρ εἰσηνέχθη ἐν ταῦθα· οὐ μικρῶς δὲ κἀγὼ θαυμάζω· ἰδοὺ γὰρ δύο νύκτας λάμπει οὕτως, ἀφ’ οὗ εἰσηνέχθη ὁ χριστιανὸς Παφνούτιος· καὶ οὐδὲ ὅλως σκότος ἐγένετο ἐν τῇ φυλακῇ· ἀλλὰ τὸ φῶς αὐτοῦ ἀπλοῦντος ὅλην τὴν νύκτα ἐφ’ ἡμᾶς, ὥσπερ ἡλίου ἀνατέλλοντος.” | Οἱ δὲ ἄρ 15 χοντες ἀκούσαντες ταῦτα παρεγένοντο ὅπου ἐγκεκλεισμένοι ἦν ὁ μακάριος Παφνούτιος· καὶ σταθέντες ἤκουον αὐτοῦ εὐχομένου ὑπὲρ σωτηρίας τῆς πόλεως καὶ ὑπὲρ ὅλης τῆς οἰκουμένης ἀνοίξαντες δὲ τὸ ταμιεῖον εἰσῆλθον καὶ εἶδον αὐτὸν ἔχοντα τὰς χεῖρας ἐκτεταμένας καὶ λαμπούσας ὥσπερ λαμπάδας καιομένας· καὶ κύκλῳ αὐτοῦ ἦν 20 εὐωδία πολλή.
7. Οἱ δὲ τεσσαράκοντα ἄρχοντες προσελθόντες προσεκύνησαν αὐτῷ καὶ διανυκτερεύοντες μετ’ αὐτοῦ. διῆγον ὅλην τὴν νύκτα. Πρωίας δὲ γενομένης, ἠσπάζαντο αὐτόν· αὐτὸς δὲ ἔδωκεν αὐτοῖς τὴν εἰρήνην λέγων· “Εἰρήνη ὑμῖν, τέκνα· τίς ἴδέεσθε;”, οἱ δὲ ἔφησαν 25 ὅτι· “Ὁ ἡγεμὼν ἠπέλυσεν ἡμῖν καὶ ἐκέλευσεν ἡμᾶς βληθῆναι εἰς τὴν φυλακὴν διὰ τὰ δημόσια.” λέγει αὐτοῖς ὁ ἅγιος Παφνούτιος· “Σήμερον ἐνδοχὴν ἔχετε· τί δὲ ὑμῖν ἔσται μετὰ ταῦτα ἀνάγκη πάλιν ὑμᾶς ὀχλεῖσθαι διὰ τοῦτο; ἀκούσατέ μου καὶ πιστεύσατε | τῷ Θεῷ μου καὶ ὁμολογήσαντες τὸ ὄνομα αὐτοῦ ἐλευθερωθήσεσθε τῶν 30 ἀνομιῶν ὑμῶν· καὶ ἐξαλειφθήσεται τὸ χειρόγραφον τῶν ἁμαρτιῶν ὑμῶν· καὶ πολίταις γενομένοις ὑμῖν τῆς ἐπουρανίου Ἱερουσαλὴμ, γραφήσεται τὰ ὀνόματα ὑμῶν ἐν τῇ βίβλῳ τῶν ἁγίων τῶν ζώντων εἰς τοὺς αἰῶνας.” Οἱ δὲ τεσσαράκοντα ἄρχοντες ἀπεκρίναντο μιᾷ φωνῇ<sup>2</sup> λέγοντες· “Ἐξ ὅλης ψυχῆς ἡμεῖς ὁμολογοῦμεν τὸν Θεόν σου· 35 τάχα γὰρ ἡ τῆς εἰρκτικῆς παρεμπεσοῦσα πρόφασις εἰς αἰωνίαν ἐλευ-

7. — <sup>1</sup> ita more coptico (P. Peeters), τίνες expectes. — <sup>2</sup> γνώμη V.

θερίαν ἄγει ἡμᾶς. „ Ὁ δὲ μακάριος Παφνούτιος λέγει αὐτοῖς· “ Ἐγείρεσθε, ἄγωμεν, τέκνα, ἥδη γὰρ τὰ ὀνόματα ὑμῶν γέγραπται ἐν τῇ βίβλῳ τῶν ζώντων. „

8. Ἐξῆλθεν δὲ τῆς φυλακῆς ὁ μακάριος Παφνούτιος ἀναζητηθεὶς  
 5 ὑπ' Ἀριανοῦ τοῦ ἡγεμόνος· καὶ οἱ ἄρχοντες ἠκολούθουν αὐτῷ·  
 καὶ φθάσας ἐπὶ τὸ βῆμα λέγει· “ Βῆμα, βῆμα, κατὰ σοῦ ἦλθον· σὺ  
 μετὰ τοῦ Ἀπόλλωνος, κἀγὼ δὲ μετὰ τοῦ Κυρίου μου Ἰησοῦ Χρι-  
 στοῦ. „ Ταῦτα δὲ εἰπόντα | οἱ στρατιῶται τοῦ ἡγεμόνος ἐπολιόρχουν f. 353.  
 αὐτόν, καὶ εὐθέως ἀόρατος ἐγένετο ὁ μακάριος Παφνούτιος. Οἱ δὲ  
 10 τεσσαράκοντα ἄρχοντες εὐθέως ἀνέβησαν ἐπὶ τὸ βῆμα κράζοντες καὶ  
 λέγοντες· “ Χριστιανοὶ ἔσμεν. „ Ἀριανὸς δὲ ὁ ἡγεμὼν θεασάμενος  
 αὐτοὺς ἠγανάκτησεν λέγων· “ Τί ὑμῖν ἐγένετο, ἢ τί ἔχετε; μὴ τι  
 ἠγανακτήσατε ὅτι ἠμίμασα ὑμᾶς καὶ διὰ τοῦτο ἀπειρήκατε τῆς ὑμε-  
 τέρας ζωῆς; „ Λέγουσιν αὐτῷ οἱ ἄρχοντες μιᾶ φωνῇ· “ Ἡμεῖς οὐ  
 15 προσέχομεν τοῖς σοῖς μύθοις, ἀλλὰ προηρημένοι ἐλπίδα οὐράνιον  
 ἔχειν, κατελείπαμεν τὰ πρόσκαιρα, τῶν αἰωνίων τὴν ἐκδοχὴν ποιού-  
 μενοι· ἵνα δὲ μάθης ἀληθῶς, ὅλα ἡμῶν τὰ ὑπάρχοντα ἐξεπίτηδες  
 παρεχωρήσαμέν σοι, καὶ τῶν προσόδων καὶ τῶν κτημάτων ἡμῶν  
 πάντων τὴν ἐξουσίαν ἔχεις· αἱ δὲ γυναῖκες καὶ τὰ τέκνα ἡμῶν εἰ  
 20 προήρηνται ἀκολουθήτωσαν ἡμῖν. „

9. Ἀριανὸς ὁ ἡγεμὼν λέγει· “ Τίς ἢ μαρία | ὑμῶν αὕτη; ὡς ὄρω, f. 353v.  
 οὐκ ἔστιν ἄλλοι εἰ μὴ καὶ τοῦτο τῆς μαγείας τοῦ ἀποστάτου Παφνου-  
 τίου. „ Λέγουσιν αὐτῷ οἱ ἄγιοι· “ Ἐπιστωματίσθητι, διότι ἐβλασφήμη-  
 σας κατὰ τοῦ ἀνθρώπου τοῦ Θεοῦ. „ Ἀριανὸς δὲ ὁ ἡγεμὼν ἀκού-  
 25 σας ταῦτα, κατηγανάκτησεν καὶ ἐκέλευσεν αὐτοὺς εἰς κόλασιν παρα-  
 δοθῆναι. Τὰ μὲν οὖν βασανιστήρια ὑπέμειναν διὰ τὸν Θεόν· ἤλα-  
 σαν δὲ αὐτοὺς οἱ ὑπηρέται τῆς ἀδικίας εἰς ἔρημον τόπον καὶ ὠρυσαν  
 βόθρους καὶ ἐμπλήσαντες πυρὸς κατέκασαν τοὺς μακαρίους ἐκεῖ·  
 ἦν δὲ ὁ ἄγιος Παφνούτιος ἐστὼς ἐπάνω ἐκάστης πυρᾶς ἀπο-  
 30 βλέπων εἰς τοὺς ἄγιους καὶ τὰς ἀμοιβὰς ποιούμενος τῶν ψυχῶν  
 διὰ τῶν ἰδίων χειρῶν· ἐκάησαν δὲ οἱ τεσσαράκοντα ἄρχοντες ἐν  
 μιᾷ ἡμέρᾳ, καὶ ἐτελειώθη αὐτῶν ἡ μαρτυρία ἀπειληφότων τὸ αἰώ-  
 νιον βραβεῖον.

10. Ὁ δὲ μακάριος Παφνούτιος περιήει εἰς τὴν πόλιν καὶ ἀνα-  
 35 βλέψας εἶδεν θύραν ἀνεωγμένην ἀνθρώπου τινὸς παμπλοῦτου ὀνό-  
 ματι Νεστορίου· καὶ ἀπελθὼν εἶπεν τῇ θυρωρῷ· “ Θυγάτριον, f. 354.  
 πότισόν με ὕδωρ ὀλίγον. „ Λέγει αὐτῷ ἡ θεραπαινίς· “ Ἐἴσελθε,  
 πάτερ. „ Ἦν γὰρ ἐπιγινώσκουσα αὐτόν, ἐπειδὴ περιβόητος ἦν ἐν τοῖς

ἀναχωρηταῖς διὰ πολλῶν καλῶν φημιζόμενος · θεασαμένη δὲ αὐτοῦ τὸ πρόσωπον ἡδιστα ὑπεδέξατο αὐτόν · εἰσελθοῦσα δὲ ἔκραξεν τὴν δέσποιναν αὐτῆς λέγουσα · “Ἐξέλθε ταχέως, ἵνα ἴδῃς τὸν μακάριον Παφνούτιον, δι’ οὗ πολλὰ τεκμήρια γεγόνασιν ἐπὶ Ἀριανοῦ τοῦ ἡγεμόνος. „ Παραχρῆμα δὲ ἡ δέσποινα αὐτῆς δραμοῦσα ἦλθεν εἰς τὴν 5 αὐτὴν τῆς οἰκίας, καὶ θεασαμένη τὸν μακάριον Παφνούτιον ἐσιῶτα ὡς ἄγγελον Κυρίου προσεκύνησεν αὐτῷ λέγουσα · “ Ἀληθῶς πᾶς ὁ βίος μου οὐκ ἔστιν ἀνιάξιος τῆς σῆς παρουσίας · μεγαλυνθεῖν δὲ τῷ Θεῷ μου · διότι κατηξίωσας ὑπὸ τὸν ὄροφόν μου γενέσθαι. „

f. 354<sup>v</sup>. Ἐπιλαβομένη δὲ τῆς χειρὸς αὐτοῦ εἰσηγαγεν αὐτόν εἰς τὸν ἴδιον | 10 οἶκον, καὶ ἐν θρόνῳ ἀργυρῷ ἐκάθισεν αὐτόν. Μειδιάσας δὲ ὁ μακάριος λέγει αὐτῇ · “Ἔστιν ἡμῶν ὁ πολὺς χρόνος καὶ ὁ ἄσμος · ἐπὶ ματαίᾳ ἐλπίδι κανχώμενοι ἔστε · ἐπάκουσόν μου οὖν, τέκνον, καὶ ἐπίβηξαι σεαυτῇ τὸν ἀγγελικὸν βίον καὶ τὴν ἀθάνατον πολιτείαν τῶν αἰωνίων ἀγαθῶν. „ 15

11. “Ὅτε οὖν ἤκουσεν ταῦτα ἡ θυγάτηρ αὐτῆς, ἔνδον οὔσα εἰς τὸν κοιτῶνα, εὐθύς καὶ παραχρῆμα ἐξῆλθεν πολύτιμον ἔνδυμα φοροῦσα. Ὁ μὲν οὖν μακάριος Παφνούτιος χαμαὶ ἐκάθισεν, ἐκάθισαν δὲ καὶ αἱ δύο παρὰ τοὺς πόδας αὐτοῦ, καὶ λέγει αὐταῖς ὁ μακάριος · “Ἐγκαταλείψατε τὸν κενὸν τοῦτον πλοῦτον, διότι ὁ ἴσος ἐπιλαμβάνεται 20 τὸν χρόνον καὶ οἱ σῆτες τὰ ἱμάτια κατέδονται καὶ ἡ εὐμορφία τοῦ προσώπου εἰς δυσμορφίαν τραπήσεται ἐν τάφοις · μόνον δὲ ἡ δόξα τοῦ Θεοῦ καὶ ἡ βασιλεία διαμένει εἰς τὸν αἰῶνα. „ Ἐπι αὐτοῦ ταῦτα λαλοῦντος ταῖς τοῦ Θεοῦ δούλαις, ἰδοὺ Νεστόριος ὁ ἀνὴρ τῆς

f. 355. γυναικὸς εἰσηλθεν εἰς τὴν οἰκίαν αὐτοῦ · προδραμοῦσα δὲ ἡ γυνὴ 25 ὑπήνησεν αὐτῷ, ἵνα γνωρίσῃ αὐτῷ περὶ τοῦ ἁγίου Παφνούτιου · προφθάσας δὲ ὁ Νεστόριος εἶπεν τῇ γυναικὶ αὐτοῦ · “Διὰ τί οὐκ ἐγενόμην ἄξιος τοῦ τοιούτου καλοῦ, ἵνα συναφθῶ μετὰ τῶν συμβουλευτῶν μου, οἵτινες διὰ ταύτην τὴν αἰτίαν ἔτυχον τῆς αἰωνίου ζωῆς ; ὡς εἶθε εὐροίμι ἐκεῖνον τὸν δίκαιον Παφνούτιον, καὶ εἰσῆγαγον αὐ- 30 τὸν εἰς τὸν οἶκον ἡμῶν καὶ ἠῦχετο ἐφ’ ἡμᾶς, ἵνα κληθῶμεν ὑπὸ τοῦ Θεοῦ καὶ ἄξιοι γενώμεθα τῆς ἐνδόξου αὐτοῦ βασιλείας. „

12 Λέγει αὐτῷ ἡ γυνὴ αὐτοῦ · “Τάχιστα τετέλεσται ἡ πληροφορία σου · εἰσελθε καὶ ἴδε τὸν ἅγιον Παφνούτιον, τὸν κεκοσμημένον πάσῃ ἀρετῇ. „ Καὶ εἰσελθὼν καὶ εὐρῶν τὸν ἅγιον, πεσὼν προσεκύνησεν αὐ- 35 τόν, καὶ λέγει αὐτῷ ὁ μακάριος Παφνούτιος · “Ἀνάστα ὁ γὰρ Ἰησοῦς ὁ Χριστὸς μου ἐπέτρεψεν ἐκκλίναί πρὸς ἡμᾶς · φύσει γὰρ ἔχει

10. — <sup>1</sup> ἐστὶ V.

12. — <sup>1</sup> add. supra lin. prima manu.

ἑμᾶς σκευή ἀναγκαῖα · νυνὶ δὲ μὴ ἀμελήσητε · ἐγείρεσθε, ἄγωμεν,  
 καὶ ὁμολογήσατε τὸν Κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστὸν ἐμπερισθεν  
 Ἀριανοῦ τοῦ ἡγεμόνος · οὐ γὰρ συνεχῶς πρόκειται ὁ τοιοῦτος ἀγὼν  
 οὔτε τὰ βραβεῖα πάντοτε ἴωμεν, ἴωμεν, ὧ τέκνα, ὅπως τάχιον τοὺς  
 5 στεφάνους δεξώμεθα. „ Ὁ μὲν οὖν μακάριος Παφνούτιος ἀναστάς  
 προέπορεύετο αὐτῶν, αὐτοὶ δὲ ὀπισθεν ἠκολούθουν. Ἐξεληθοῦσα δὲ  
 ἡ μήτηρ αὐτῆς<sup>2</sup> τῆς οἰκίας αὐτῆς λέγει · “ Ἰησοῦ Χριστέ, ἰδοὺ τὴν  
 θύραν μου ἀνεωγμένην εἶασα, καὶ οὐκ ἔκλεισα αὐτήν · σὺ δέ, Κύ-  
 ριε, ἄνοιξον ἡμῖν τὰς πύλας τοῦ οὐρανοῦ „ Ὁ δὲ μακάριος Πα-  
 10 φνούτιος δραμῶν ἔμπροσθεν αὐτῶν ἔστη ἐπὶ τοῦ βήματος λέγων ·  
 “ Βῆμα, βῆμα, κατὰ σοῦ πάλιν ἦλθον · σὺ μετὰ τοῦ Ἀπόλλωνος  
 κἀγὼ μετὰ τοῦ κυρίου μου Ἰησοῦ Χριστοῦ. „

13. Ὁ δὲ Ἀριανὸς ἦν δίκην λύων · καὶ στραφεὶς ἠβουλήθη κρατῆσαι  
 τὸν ἅγιον Παφνούτιον ταῖς ἰδίαις χερσίν · καὶ ἰδοὺ ἄγγελος Κυρίου  
 15 ἀπέσπασεν αὐτὸν ἀπ’ αὐτοῦ · καὶ ἰδοὺ Νεστόριος καὶ ἡ γυνὴ αὐτοῦ  
 καὶ ἡ θυγάτηρ αὐτοῦ ἀνεβόησαν παρορησίᾳ λέγοντες · “ Χριστια  
 νοὶ ἔσμεν. „ Ἀριανὸς δὲ ἀναβλέψας καὶ ἰδὼν τὸν Νεστόριον λέγει  
 αὐτῷ · “ Νεστόριε, ὡς ἀπὸ μιᾶς πηγῆς τῆς μανίας ἐποίισθητε ἢ οὐκ  
 οἶδας, ὅτι οἱ λησται καὶ οἱ ἱερόσυλοι κρίνονται ἐπὶ τοῦ βήματός μου ;  
 20 προσκύνησον οὖν τοὺς δικαίους θεοὺς τῶν βασιλείων καὶ ἀπελθε εἰς τὸν  
 οἶκόν σου τιμώμενος σὺν τῇ γαμετῇ σου καὶ τῇ θυγατρὶ. „ Ἀπε-  
 κροῖθη Νεστόριος καὶ εἶπεν · “ Μηδέν σοι μελήσει περὶ τούτων · οὐκ  
 εἰμὶ γὰρ τοιοῦτος, ἵνα δελεασθῶ διὰ κοιλίαν ἢ ἀπατηθῶ ταῖς παρα-  
 κλήσεσι τοῦ πατρός σου τοῦ διαβόλου ἢ ἐν ταῖς κολακαίαις τῆς μη-  
 25 τρός σου τῆς ἀνομίας. „ Στραφεὶς δὲ ὁ Ἀριανὸς λέγει τῷ κορα-  
 σίῳ · “ Τίς λέγῃ<sup>1</sup> τὸ ὄνομά σου ; „ Ἡ δὲ εἶπεν · “ Στεφανίς<sup>2</sup>. „ Λέγει  
 αὐτῇ ὁ ἡγεμὼν · “ Θῦσον, Στεφανή, τοῖς θεοῖς καὶ λήψῃ παρ’ ἐμοῦ  
 τιμὰς πολλὰς. „ Ἀπεκροῖθη Στεφανή καὶ εἶπεν αὐτῷ · “ Οὐ μὴ ποτε  
 θύσω τοῖς βεβήλοις σου θεοῖς καὶ ἀκαθάρτοις δαιμονίοις, ἀλλὰ  
 30 προσφέρω τὸ σῶμά μου θυσίαν ζῶσαν, εὐάρεστον τῷ ἐπουρανίῳ  
 Θεῷ. „ Ταῦτα ἀκούσας Ἀριανός, ἐκέλευσεν αὐτήν ἀναρτηθῆναι εἰς  
 τὸ ἀρμαμεντάριον<sup>3</sup> ἐνώπιον τῶν γονέων αὐτῆς.

14. Ἀρπαγεῖσα δὲ ὑπὸ τῶν κνεστιοναρίων, ἀνηρτήθη καὶ ἐξέετο ·  
 ἦν δὲ ἑτῶν δέκα ὀκτὼ εὐειδῆς σφόδρα. Οἱ μὲν οὖν στρατιῶται  
 35 διέρρηξαν τὰς πλευρὰς αὐτῆς, καὶ ὅλον αὐτῆς τὸ σῶμα αἰμόφυρτον  
 γέγονεν · ἐπὶ δὲ τὰ ἀριστερὰ αὐτῆς μέρη ἔστη ἡ μήτηρ αὐτῆς καὶ παρεθά-  
 ρα

<sup>2</sup> *superfluum et delendum nisi quid exciderit.*

13. — <sup>1</sup> *corr. ex λέγει prima manu.* — <sup>2</sup> *Στεφανίς; hic V, in reliquis autem Στεφανή.* — <sup>3</sup> *ἀρμαμενταρίον V.*

ρυνεν αὐτὴν λέγουσα. “ Ὑπόμεινον, θύγατερ, ἔτι μικρὸν καὶ τὸ βραβεῖόν σου λήψῃ· οἶδας ὅτι κατεσκευάσαί σοι προΐκαν ἀνυπέρβλητον, οἶαν οὐδεὶς ἐν τῇ πόλει ἡμῶν κατεσκευάσεν, βουλομένη σε τῷ πρώτῳ τῆς πόλεως πρὸς γάμον κοινωνίαν δωρήσασθαι· νυνὶ δέ, τέκνον, τὴν αἰωνίαν καὶ ἀληθῆ κληρονομίαν κληρονομήσεις· ὁ γὰρ σὸς | νυμφίος 5 ἀθάνατός ἐστιν, Ἰησοῦς ὁ Χριστός, πρὸς ὃν νῦν ἀπέρχῃ εἰς νυμφῶνα οὐράνιον. „ Ταῦτα λεγούσης τῆς μητρὸς αὐτῆς, καὶ ὁ πατὴρ αὐτῆς ὁμοίως παρεθάρρυνεν αὐτὴν λέγων· “ Ἀνδρίζου, θύγατερ· σήμερον γὰρ ἔργων, ὅτι κατηξιώθῃν τοῦ Θεοῦ· χαίρω δὲ καὶ ἀγαλλιῶ ὅτι πρὸ ἐμοῦ πέμπω σε δῶρον τῷ Θεῷ γενέσθαι. „ Ἐτι οὖν 10 τῶν γονέων αὐτῆς ταῦτα λεγόντων, οἱ ξέοντες αὐτὴν στρατιῶται ἔφθισαν εἰς τὸ ἦπαρ αὐτῆς καὶ εὐθέως παρέδωκεν αὐτὴ τὸ πνεῦμα. Οἱ δὲ γονεῖς ταῖς ἰδίαις αὐτῶν χερσὶν κατέθεντο αὐτὴν ἐν μνημείῳ καὶ ἐμπροσθεν τοῦ Ἀριανοῦ γενόμενοι ἐνύβρισαν τοὺς θεοὺς αὐτοῦ. Ὁργισθεὶς δὲ ὁ ἡγεμὼν ἐκέλευσεν αὐτοὺς ἀποκεφαλισθῆναι· 15 καὶ οὕτως ἐν Χριστῷ ἐπλήρωσαν αὐτῶν τὴν μαρτυρίαν, καὶ παρεγένοντο ἐνδόξως εἰς τὸν οὐρανόν.

15. Ὁ δὲ ἅγιος Παφνούτιος διεπιπορεύετο ἴ τὴν πόλιν καθ’ ἡμέραν ἐπιζητῶν τοὺς ἐρχομένους ἐπὶ τὸ βραβεῖον· τὰς δὲ νύκτας ἦν εὐ-  
 f. 357v. χόμενος· ἐξῆλθεν δὲ τῆς πόλεως καὶ εὗρεν δεκαεξὶ παῖδας | παρα-20 γινομένους εἰς τὸ διδασκαλεῖον· οἵτινες ἦσαν υἱοὶ τῶν μαρτυρησάντων ἀρχόντων· ὁ δὲ μακάριος Παφνούτιος ἐμπροσθεν αὐτῶν γενόμενος ἠσπάσατο αὐτοὺς λέγων· “ Τέκνα, θαυμάζω ὅτι ἀπαλλοτριωθῆναι θέλετε τῶν γονέων ὑμῶν, οἵτινες ἐπελέξαντο ἑαυτοῖς τὴν βασιλείαν τοῦ Χριστοῦ καὶ ἐβασίλευσαν ἐν τοῖς οὐρανοῖς καὶ ἀπολαύουσι 25 νῦν ἐν τῇ μητροπόλει τῶν ἁγίων τοῦ Θεοῦ μετὰ τῶν ἀγγέλων αὐτοῦ. Ὑπακούσατε οὖν μοι, τέκνα, καὶ πιστεύσατε τῷ Θεῷ μου, εἰς ἃν καὶ οἱ γονεῖς ὑμῶν ἐπίστευσαν· καὶ ἀκολουθήσαντές μοι ἀπέλθωμεν πρὸς Ἀριανὸν τὸν ἡγεμόνα, καὶ ὁμολογήσατε Ἰησοῦν τὸν βασιλέα τῶν αἰώνων, ἵνα ὁμοθυμαδὸν παραγένησθε ἐν τοῖς οὐρανοῖς 30 πρὸς τὸν διδάσκαλον τῆς ἀληθείας, καὶ παιδευθῆτε τὴν ἀληθῆ παιδείαν. „ Παρὰρχρῆμα δὲ ἐστερεώθη ἡ διάνοια τῶν νηπίων εἰς τοὺς λόγους τοῦ μακαρίου Παφνουτίου καὶ ἐπίστευσαν ὁμοῦ τῷ Θεῷ λέγοντες αὐτῷ· “ Ἰωμεν, ἴωμεν, πάτερ Παφνούτιε, μηδὲν ἐμπόδιον | γένηται τῇ ἡμετέρᾳ προθυμίᾳ· ἡδὴ γὰρ ἀπηλλοτριώθημεν τοῦ κόσμου τού-35 του· αἱ δὲ καρδίαι ἡμῶν παρεγένοντο ἐν τοῖς οὐρανοῖς, ὅπου τὸ ἐφέσειον τῶν γονέων ἡμῶν. „ Ὁ δὲ μακάριος Παφνούτιος ἐμπροσ-



θεν αὐτῶν προέδραμεν, ὥσπερ τις ποιμὴν προπορευόμενος τοῦ ποιμνίου· καὶ φθάσας ἐπὶ τὸ βῆμα, ἔκραξεν λέγων· “ Βῆμα, βῆμα, κατὰ σοῦ πάλιν ἤλθον· ὦ Ἀριανὲ τύραννε, σὺ μετὰ τοῦ Ἀπόλλωνος, ἐγὼ δὲ μετὰ τοῦ κυρίου μου Ἰησοῦ Χριστοῦ. „ Ἀριανὸς δὲ ἐκέλευσεν τοῖς στρατιώταις σπάσασθαι ἑαυτῶν τὰ ξίφη καὶ περιτείχισαι τὸν μακάριον Παφνούτιον· καὶ εὐθέως ἤρπαγη ὑπὸ τοῦ πνεύματος τοῦ ἁγίου.

16. Ἰδόντες δὲ οἱ δεκαεὶς παῖδες ἀνέβησαν ἐπὶ τὸ βῆμα κράζοντες· “ Χριστιανοὶ ἔσμεν· ἰδοὺ παρρησίᾳ λέγομεν. „ Ὁ δὲ Ἀριανὸς λέγει αὐτοῖς· “ Ποῦ εἰσιν οἱ γονεῖς ὑμῶν ἢ ὡς νήπιοι σιτηνῆατε; „ Λέγουσιν αὐτῷ οἱ παῖδες· “ Ἴδε ἡλικίαν ἔχομεν ἀπολογήσασθαί σοι· ἡμεῖς ἔσμεν οἱ παῖδες τῶν μαρτυρησάντων καὶ ὄντων παρὰ τῷ Θεῷ. „ | Καὶ λέγει αὐτοῖς ὁ ἡγεμὼν· “ Θύσατε, ἵνα μὴ ἀφανισθῇ τὰ σώματα ὑμῶν ἐν ταῖς βασάνοις. „ Λέγουσιν αὐτῷ οἱ παῖδες· “ Βασάνισον ἡμᾶς ὡς θέλεις· ἡμεῖς γὰρ οὐ θύομεν. „ Ὁ δὲ Ἀριανὸς ἀποβλέψας εἰς αὐτούς, εἶδέν τινα νηπιώτατον αὐτῶν ὄντα ὡς ἑτῶν δεκατριῶν καὶ λέγει αὐτῷ· “ Τέκνον, τί κερδαίνεις, ἐὰν ἀποθάνῃς κακῷ θανάτῳ; μᾶλλον ἐπάκουσόν μου, τέκνον μου, ἵνα ἔχω σε παρ’ ἑμαντῶ καὶ χαρίσωμαί σοι πάμπολλα χρήματα· καὶ γράψω τοῖς βασιλεῦσι καὶ χαρίσονται σοι ἀξίωμα· μόνον τοῖς δικαίοις θυσίασον θεοῖς, Ἀπόλλωνί τε καὶ τῇ Ἀρτέμιδι, περὶ ὧν καὶ τὸ θεῖον κράτος γεγραφήκεν ὅτι οὗτοί εἰσιν οἱ ζῶντες θεοί. „ Λέγει αὐτῷ ὁ παῖς· “ Ποῦ ἔστι τὸ πρόσταγμα τῶν βασιλέων τῶν οὕτω γραφάντων περὶ αὐτῶν; „ Ἀριανὸς δὲ ἐκέλευσεν τοῖς ἐσκέπτωρσι καὶ ἠνεγκαν τὸ πρόσταγμα· οἱ δὲ ἱερεῖς λαβόντες προσεκύνησαν αὐτό. Ὡσαύτως δὲ καὶ ὁ ἡγεμὼν ἀναστὰς καὶ ἀσπασάμενος αὐτὸ δέδωκεν τῷ παιδί· ὁ δὲ παῖς λαβὼν καὶ ἀναγνούς τὸ πρόσταγμα εὗρεν ἑβδομήκοντα θεοὺς ἐγγεγραμμένους ἐν αὐτῷ, περὶ ὧν Διοκλητιανὸς γεγραφήκει τοῦ προσκυνεῖν καὶ σπένδειν αὐτοῖς. Ἐκέλευσεν δὲ ὁ Ἀριανὸς ἐκκαυθῆναι βωμὸν καὶ λαβὼν λίβανον ἔβαλεν εἰς τὸ πῦρ, ὡσαύτως δὲ καὶ οἱ λοιποί. Ὁ δὲ παῖς ἔβαλεν καὶ αὐτὸς εἰς τὸ πῦρ ἀντὶ λίβανου τὸ πρόσταγμα τοῦ βασιλέως καὶ εἶπεν· “ Εἷς ἔστι Θεὸς ὁ πατήρ τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ· οἱ δὲ ἐν τῷ προστάγματι τοῦ βασιλέως ὑπὸ τοῦ πυρὸς ἐλεγχθήσονται. „
- 35 17. Οἱ δὲ ἱερεῖς θεασάμενοι τὸ βιβλῖον τῶν εἰδώλων αὐτῶν καί-όμενον, ἔτιλλον τὰς τρίχας τῆς κεφαλῆς αὐτῶν καὶ κατέκοπτον ἑαυτοὺς μαχαίραις εἰς μανίαν τραπέντες. Ὁ δὲ Ἀριανὸς ἀγανακτίσας ἐκέλευσεν τὸν παῖδα ἀναβιβασθῆναι ἐπὶ τὸν βωμὸν καὶ καῖναι ζῶντα· ἄρπάζαντες δὲ αὐτὸν οἱ στρατιῶται ἔθηκαν αὐτὸν ἐν μέσῳ τοῦ

f. 359 καιόμενου πυρός. Ἐκραζον δὲ αὐτῶ οἱ συνηλικιώται παῖδες · “ Ἀδελ-  
φὲ καὶ συναθλητὰ, | μνήσθητι ἡμῶν παρὰ τῶ ὑψίστου Θεῷ· διὰ γάρ  
τῆς φρονήσεώς σου ἀπαρχὴ ἡμῶν γέγονας τῶ Θεῷ, προσαχθεὶς  
αὐτῷ θῦμα· καὶ ὁ ἡγεμὼν ἐξεπλάγη ἐπὶ τῇ σῇ τόλμῃ· οἱ δὲ ἔλλη-  
νες ἐξέστησαν ἐπὶ τῇ σῇ φρονήσει. „ Ταῦτα αὐτῶν λεγόντων, ὁ παῖς 5  
ἀπέδωκεν τὸ πνεῦμα αὐτοῦ ἐν μέσῳ τοῦ πυρός· ἦν δὲ ὁ ἡγεμὼν  
ἀγανακτῶν διὰ τὸ πρόσταγμα τοῦ βασιλέως, ὅτι ἐκάη· καὶ σημει-  
ωσάμενος τὰ ὀνόματα ἐκέλευσεν αὐτοὺς λογχισθῆναι. Εὐθὺς δὲ οἱ  
στρατιῶται περικυκλώσαντες αὐτοὺς ἔξω τῆς πόλεως καὶ ἐλόγησαν  
τοὺς δεκαπέντε ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ. Ἐτελειώθη δὲ αὐτῶν ἡ μαρτυ- 10  
ρία καὶ ἐκληρονόμησαν καὶ αὐτοὶ τὴν ἀφθαρτον τοῦ Θεοῦ βασι-  
λείαν.

f. 360. 18. Ὁ δὲ ἅγιος Παφνούτιος διεπορεύετο ἐρευνῶν ὡς ποιμὴν πρό-  
βατα πεπλανημένα ἐν τῇ ἐρήμῳ. Ἐξελθὼν δὲ ἀπὸ τῆς πόλεως καὶ δια-  
πορευόμενος ἕως τοῦ ὕρμου τοῦ ποταμοῦ, ἀποβλέψας εἶδεν ἀνθρώπους 15  
παρὰ τῶ ὕρμῳ, καὶ γὰρ πλείστη συνάθροισις ἦν ἐκεῖ ὡσεὶ ὀνομά-  
των ὀγδοήκοντα· | καὶ προσῆλθεν ὁ μακάριος Παφνούτιος πρὸς  
αὐτούς. Λέγουσιν δὲ οἱ ἄνθρωποι πρὸς ἀλλήλους· “ Ἀληθῶς οὗτός  
ἐστι Παφνούτιος, ὁ ἐπίσημος ἀναχωρητής. „ Καὶ παραχρῆμα θέντες 20  
τὰς ἑαυτῶν βακτηρίας ἔδραμον εἰς συνάντησιν αὐτοῦ· καὶ κλίναντες  
τὰς κεφαλὰς προσεκύνησαν αὐτῷ. Ὁ δὲ μακάριος Παφνούτιος εὐλό-  
γησεν αὐτοὺς λέγων· “ Χαίρετε, τέκνα, νῦν ἐπιλέγομαι ἕκαστον ὑμῶν  
ἕως οὗ οἰκήσω τὴν ἁγίαν πόλιν, ἥτοι τὸν οἶκον τοῦ πατρὸς ἡμῶν  
τοῦ ἐν τοῖς οὐρανοῖς καὶ τὸ σκήνωμα τῶν ἐν Χριστῷ ἀδελφῶν μου.  
Διὰ τί δὲ οὕτως ἀργῶς συνάγεσθε ὅλην τὴν ἡμέραν; διὰ τί καὶ ὑμεῖς 25  
οὐκ ἤλθετε ἐργάσασθαι εἰς τὸν ἀμπελῶνα τοῦ Κυρίου μου; διὰ τί  
δὲ οὕτως ἀργεῖτε, τοῦ ἀγῶνος τελουμένου καὶ τοῦ βραβείου προκει-  
μένου; ἑπακούσατέ μου καὶ πιστεύσατε τῷ κυρίῳ μου Ἰησοῦ Χρισ-  
τῷ, τῷ βασιλεῖ τῶν αἰῶνων καὶ σωτῆρι τῶν χριστιανῶν, καὶ ὁμο- 30  
f. 360v. λογήσατε τὸ ὄνομα αὐτοῦ μίαν ὥραν, καὶ χαρίζεται | ὑμῖν τὴν αἰ-  
ώνιον ζωὴν, ἵνα ἔμπροσθεν ὑμῶν ἔλθωσιν οἱ ἄγγελοι τοῦ φω-  
τὸς καὶ ἀπαγάγωσιν ὑμᾶς εἰς τὴν χώραν τῶν ζώντων ἀθλητὰς ἀλη-  
θινοὺς γενομένους. „

19. Ὅτε οὖν ἤκουσαν οἱ ἄνθρωποι παρὰ τοῦ μακαρίου Πα-  
φνουτίου ταῦτα, πλησθέντες Πνεύματος ἁγίου ἐπίστευσαν παραχρῆμα 35  
καὶ ἔδραμον εἰς τὴν πόλιν· ἦσαν δὲ ὀνόματα ὀγδοήκοντα ὅλοι ἄλιεις  
Ἀριανοῦ τοῦ ἡγεμόνος, ἐτοιμάζοντες αὐτῷ τὴν τροφὴν τῆς τραπέζης.

- Ὁ δὲ μακάριος Παφνούτιος δραμὸν ἔμπροσθεν αὐτῶν, ἀνέβη εἰς  
 τὸ βῆμα κρᾶζων· « Βῆμα, βῆμα, κατὰ σοῦ πάλιν ἦλθον· ὦ Ἀριανέ,  
 σὺ μετὰ τοῦ Ἀπόλλωνος, ἐγὼ δὲ μετὰ τοῦ κυρίου μου Ἰησοῦ Χριστοῦ. »  
 Ἀριανὸς δὲ ὁ ἡγεμὼν ἐκέλευσεν τοῖς στρατιώταις περικυκλῶσαι  
 5 αὐτόν· οἱ δὲ στρατιῶται κρατήσαντες αὐτόν ἐδέσμευσαν. Οἱ δὲ ὀγ-  
 δοήκοντα ἄνδρες ἀνέβησαν ἐπὶ τὸ βῆμα ὥσπερ λέοντες πηδῶντες ἐν  
 δρυμῶ καὶ ἔκραζον παρορησία λέγοντες· « Χριστιανοὶ ἔσμεν καὶ  
 ἡμεῖς. » Ἀριανὸς ὁ ἡγεμὼν λέγει αὐτοῖς· « Τίς ἐξηπάτησεν | ὑμᾶς f. 361 |  
 ἵνα κακῶς ἀποθάνητε ; , Λέγουσιν αὐτῶ οἱ ἄνδρες ἐν μιᾷ φωνῇ·  
 10 « Ὁμοθυμαδὸν ἐληλύθαμεν ἐνταῦθα ἀσχήμονά σε καταστήσαι. » Ἀρια-  
 νὸς δὲ ὁ ἡγεμὼν λέγει αὐτοῖς· « Ὁ κακοῦργοι, καλῶς ὑμῖν ὀμιλῶ  
 καὶ ἀτιμάζετέ με. » Καὶ ἐκέλευσεν αὐτοὺς μαστιγωθῆναι. Ὁμοθυ-  
 μαδὸν δὲ οἱ ὀγδοήκοντα ἄνδρες προσελθόντες κατέστρεψαν τὸν θρό-  
 νον τοῦ ἡγεμόνος· οἱ δὲ στρατιῶται σπασάμενοι τὰς ἑαυτῶν σπάθας  
 15 ἐπληξάν τοὺς ἀνθρώπους· καὶ εὐθέως ἐκέλευσεν ὁ ἡγεμὼν εἰς κό-  
 λασιν αὐτοὺς παραδοθῆναι· οἱ δὲ στρατιῶται τῆς ἀδικίας ἤλασαν  
 αὐτοὺς εἰς ἔρημον τόπον· καὶ κατέκοψαν αὐτοὺς τοῖς πέλυξιν· καὶ  
 οὕτως καὶ τούτων ἐτελειώθη ἡ μαρτυρία, καὶ ἀπέλαβον τὸν στέ-  
 φανον τῆς ἀφθαρσίας ἐν Χριστῶ Ἰησοῦ τῶ κυρίῳ ἡμῶν· ἀμήν.
- 20 20. Ὁ δὲ Ἀριανὸς προσκαλεσάμενος τὸν μακάριον Παφνούτιον  
 ἔφη αὐτῶ· « Ἀποστάτα καὶ φάρμακε, ἴδοι' πάντας τοὺς ἐσιῶτας  
 ποιῶ γινῶναι ἄριτοι οὐ δύσεται σε ἐκ τῶν χειρῶν μου Ἰησοῦς  
 ὃν ὀνομάζεις. » Καὶ εὐθέως ἐκέλευσεν | ἀναβιβασθῆναι τὸν ἅγιον f. 361v ;  
 Παφνούτιον εἰς σιδηροῦν ἄ τροχόν· ὁ δὲ τροχὸς οὕτω κατεσκευασ-  
 25 μένος ἦν ὡς τεκτονικὸς πρίων, ὑπεράνω μὲν ξίφους στόμα ἔχων,  
 ὑποκάτω δὲ πρίωνος. Μεγάλως δὲ πιασθεὶς ἐν τῶ τροχῶ ὁ ἅγιος  
 Παφνούτιος, εἰς τέσσαρα μέρη διεσπάσθη. Ὁ δὲ Ἀριανὸς ἰδὼν ὑψω-  
 σεν φωνὴν αὐτοῦ καὶ εἶπεν· « Ποῦ Ἰησοῦς ὁ Θεὸς Παφνουτίου ;  
 διὰ τί οὐκ ἦλθεν, ἵνα ἴδῃται ἂ αὐτόν ἐκ τῶν χειρῶν μου; ἐγνώ-  
 30 κατε κἂν νῦν ὅτι οὐκ ἔστιν ἄλλος θεὸς εἰ μὴ Ἀπόλλων καὶ Ζεὺς  
 καὶ Ἄρτεμις καὶ Ἀθηναῖ· οὗτοί εἰσιν οἱ ζῶντες, οἵτινες ἐνεχείρισαν  
 τὸ κράτος τῶ βασιλεῖ. Καὶ ἐκέλευσεν ὁ ἀσεβέστατος τεθῆναι τὸ σῶ-  
 μα τοῦ μακαρίου Παφνουτίου ἐπὶ τὸ πτερόγιον τοῦ ἱεροῦ τῆς πόλεως,  
 ὑπολαμβάνων τὰ πετεινὰ τοῦ οὐρανοῦ ἔρχεσθαι καὶ κατέδεσθαι αὐτοῦ  
 35 τὰς σάρκας. Οἱ δὲ στρατιῶται τὰ κελευόμενα ἐποίησαν· Ὁ μὲν οὖν  
 Ἀριανὸς ἀνέστη ἀπὸ τοῦ βήματος καὶ ἀπῆγει ἐπὶ τὸ πραιτώριον αὐτοῦ·  
 ἤδη γὰρ ὥρα ἦν | τοῦ ἀρίστου.

**21.** Τὸ δὲ σῶμα τοῦ μακαρίου Παφνουτίου ἔκειτο ἐπὶ τὸ πτερό-  
 γιον τοῦ ἱεροῦ · καὶ οὐδὲ ἐν τῶν πετεινῶν ἤγγιζεν αὐτῷ · ἄγγελος  
 γὰρ Κύριον περιεκάλυπτεν τὸ σῶμα τοῦ ἁγίου Παφνουτίου · καὶ ἰδὸν  
 καὶ ὁ Κύριος κατήλθεν μετὰ τῶν ἀρχαγγέλων, ἔχων ἐκ δεξιῶν αὐτοῦ  
 τὸν Μιχαὴλ καὶ ἐξ εὐωνύμων τὸν Γαβριὴλ καὶ συνεκόλλησεν αὐτοῦ **5**  
 τὸ σῶμα καὶ ἀνέπλασεν λέγων · “ Ἐπλασα τῇ χειρὶ μου τὸν πρῶ-  
 τον ἄνθρωπον · αὕτη πάλιν ἀναπλάττει σε νῦν τὸν ἐκλεκτὸν μου. „  
 Καὶ ταῦτα εἰπὼν ὁ σωτὴρ ἐνεφύσησεν αὐτῷ καὶ ἦλθεν πάλιν ἡ ψυ-  
 χὴ αὐτοῦ ἐν αὐτῷ καὶ ἐνέπλησεν αὐτὸν ὁ σωτὴρ πνεῦμα δυνάμεως  
 καὶ ἐζήσεν. Ἀσπασάμενος δὲ αὐτὸν ὁ Κύριος λέγει αὐτῷ· Ἐπελθε, ἔλεγ-  
 ξον τὸν ἀναισχύντον ἡγεμόνα, ὅστις τὸ ὄνομά μου ὀνειδίζει. „ Καὶ ταῦ-  
 τα εἰπὼν αὐτῷ ὁ Κύριος ἀνῆλθεν ἐν τοῖς οὐρανοῖς, χαλάσας τὸν  
 δίκαιον διὰ νεφέλης φωτὸς ἐπὶ τὴν γῆν. Καὶ ἀπῆλθεν ὁ μακάριος Πα-  
 φνουτίος περιβεβλημένος τὴν νεφέλην δίκην ἐνδύματος, | καὶ ἐζήτησεν  
 τὸν Ἀριανὸν καὶ κατέλαβεν αὐτὸν δικάζοντα ἐν τῇ πλατείᾳ ἱεροσούλους **15**  
 ἄνδρας · καὶ παραχρῆμα ἔμπροσθεν αὐτοῦ γενόμενος ἔκραξεν λέγων ·  
 “ Ἐγὼ εἰμι Παφνούτιος, ὁ ὑπὸ σοῦ κατακοπεῖς · διὰ τί ὀνειδίζεις τὸ  
 ὄνομα τοῦ Θεοῦ μου καὶ ὑβρίζεις τὸν τὰ σύμπαντα κτίσαντα ; ἰδὸν  
 ὁ κύριός μου Ἰησοῦς Χριστὸς ἀνέπλασέν με καὶ ἀπέστειλέν με ἵνα  
 σε ἐλέγξω ἐπὶ τῇ ἀφροσύνῃ σου, καὶ πείσαι τοὺς ἐνταῦθα γινώσκειν σε **20**  
 θνητὸν εἶναι καὶ λατρεύοντα νεκροῖς εἰδώλοις. „

**22.** Εὐσέβιος <sup>1</sup> δὲ ὁ προεπίσκοπος, ἰδὼν τὸν μακάριον Παφνουτίον  
 ἐγερθέντα ἐκ νεκρῶν, ἐπίστευσεν τῷ Κυρίῳ σὺν τοῖς στρατιώταις  
 αὐτοῦ · καὶ ἀδνούμιον ποιήσας τῶν ἑαυτοῦ στρατιωτῶν εὗρεν ὀνό-  
 ματα τετρακόσια · καὶ λέγει αὐτοῖς · “ Ἀδελφοί, ὁμοφρονήσατέ μοι **25**  
 καὶ ὑπακούσαντές μου ὁμολογήσατε τὸν Χριστόν, ἵνα γένησθε στρα-  
 τιῶται αὐτῷ τῷ δεδωκότι ζωὴν Παφνουτίῳ δευτέρῳ, καὶ πέμψαντι  
 αὐτὸν ἐλέγξαι Ἀριανὸν ἐπὶ τῇ πλάνῃ τῶν εἰδώλων, ἵνα πάντες |  
 πιστεῦσασιν τῷ Χριστῷ, ὅτι οὐκ ἔστιν ἄλλος θεὸς εἰ μὴ εἷς, ὁ ἐν  
 τοῖς οὐρανοῖς, ἵνα, ὡς ἐγὼ ἀδνούμιον <sup>2</sup> ὑμῶν ἐποίησα, οὕτω καὶ ὁ **30**  
 κύριος ἡμῶν Ἰησοῦς Χριστὸς ὁ βασιλεὺς τῶν αἰῶνων ἡμῖν ποιήσει <sup>3</sup>  
 ἐν τοῖς οὐρανοῖς σὺν τοῖς ἁγίοις αὐτοῦ ἅπασιν. „ Καὶ εἰπὼν ταῦτα  
 Εὐσέβιος ὁ πραιπόσιτος, ἔστη ἔμπροσθεν τοῦ Ἀριανοῦ κρᾶζων παρ-  
 ρησίᾳ · “ Χριστιανὸς εἰμι · „ ὁμοίως δὲ καὶ οἱ στρατιῶται αὐτοῦ οἱ  
 τετρακόσιοι ἔκραξαν μιᾷ φωνῇ λέγοντες · “ Χριστιανοὶ ἐσμεν, ἰδοὺ **35**  
 παρρησίᾳ λέγομεν. „ Ἀριανὸς δὲ ὁ ἡγεμὼν λέγει αὐτῷ · “ Εὐσέβιε, ἔξου-

**22**<sub>4</sub> — <sup>1</sup> περὶ Εὐσέβιον καὶ τῶν σὺν αὐτῷ ἢ ἀνδρῶν in marg. V. —  
<sup>2</sup> ita V : supra ἀδνούμιον. — <sup>3</sup> ποιησεῖ V.

σίαν εἰς σέ οὐκ ἔχω ἐγώ. Ἄπελθε πρὸς τὸν δοῦκα, ἵνα σε κρίνῃ ἐκεῖνος. „ Λέγει αὐτῷ ὁ Εὐσέβιος· “ Πάντων δέδοται σοι ἐξουσία. „ Ἄπεκρίθη Ἀριανός· “ Οὔτε ὄλωσ ἐγὼ ζητῶ χριστιανοῖς ἀμίνασθαι. „ Εἶπεν δὲ αὐτῷ Εὐσέβιος· “ Ὅμολόγησον οὖν, ὅτι οὐκ ἔστιν θεὸς 5 ἕτερος εἰ μὴ εἷς ὁ ἐν τοῖς οὐρανοῖς καὶ ἄρρησαι τὰ χειροποιήτα, ὅτι οὐδέν εἰσιν. „ Λέγει αὐτῷ Ἀριανός· “ Μὴ γένοιτο· ζῶντες γάρ εἰσιν οἱ θεοὶ Ἀπόλλων τε καὶ Ἄρτεμις. „

23. Εὐσέβιος δὲ ὁ πραιπόσιτος λαβὼν κόνιν καὶ ἐμπλήσας τὴν χεῖρα αὐτοῦ, | ἔρριπεν εἰς τὸ πρόσωπον αὐτοῦ λέγων· “ Τέλεισον οὖν 11 363v. τὰ ἔργα τοῦ πατρός σου τοῦ διαβόλου. „ Ἀριανός οὖν ἀγανακτήσας ἐκέλευσεν σφραγγωμένην αὐτὸν λέγων· „ Εὐσέβιε, οὐκ ἀποκτινῶ σε ταχέως, ἀλλὰ βασανίσω σε κατ' ὀλίγον καὶ ὑπὸ βασάνων σε τιμωρούμενον ἐάσω, ἕως οὗ ἀκούσει ὁ βασιλεὺς Διοκλητιανός, ὅτι ἠτίμασάς μου τὸ δικαστήριον. „ Ἄπεκρίθη Εὐσέβιος καὶ εἶπεν· “ Μὰ 15 τὸ κράτος τῆς βασιλείας τοῦ κυρίου μου Ἰησοῦ Χριστοῦ, οὐδὲ παρέρχεται ἡ σήμερον ἡμέρα, ἐὰν μὴ φάγω ἐκ τῆς τραπέζης τοῦ Κυρίου· σὺ δὲ σὺ δυνήσῃ φαγεῖν ἢ πιεῖν, ἐὰν μὴ μοι δώσης τὴν ἀπόφασιν. „ Ἀριανός δὲ ὁ ἡγεμὼν ἐκέλευσεν τὸ ἄρμα αὐτοῦ τὸ ἴδιον ἐλασθῆναι ἵνα ἐπιβῆ ἐπ' αὐτῷ καὶ εὐθέως ἐκολλήθησαν οἱ πόδες τῶν 20 ζῶων τῇ γῇ ἐπιβάντος αὐτοῦ τῷ ἄρματι. Βουλόμενος δὲ πάλιν καταβῆναι ἀπὸ τοῦ ἄρματος Ἀριανός κατεσχέθη· ἐκέλευσεν δὲ κατὰ τὴν σκληροκαρδίαν αὐτοῦ ἐνεχθῆναι αὐτῷ πινάκιον | μεστὸν ἐδεσμάτιον, ἵνα 1. 364. φάγῃ, καὶ μετὰ σπουδῆς δραμῶν ὁ μάγειρος αὐτοῦ κατήρτισεν αὐτῷ τὴν ὑψηροσίαν καὶ ἤνεγκεν αὐτῷ φαγεῖν· καὶ ἐκτείνας αὐτοῦ τὴν 25 χεῖρα εἰς τὸ πινάκιον ἐπεσχέθη ὅπως μὴ δυνηθῆ ἑνέγκαι τὴν χεῖρα εἰς τὸ στόμα ἑαυτοῦ. Λέγει αὐτῷ ὁ συγκάθεδρος αὐτοῦ· “ Δέσποτα, μὴ μείνωμεν ἐν τῇ πόλει ταύτῃ· ἰδοὺ γὰρ ἡ πόλις πᾶσα κατελύθη διὰ τὰς μαγείας Παφνουτίου. „ Ἀναστάς δὲ ὁ ἡγεμὼν ἀγανακτήσας ἐκέλευσεν ἐνεχθῆναι τὸν Εὐσέβιον σὺν τοῖς τετρακοσίοις στρατιώταις 30 καὶ πάντας αὐτοὺς ζῶντας καῆναι· ἤλασαν δὲ αὐτοὺς οἱ στρατιῶται τῆς ἀδικίας ἕξω τῆς πόλεως καὶ ὄρουσαν τέσσαρας βοθύνους καὶ ἐμπλήσαντες πυρὸς κατέκαυσαν ἐκεῖ τοὺς ἁγίους μάρτυρας· καὶ οὕτως ἐτελειώθη αὐτῶν ἡ μαρτυρία. Οἱ δὲ ἄγγελοι ἀνέλαβον αὐτῶν τὰς | φυχὰς εἰς τοὺς οὐρανοὺς καὶ ἀπειλήφασιν οἱ ἅγιοι τὸ αἰώνιον 1. 364v. 35 βραβεῖον.

24. Ἀριανός δὲ ὁ ἡγεμὼν ἐξῆλθεν ἀπὸ τῆς πόλεως ἐκείνης. Ἐν αὐτῇ τῇ ἡμέρᾳ ἀπενέγκας μεθ' ἑαυτοῦ τὸν μακάριον Παφνουτίον καὶ ἐνέβη εἰς τὸ λουσῶριον ἐν τῷ ποταμῷ καὶ ἐκέλευσεν ἐνεχθῆναι μύλον καὶ δεθῆναι εἰς τὸν τράχηλον τοῦ μακαρίου Παφνουτίου καὶ

βληθῆναι μέσον τοῦ ποταμοῦ. Ὁ δὲ ἅγιος Παφνούτιος βληθεὶς εἰς τὸν ποταμὸν ἀνέπλευσεν σὺν τῷ μύλῳ ἐπάνω τοῦ ποταμοῦ καὶ οὕτως ἐκάθητο ἐπάνω τοῦ λίθου ὡς ἐπάνω πλοίου φερόμενος· ἐφύσησεν δὲ ἄνεμος σφοδρὸς ἐπὶ τὸ λουσώριον Ἀριανοῦ καὶ περιεφέρετο. Ὁ δὲ μακάριος Παφνούτιος ἐγγὺς αὐτοῦ γενόμενος λέγει αὐτῷ· **5**  
 “ Ἀριανέ, Ἀριανέ, τὸ λουσώριόν σου ἀνέμων καὶ ναυτῶν καὶ κυβερνητῶν δεῖται· ἐγὼ δὲ οὐδενὸς τούτων χρεῖαν ἔχω· ὁ γὰρ κυβερνήτης  
 f. 365. μου ἐστὶ Χριστὸς· σὺ εἰώθας ἔμπροσθέν σου | μητάτορας ἀποστελλεῖν καὶ καταρτίζειν σοὶ πόλεις· ἐγὼ δὲ προπορεύομαι καταρτίζεν τῷ κυρίῳ μου Ἰησοῦ Χριστῷ ψυχὰς εἰς τὸ βασιλικὸν αὐτοῦ πα-**10**  
 λάτιον. „ Λέγει αὐτῷ ὁ συγκάθεδρος αὐτοῦ· “ Δέσποτα, μὴ ἐάσωμεν τὸν ἄνθρωπον τοῦτον παρακολουθεῖν ἡμῖν, εἰ δὲ μὴ γε καταδύσει τὰς πόλεις ταῖς μαγείαις αὐτοῦ. „ Ὁ δὲ Ἀριανὸς ἐκέλευσεν τοῖς κυβερνήταις σὺν ὄλοις τοῖς μετ’ αὐτοῦ πλοίοις προσορμίζεσθαι τὸ λουσώριον αὐτοῦ ἐπὶ τὴν γῆν· καὶ γράψας τὰ ὑπομνήματα **15**  
 τοῦ μακαρίου Παφνουτίου παρέδωκεν αὐτὸν στρατιώταις τέσσαρσιν ἀποφέρειν πρὸς Διοκλητιανὸν τὸν βασιλέα, ὥστε ἐπὶ αὐτοῦ γενέσθαι τὴν] ἐξέτασιν αὐτοῦ.

**25.** Διὰ δὲ πολλῶν ἡμερῶν ἐπέστησαν πρὸς Διοκλητιανὸν τὸν βασιλέα· οἱ δὲ στρατιῶται ἐπέδωκαν αὐτῷ τὰ γράμματα τοῦ ἡγεμό-**20**  
 νος Ἀριανοῦ· καὶ ἀναγνοὺς τὰ ὑπομνήματα τοῦ μακαρίου Παφνουτίου, συντόμως ἐκέλευσεν αὐτὸν εἰς φοῖνικα σταυρωθῆναι. Οἱ δὲ στρατιῶται τοῦ βασιλέως ἐσταύρωσαν αὐτὸν εἰς φοῖνικα ἔξω τῆς πόλεως. Σταυρούμενος δὲ ἠύλῳγει τὸν Θεὸν τὸν δείξαντα δυνάμεις τισαύτας διὰ τῶν ἁγίων αὐτοῦ. Ὁ δὲ μακάριος Παφνούτιος ἐτέλε-**25**  
 σεν αὐτοῦ τὴν μαρτυρίαν σταυρωθεὶς ἀπὸ δευτέρας ὥρας· καὶ ἔμεινεν ἕως ὥρας ἐνάτης καὶ παρέδωκεν τὸ πνεῦμα αὐτοῦ ἐνδόξως, ἀνεληθὼν εἰς τοὺς οὐρανοὺς καὶ ἀπολαβὼν τὸ βραβεῖον τῆς αἰωνίου ζωῆς. Τὸ δὲ σῶμα αὐτοῦ καθελόντες οἱ στρατιῶται ἀπὸ τῆς φοινικίας κατέθεντο ὑπὸ γῆν τῇ εἰκάδι τοῦ φαρμουθὶ μηνός· καὶ ἐπίσ-**30**  
 τευσαν καὶ αὐτοὶ τῷ Θεῷ. Καὶ μετὰ τὸ ἀσφαλισσῆναι τὸ σῶμα τοῦ μακαρίου Παφνουτίου παραχρῆμα κατέλαβον Διοκλητιανὸν τὸν βασιλέα πρὸ τοῦ αὐτὸν ἀναχωρῆσαι· καὶ ὁμολόγησαν τὸν κύριον Ἰησοῦν Χριστόν, τὰ δὲ εἶδωλα Διοκλητιανοῦ ἐνύβρισαν. Ἀγανακτήσας  
 f. 366. δὲ ὁ Διοκλητιανὸς | ἐκέλευσεν αὐτοὺς ἀποκεφαλισθῆναι ἐν αὐτῇ τῇ **35**  
 ὥρᾳ· καὶ οὕτως αὐτοὶ ἐτέλεσαν αὐτῶν τὴν μαρτυρίαν διὰ τῆς ὁμολογίας τοῦ Χριστοῦ. Ὅσοι δὲ ἔλαβον τὸ βραβεῖον ἐπὶ τοῦ μακαρίου

Παφροντίου εἰσὶ τῷ ἀριθμῷ πεντακόσιοι τεσσαράκοντα ἕξ ἄνδρες καὶ γυναῖκες, οἵτινες ἐκληρονόμησαν τὴν ἀφθαρτον τοῦ Θεοῦ βασιλείαν ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ τῷ κυρίῳ ἡμῶν · ὅτι αὐτῷ πρόπει ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος καὶ ἡ κροσκήνησις σὺν τῷ Πατρὶ καὶ τῷ ἁγίῳ Πνεύματι  
 5 εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων · ἀμήν.

## II

## LA PASSION DE S. PSOTIUS

*En 1912, M. F. Wilhelm publia dans le Münchener Museum, t. I, p. 185-214 (voir Anal. Boll., XXXII, 305) le texte jusque-là inédit de la Passion latine de S. Psotius, d'après deux manuscrits :*

M = *Manuscrit de Munich latin 5554, du VIII<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle (plus haut, p. 123). Fol. 91-93 : Passio sancti Psotii episcopi.*

W = *Manuscrit du prince d'Oettingen-Wallerstein à Mainz, H. B. I. 2 (lat.) 4<sup>o</sup> 16, du XII<sup>e</sup> siècle. Fol. 93-96 : Passio sancti Psocii.*

*Une nouvelle collation des manuscrits a permis de corriger quelques-unes des nombreuses erreurs du texte. Il a fallu, en plus d'un endroit, recourir à la conjecture pour le rendre lisible. Nous avons eu la satisfaction de constater que plusieurs de nos retouches ont été approuvées d'avance par M. C. Weyman, dans un article qui ne nous était point parvenu en temps utile : Zu den Psotiusakten, dans Münchener Museum, t. II (1914), p. 337. Les leçons proposées par ce savant ont été adoptées ou relevées dans l'annotation critique. L'orthographe a été unifiée.*

**Passio beatissimi Psotii episcopi<sup>1</sup>.**

1. Psotius et Gallinicus magni episcopi apud<sup>1</sup> Egyptum erant. Praedicabant enim verbum Dei per loca corrigentes ecclesias<sup>2</sup> et confortantes omnes qui audiebant

LEMMA. —<sup>1</sup> Passio S. Psocii episcopi et martyris W.

1. —<sup>1</sup> apud M. —<sup>2</sup> ecclesias M.

verbum Dei. Verba enim vitae egrediebantur ex ore eorum, admonentes ne parvum hoc tempus praesentis vitae fraudaret nos perennis aevi divitiis<sup>3</sup>.

2. Audiens autem Arianus iudex loci contrariam legibus suis doctrinam, iratus furore diabolico Diocletiano<sup>15</sup> per epistulam<sup>2</sup> retulit ita scribens : « Psotius<sup>3</sup> et Gallinicus<sup>4</sup>, magni provinciae huius episcopi<sup>5</sup>, noluerunt<sup>6</sup> obedire<sup>7</sup> praecepto<sup>8</sup> tuo, sed et animant ceteros et confortant ne tuis legibus adquiescant<sup>9</sup> ».

3. Tunc imperator scripsit epistulam Ariano<sup>1</sup> continen-<sup>10</sup>tem hunc modum<sup>2</sup> : « Diocletianus<sup>3</sup> imperator Psotio et Gallinico, magnis in provintia episcopis, salutem. Si vultis obedire praecepto et ordinationi<sup>4</sup> meae, quam per epistulam designavi, et immolaveritis vivis imperatorum diis atque adoraveritis eos, accipietis potestatem magnam et<sup>15</sup> habitabitis in civitatibus et regionibus vestris, sin vero inobedientes fueritis, accipietis iudicium mortis. »

4. Hanc epistulam Diocletianus<sup>1</sup> veredario tradidit<sup>2</sup>. Iussit ei ut per Arianum praesidem daretur episcopis<sup>3</sup>. Qui accepta epistula ascendens fluvialem<sup>4</sup> navem venit<sup>20</sup> in Thebaïdem<sup>5</sup> et ingressus in civitatem, in qua sanctus Psotius erat, die sabbati vespere convocavit primos civitatis ad praetorium praesidis<sup>6</sup> et ostendit eis epistulam, quam miserat imperator. Tunc illi cum consilio praesidis<sup>7</sup> distulerunt<sup>8</sup> interim pro horae importunitate negotium.<sup>25</sup>

5. Mane vero inlucescente<sup>1</sup> die dominico, adsumentes secum veredarium et epistulam venerunt ad ecclesiam et invenerunt fores domus domini clausas. Sanctus enim Psotius intus erat cum plebe agens matutina sollemnia<sup>2</sup>,

<sup>3</sup> (nos-divitiis) spem aeternitatis W ; divitiis *om. ed.*

2. — <sup>1</sup> Dioclesiano M. — <sup>2</sup> epistulum M. — <sup>3</sup> Psocius W *hic et plerumque*. — <sup>4</sup> Gallenicus M. — <sup>5</sup> episcopi//// M. — <sup>6</sup> prius noluerunt M. — <sup>7</sup> prius obedire M. — <sup>8</sup> precepti M. — <sup>9</sup> prius et quiescant M.

3. — <sup>1</sup> Mariano W. — <sup>2</sup> modo//// M, prius modu. — <sup>3</sup> Dioclytiano(u)s M. — <sup>4</sup> prius ordinatione M.

4. — <sup>1</sup> Diocles(c)ano(u)s prius M. — <sup>2</sup> prius tradedit M. — <sup>3</sup> episcopi////s M. — <sup>4</sup> WEYMAN ; pluvialem M, W. — <sup>5</sup> Tibaidem M, *corr. supra lin.* Te. — <sup>6</sup> preses M. — <sup>7</sup> presidi////s M. — <sup>8</sup> *corr. prius distulerunt* M.

5. — <sup>1</sup> inluciscente M. — <sup>2</sup> sollempnia *corr. M. prius solempnia.*



nichilominus in spiritu sancto agnoscens, persecutores stare pro foribus. Peractis<sup>3</sup> igitur matutinis festinavit ianuam ecclesie<sup>4</sup> aperire in nullo volens dare occasionem.

6. Egressus igitur vidit cives et militem, qui ab imperatore missus fuerat, stare ante ostium ecclesiae<sup>1</sup>. Qui cum salutatus<sup>2</sup> ab eis resalutasset, audit<sup>3</sup> a veredario : « Diocletianus<sup>4</sup> imperator scripsit ad te. » Cui Psotius ita respondit : « Quid enim habet mecum<sup>5</sup> Diocletianus, ut scribat ad me ? » Et cum legisset ei veredarius 10 epistulam, tacuit sanctus Psotius<sup>6</sup> ad breve agitans caput<sup>7</sup> suum ; erat enim in senectute sua decorus nimis et gratus, utpote<sup>8</sup> quem conforma<sup>9</sup> natura<sup>10</sup> et De gratia decorabat.

7. Et respondens post silentii<sup>1</sup> moras sanctus episcopus 15 dicit veredario : « Rogo te, fili, aliquod<sup>2</sup> beneficium mihi praesta<sup>3</sup>. » Dicit ei veredarius<sup>4</sup> : « Pete quod vis ; iuxta vires meas non negabo quod iubes. » Dicit ei sanctus episcopus : « Volo ut mihi crastinum diem concedas, et post hunc imple, quod tibi praeceptum est. » Dicit ei vere- 20 darius : « Si una tantum dies interest, facio quod vis, dummodo ne me ultra retineas<sup>5</sup>. Nosti enim me et ipse sub potestate maiorum agere. » His episcopi petitionibus veredarius adquiescens sustinuit usque in alium<sup>6</sup> diem, quia erat homo timens Deum.

25 8. Sanctus itaque episcopus convocata omni<sup>1</sup> civitatis suae christiana<sup>2</sup> plebe<sup>3</sup>, tota die ac nocte non eos admonere et hortare cessavit, ne territi persecutionis pondere a fide Christi discederent, sed ut magis fidem suam in sinceritate<sup>4</sup> angustiarum<sup>5</sup> tempore demonstrarent. Quem 30 tanta aviditate docentem populus audiebat, ut nullus eo-

<sup>3</sup> per////actis M. — <sup>4</sup> corr. prius ecclē M.

6. — <sup>1</sup> ecclesie corr. prius elisiē M. — <sup>2</sup> salutis M. — <sup>3</sup> audit //// M. — <sup>4</sup> dioclis(c)ianus M. — <sup>5</sup> mecum habet W. — <sup>6</sup> om. M. — <sup>7</sup> capud M, W. — <sup>8</sup> utpote M. — <sup>9</sup> W, confurme M corr. a supra lin. — <sup>10</sup> nature M, om. W.

7. — <sup>1</sup> prius selentii M. — <sup>2</sup> prius aliquid M. — <sup>5</sup> in ras. W, (m. p.) et non dioclesianum M. — <sup>4</sup> sanctus ed. — <sup>5</sup> prius reteneas M. — <sup>6</sup> corr. prius allo M.

8. — <sup>1</sup> omnem M. — <sup>2</sup> christianam M. — <sup>3</sup> plebem M. — <sup>4</sup> corr. prius senceritate M. — <sup>5</sup> corr. prius agustiarum M.

rum, ne parvulus <sup>6</sup> quidem infans, cibi vel <sup>7</sup> potus causa aut alterius necessitatis de ecclesia sit egressus <sup>8</sup>, sed lugebant omnes, quod tanto fraudandi <sup>9</sup> essent doctore <sup>10</sup>.

Act. 20,28. 9. Quorum lacrimis flexus sanctus episcopus dicit ad presbyteros et ad omnem clerum <sup>1</sup>: « Attendite vobis et <sup>5</sup> omni gregi. Confortate vosmetipsos ad conservandam in tempore afflictionis <sup>2</sup> fidem Christi, per quam redempti et renati estis, per quam sacerdotio et ministerio <sup>3</sup> in Dei ecclesia honoramini. Aedificate doctrina et moribus vestris fidem Christi sanguine <sup>4</sup> congregatam et vobis pro Christi <sup>10</sup> amore subiectam, ne <sup>5</sup> inveniamini rei in diem <sup>6</sup> iudicii perditionis <sup>7</sup> alterius. »

10. Illi autem responderunt ei dicentes: « Et putas, pater, invenire nos similem tui, qui nos tam sincera dilectione gubernet, qui nos ita exemplo <sup>1</sup> et verbo aedificet? » <sup>15</sup> Hoc et viduae, hoc et nobiles civium, hoc totus simul populus conclamabant dicentes: « Cui nos pater dimittis? » Et prosternentes se coram eo <sup>2</sup> cum lamento dicebant: « Damus pro vita tua totum quod possideamus <sup>3</sup>; tu tantum de ecclesia ne recedas; nos damus responsum pro te. » <sup>20</sup>

11. Ad <sup>1</sup> quos ille: « Nolite, ait, filii, retinere me. Ad Dominum enim vado. Vivit dominus meus Iesus Christus, quia totos vos et animo et absque <sup>2</sup> discretione diligo; sed plus amo <sup>3</sup> dominum meum Iesum Christum, qui pro me, non ut vos offertis possessiones aut aurum, sed <sup>25</sup> semetipsum obtulit morti; quem et desidero iam videre; sed videre eum non potero, nisi, quomodo ille pro me, et ego pro ipso moriar. Sed et hoc sapere debetis, quod non absque tribulatione civitatis vestrae eritis, si me retinueritis <sup>4</sup>. Si autem <sup>5</sup> ad Christum abiero et ad praesens <sup>30</sup> vobis quies conceditur [et <sup>6</sup>] ab his, qui occasionem quae-

<sup>6</sup> parvulus M. — <sup>7</sup> et W.

<sup>8</sup> aggressus W. — <sup>9</sup> corr. prius fraudati M. — <sup>10</sup> doctore ed.

9 — <sup>1</sup> plebem W. — <sup>2</sup> afflictionis W. — <sup>3</sup> mynisteri /// o M. —

<sup>4</sup> sanguinem M. — <sup>5</sup> nec M. — <sup>6</sup> (rei in diem) in ras. W. — <sup>7</sup> p /// er-di /// tionis M.

10. — <sup>1</sup> exempla W, corr. o supra lin. — <sup>2</sup> corr. prius ea M. — <sup>3</sup> corr. prius possideamus M.

11. — <sup>1</sup> corr. prius a M. — <sup>2</sup> cum W. — <sup>3</sup> corr. prius animo M. — <sup>4</sup> retinueritis M. — <sup>5</sup> om. W. — <sup>6</sup> del. WEYMAN.

runt praedandi <sup>7</sup> et in timore domini maius proficietis, cum pro vobis attentius <sup>8</sup> et sincerius supplicare domino coepero. Nolite ergo me retinere <sup>9</sup>, quia, quod facio et <sup>10</sup> pro vobis et pro me facio. Sed quoniam dies iam inlu-  
<sup>5</sup> cescit et hora sponsionis nostrae apud <sup>11</sup> veredarium instat, offeramus oblationem Deo. Communicemus mysteriis dominicae passionis, et ita procedam ad testimonium Christi. »

12. Haec cum dixisset, induit se vestimentis festivis,  
<sup>10</sup> in quibus consueverat <sup>1</sup> sacramentorum sollempnia celebrare et oblationem Deo offerre <sup>2</sup>, ac sic <sup>3</sup> communicavit plebi. Consummato igitur religionis officio, stans in conspectu Domini sic oravit : « Domine Iesu Christe, unice Dei filius, sancte ex sancto <sup>4</sup> genite, qui regis <sup>5</sup> me a iuventute <sup>6</sup>  
<sup>15</sup> mea in timore tuo, qui liberasti me semper et evadere <sup>7</sup> fecisti causas peccati, rogo te, custodi filios meos, populum tuum in veritate tua, ne praevaleat adversus <sup>8</sup> eos temptatio, sed pietate illa qua a te <sup>9</sup> redempti <sup>10</sup> sunt, custodiantur in aeternum, ut nominis tui virtus in hac eos  
<sup>20</sup> unitate conservet. »

13. Finita itaque oratione, cum procedere coepisset ab ecclesia <sup>1</sup>, occurrentes milites rapuerunt eum et posuerunt in navem atque duxerunt <sup>2</sup> ad praesidem Arianum <sup>3</sup>. Veredarius autem ille, qui erat homo timens Deum, in praesenti stabat <sup>4</sup> agens curam, ne quid sancto episcopo <sup>5</sup>  
<sup>25</sup> impius <sup>6</sup> iudex iniuriae publice inrogaret <sup>7</sup>, sed hoc tantum in illo ageret <sup>8</sup>, quod imperator <sup>9</sup> praeceperat.

14. Iudex ergo, cum illum <sup>1</sup> vidit, ait ad eum : « Tu es Psothius, magnus in provincia ista episcopus ? » Psothius

<sup>7</sup> praedandi WEYMAN, predamnati W *et corr.* M. — <sup>8</sup> adtentius M. — <sup>9</sup> *corr. prius* retinere M. — <sup>10</sup> *om.* W. — <sup>11</sup> apud M.

12. — <sup>1</sup> consueverat M. — <sup>2</sup> *supra lin.* W. *om.* M. — <sup>3</sup> (ac sic) atque M. — <sup>4</sup> sancto//// W. — <sup>5</sup> reges M. — <sup>6</sup> iuvente W. — <sup>7</sup> evadere WEYMAN, eradere *codd.*, (er) *in rasura* M. — <sup>8</sup> adversum *corr.* M. — <sup>9</sup> *ta corr.* te M. — <sup>10</sup> *prius* redimpti M.

13. — <sup>1</sup> *corr. prius* ecclesiam M, ecclesia //// W. — <sup>2</sup> *corr. prius* duxorum M. — <sup>3</sup> (et - Arianum) *om.* W. — <sup>4</sup> *corr. prius* stabant M. — <sup>5</sup> *corr. prius* episcopi M. — <sup>6</sup> impius M. — <sup>7</sup> in //// rogaret W. <sup>8</sup> agere M. — <sup>9</sup> inperator M.

14. — <sup>1</sup> *corr. prius* illo M.

respondit : « Ego quidem sum Psotius <sup>2</sup>. » Praeses dicit <sup>3</sup> : « Domini nostri <sup>4</sup> imperatores per epistulam suam honoraverunt te, quod et ego praeses <sup>5</sup> facere curabo. » Cumque eo praesente lecta fuisset epistula, praeses ad eum dicit : « Audisti, quid domini imperatores <sup>6</sup> iusserunt <sup>7</sup> ? <sup>5</sup> Adquiescere debes praecepto, ut possis honoratus vivere et securus <sup>8</sup>. »

15. Episcopus ei respondit : « Sufficiat tibi inepta suadere <sup>1</sup> voluisse. Sapiens <sup>2</sup> homo cum mensura <sup>3</sup> et pondere iuxta personam loquitur audientis ; sicut <sup>4</sup> scriptum in chris-10 tianorum <sup>5</sup> legimus libris <sup>6</sup>, sapiens vir scit quod ex ore eius procedit, unde te scire <sup>7</sup> volo, quia non sacrificat Psotius. Sapiens est valde per Dei gratiam Psotius. A iuventute sua Deo servire novit, sacrificare non didicit <sup>8</sup> ; Psotius <sup>9</sup> creatorem omnium in cultibus honorare consuevit <sup>15</sup> non mutare <sup>10</sup> in <sup>11</sup> insensibiles creaturas. »

16. Arianus <sup>1</sup> dicit : « Ausculta <sup>2</sup>, o Psoti <sup>3</sup>, consilium et sacrificia, ut appareas sapiens. Nec enim puto te ignorare esse apud sedem nostram supplicia ; et cave ne cum ea rebus coeperis experiri, superatus dolore non sine con-20 fusione facias quod ante tormenta rogatus contemnis. » Episcopus sanctus respondit : « Et pro viribus, Domino auxiliante, si placet, senties <sup>4</sup> me < firmiorem exire <sup>5</sup> > Is. 48, 10. ex <sup>6</sup> illis. Scriptum est enim : excoque <sup>7</sup> argentum, et invenies <sup>8</sup> illum <sup>9</sup> purum totum. Christianus sum, duplicis <sup>25</sup> sententiae non sum. Adhibe ergo, ut vis, et conflatione tormentorum proba argentum Christi. »

17. Tunc iratus praeses iussit exhiberi ecaleum, ut eum suspenderet. Inruens autem veredarius ille miles, tenuit

<sup>2</sup> Spotius W. — <sup>3</sup> dixit W. — <sup>4</sup> om. W. — <sup>5</sup> partim in rasura M. <sup>6</sup> om. M. — <sup>7</sup> corr. prius iusserint M. — <sup>8</sup> securos M.

15.—<sup>1</sup> WEYMAN ; sua dare M, W — <sup>2</sup> sapiens //// M. — <sup>3</sup> corr. prius mensara W. — <sup>4</sup> sic et M, W. — <sup>5</sup> christiarum M. — <sup>6</sup> lybris M. — <sup>7</sup> (te scire) audire te M. — <sup>8</sup> corr. prius dedicit M. — <sup>9</sup> Spotius W. — <sup>10</sup> mutaret M. — <sup>11</sup> om. M.

16.—<sup>1</sup> Adrianus W. — <sup>2</sup> corr. prius absulta M. — <sup>3</sup> pso W, tii supra lin. corr. — <sup>4</sup> sentiens M. — <sup>5</sup> firmiorum exire scripsi, om. M, W. — <sup>6</sup> in ras. W, et M. — <sup>7</sup> partim in ras. W. — <sup>8</sup> inveniens M. — <sup>9</sup> illum M.

episcopum <sup>1</sup> sanctum et dixit ad iudicem : « Non tibi licet contra praeceptum imperatorum facere ei iniuriam. Domini enim mori eum iusserunt, non <sup>2</sup> cruciari. » Tunc praeses iussit referri eculeum <sup>3</sup> et dicit ad episcopum sanctum :  
 5 « Ne putes, quia tenuit me ipse, deesse iudiciis <sup>4</sup> nostris alia genera tormentorum, quibus absque iniuria publica crucieris <sup>5</sup> ; sunt nobis et alia argumenta. » Sanctus episcopus respondit : « Fac cito <sup>6</sup> quod vis. »

18. Et statim praeses iussit eum recludi in cella angusta,  
 10 plena liquido fimo <sup>1</sup>, usque ad dies decem <sup>2</sup> ieiunum, ut evisceratus inedia, fetore sordido necaretur. Post decem <sup>2</sup> vero dies fecit cellulam aperiri et invenit eum sanum et validum. Dicit ad eum : « Certe sensisti esse apud <sup>3</sup> iudices secreta supplicia. Nunc ergo sacrificia. » Episcopus <sup>4</sup>  
 15 respondit : « Stulte et miser, aestimas laborem mihi inferri per haec quae excogitas, quia ignoras me spontaneis pro amore Christi laboribus ab infantia mea exercitatum <sup>5</sup>. Tibi autem non dubito <sup>6</sup> durum videri, qui delicate et molliter vivis. »

20 19. Iratus itaque iudex iussit eum in ipsa iterum cella recludi <sup>1</sup>, adiecto asinorum fimo recenti et signata manu <sup>2</sup> sua cella per dies quindecim relinqui. Cumque eum eduxisset, reclusit et tertio sex diebus, et cum implesset XX et unum diem <sup>3</sup> in stercore illo ieiunus nichil prorsus cibi <sup>4</sup>  
 25 vel potus accipiens, iussus exhiberi stetit pro tribunali vidente populo et admirante vultum eius <sup>5</sup> ; etenim toto corpore tam laeto atque odorato <sup>6</sup> erat, ut inter lautas epulas ac flores roseos ad cubasse crederetur.

20. Arianus ad eum dicit : « Videris mihi furtivis saginatus cibis. Nam unde est quod de clusura tam laetus egressus es ? » Episcopus respondit : « Stulte et miser, qui nec quod loqueris ipse intelligis . Si sub tuo signaculo

17. — <sup>1</sup> episcopi M. — <sup>2</sup> prius con M. — <sup>3</sup> prius aeculeum M. —  
 — <sup>4</sup> prius iudicis M, W. — <sup>5</sup> cruciaris M, W. — <sup>6</sup> (fac cito) facito M.

18. — <sup>1</sup> corr. prius femo M ; (plena-fimo) om. W. — <sup>2</sup> prius decim M. — <sup>3</sup> apud //// W. — <sup>4</sup> e////ps M. — <sup>5</sup> corr. prius excitatum W, M. — <sup>6</sup> corr. prius dobito M.

19. — <sup>1</sup> prius reclaudi M. — <sup>2</sup> prius monu M. — <sup>3</sup> prius dies M. —  
<sup>4</sup> cipi M. — <sup>5</sup> om. W. — <sup>6</sup> ita prius M, adornato corr., et W.

clausus fui, manducare unde habui? Quare non advertis illius me gratia sustentatum, pro cuius nomine et doctrina haec patior? Ipse enim Deus noster per scripturas suas nos docuit credere, quod non in pane solo vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de<sup>1</sup> ore Dei. Unde et<sup>5</sup> me debes credere humanis haecenus carentem<sup>2</sup> subsidiis, non cibo furtivo, quod manu hominis ministratur, sed verbo Dei refectum, quod et veteres sanctae historiae<sup>3</sup> referunt<sup>4</sup> <de<sup>5</sup>> quibusdam Deo fideliter servientibus viris et amore flagrantibus<sup>6</sup>, pro divinarum rerum contem-<sup>10</sup>platione<sup>7</sup> ieiunia<sup>8</sup> quadragenis diebus ac noctibus cibi et potus absque detrimento corporis detulisse. Qua virtute immo gratia et me vellem<sup>9</sup> credas hoc ieiunium sine labore corporis tenuisse. Et licet tibi haec sancta non sit dignum ingerere, secundum illud: Nolite dare sanctum<sup>10</sup> canibus,<sup>15</sup> tamen pro opportunitate ipse certissimae rationis incipias capere aliquando quod sanum est.»

21. Arianus dicit ad eum: «Ergo secundum te ego<sup>1</sup> canis<sup>2</sup> sum?» Episcopus sanctus<sup>3</sup> respondit: «Plane, et peior<sup>4</sup> cane. Nam canes agnoscunt proprium dominum,<sup>20</sup> tu vero et imperatores tui non agnoscitis factorem<sup>5</sup> vestrum.» Audientes populi haec<sup>6</sup> sancti episcopi dicta exclamaverunt dicentes: «Unus et verus est Deus<sup>7</sup> christianorum quem colis<sup>8</sup>, pater Psoti<sup>9</sup>.» Tunc officium ad iudicem dicit: «Domine praeses, da cito sententiam in<sup>25</sup> hominem<sup>10</sup> istum<sup>11</sup>, ne tumultus<sup>12</sup> adversum reges<sup>13</sup> increseat.» Et continuo iussit eum educi foras et capite<sup>14</sup> caedi.

20. —<sup>1</sup> ex M. —<sup>2</sup> carcerem W. —<sup>3</sup> corr. prius istorie M. —<sup>4</sup> om; W. —<sup>5</sup> om M, W. —<sup>6</sup> ieiuniis W, ieiunis W; flagrantibus hoc loco restitui, cf. 8. —<sup>7</sup> contemplatione M. —<sup>8</sup> flagrantibus M, fragrantibus W; ieiunia scripsi hoc loco, cf. 5. Locum ita restituit WEYMAN: referunt <de> quibusdam... viris et amore ieiunii... flagrantibus <eos> quadragenis... noctibus cibi et potus <gustationem> absque d. c. distulisse. —<sup>9</sup> velle M, W; velim expectes. —<sup>10</sup> noli sanctum dare W. —

21. —<sup>1</sup> om. ed. —<sup>2</sup> prius canes M. —<sup>3</sup> om. W. —<sup>4</sup> prius praeior M. —<sup>5</sup> creatorem W. —<sup>6</sup> om. W. —<sup>7</sup> deus est W. —<sup>8</sup> coles corr; M. —<sup>9</sup> Psotii W. —<sup>10</sup> homine M. —<sup>11</sup> isto M. —<sup>12</sup> prius tumultum M. —<sup>13</sup> prius regis M. —<sup>14</sup> capita M.

22. Sanctus namque episcopus, audita sententia, educendus iam foras vestivit<sup>1</sup> se indumentis<sup>2</sup>, quibus<sup>3</sup> diebus festis ad offerenda Deo sacrificia utebatur, et ibat lactus ad caedis locum, sequente se uno puerulo<sup>4</sup> lectore florente<sup>5</sup>. Nam omnis reliquus clerus<sup>6</sup> eius occultus ipso iubente latebat. Puer ergo<sup>7</sup> ille parvulus lector dicit ad eum : « Pater, quare his optimis vestibus voluisti nunc indui, ut ea tollat spiculator ? » Sanctus igitur pater Psotius<sup>8</sup> episcopus dicit ei : « Numquid haec vestimenta preciosiora sunt 10 vestibus Christi, quae sibi<sup>9</sup> carnifices<sup>10</sup> eius partiti sunt ? Recede ergo a me, filiule ; non enim tibi in hoc verbo consentio. Nam si homo tempore quo<sup>11</sup> saeculares nuptias agit ornatur<sup>12</sup> preciosissimis vestimentis, cur non ego in die voti mei et ad Christi thalamum<sup>13</sup> ingressurus preciosis 15 vestimentis decoratus incedam ? » Haec cum explicasset<sup>14</sup> beatissimus martyr, tacuit infans atque recessit.

23. Ipse vero, cum ad locum felicitis victimae pervenisset, sicut<sup>1</sup> a<sup>2</sup> plebis vocibus rogabatur, ut cibi aliquid, unde detulerant, dignaretur accipere<sup>3</sup> post XX et unius<sup>4</sup> dierum 20 ieiuniorum<sup>5</sup>. Ille autem dicit ad eos : « Dimittite<sup>6</sup> me, obsecro, o filioli, apud dominum meum Iesum Christum solvere tam devotum ieiunium. » Et cum fuisset dimissus a populo, tenuit eum carnifex, ut decollaret.

24. Quem ipse sanctus rogavit, ut ei daret spatium quo 25 oraret ; et inpetrata gratia<sup>1</sup> stetit in conspectu Dei et magna voce dicit : « Rogo te, Deus meus, proclude humani generis hostem<sup>2</sup> ab imo<sup>3</sup> terrae usque ad summum eius, et pro hac plebe tua, quae prosecuta ob reverentiam nominis tui honoravit me, extende, quaeso, manum<sup>4</sup> tuam 30 et protege semper atque custodi in fide religionis tuae voluntatem eorum<sup>5</sup>, quia tu es Deus<sup>6</sup> solus, creator om-

22. — <sup>1</sup> festivit M. — <sup>2</sup> vestimentis W. — <sup>3</sup> que M. — <sup>4</sup> pueroula M. — <sup>5</sup> Florente ed. — <sup>6</sup> prius clurus M. — <sup>7</sup> ego M. — <sup>8</sup> Psotius W. — <sup>9</sup> sibe corr. M. — <sup>10</sup> carnefices M. — <sup>11</sup> prius quos M. — <sup>12</sup> ornator M. — <sup>13</sup> talamum M. — <sup>14</sup> expoliasset M, W ; expolisset ed.

23. — <sup>1</sup> sanctus ed. — <sup>2</sup> corr. prius e M, W. — <sup>3</sup> accepere M. — <sup>4</sup> (et unius) uno M, W. — <sup>5</sup> spatio ed., ieiunio M, W. — <sup>6</sup> dimittete M, corr. prius dimitte W.

24. — <sup>1</sup> spac' W. — <sup>2</sup> om. M. — <sup>3</sup> a summo M, W. — <sup>4</sup> manuum M. — <sup>5</sup> meorum W. — <sup>6</sup> om. M.

nium, qui amas animas. Deprecor pietatem tuam, qui pascis omne quod spirat, Deus meus, ut dirigas viam meam venientis ad te. Angelus tuus sanctus deducat puerum tuum, donec perveniam ad pacem tuam. Suscipe Domine, orationem meam cum pace in hoc novissimo<sup>5</sup> die vitae meae.»

25. Adhuc autem illo orante, venit Hermes spiculator et tenuit eum manu nec dimisit orationem finire<sup>1</sup>, sed tractum ad se urgebat dicens : « Veni, dimitte me, ut vadam. » Omnis autem populus, cum vidisset eum trahi<sup>10</sup> ab spiculatore, dolentes ingemuerunt. Respondens vero sanctus episcopus dicit ad Hermen : « Eamus quo vis, homo, effusor sanguinis iusti<sup>2</sup>; doleo tibi, miserrime et infelicissime hominum; nec suasionem verborum nec voluntate<sup>3</sup> parentum horrescis<sup>4</sup>? » Et his<sup>5</sup> dictis genua in terram<sup>15</sup> posuit orationemque ad Dominum fudit et sic gladio percussus migravit ad Christum, qui cum Deo patre<sup>6</sup> et Filio et Spiritu sancto<sup>7</sup> < vivit et regnat in saecula saeculorum. Amen.>

25. — <sup>1</sup> finire M. — <sup>2</sup> iuste W. — <sup>3</sup> voluntates M. — <sup>4</sup> orrescas M. — <sup>5</sup> hys M. — <sup>6</sup> hic des. M. — <sup>7</sup> hic des. W.

### III

#### LA PASSION DE S. DIOSCORE

*Le manuscrit de la Bodléienne Fell 3, sur parchemin, de 120 feuillets, 0<sup>m</sup>, 33 × 0,23, écriture du XII<sup>e</sup> siècle, contient, avec d'autres Vies de saints, fol. 24<sup>v</sup>-25<sup>v</sup>, la Passio Dioscori, BHL. 2203 e. Nous relevons les variantes de cet exemplaire sur le texte de l'édition, Anal. Boll., t. XXIV. Le premier chiffre indique la page, le second la ligne.*

#### **Passio Dioscori martyris qui passus est in Egipto et fuit curialis XV kl. iul.**

322. 3. Adstante Dioscoro curiali qui appellatur ano quinoblitone — 5. curatur — 6. eum quasi — 8. ad meam devotionem — 10. lecta sunt — Dionectu



323. 2. tue sinceritatis — 5. obaudi preceptum — 8. solo Deo — 9. cui Deo tu immolas — 10. dixit soli vero Deo — 15. Dionecta iudicio — et obaudi precepto dominorum nostrorum augustorum Cesarum. — 17-20. non immolo huius modi (regibus neque huiusmodi *in marg.*) sequor sed habeo regem meum celestem Christum Iesum filium Dei qui venturus est in mundo iudicare vivos et mortuos qui regnat omni regno mundi et in secula seculorum, illi enim

324. 2. religioni deserviunt — 5. corpus meum — 8. in hunc mundum — 9. cum venerit (*prius veniret*) — 14-16. sed cum vocatus sum a Christo et ego accessi ad adventum eius ut ego glorie////r in gloria — 17. calefieri ferramenta — 18. a duobus f////er(r)amentis — non sentiret

325. 1. iussit illi applicari — ardens et cum tetigisset — 2. tanquam rorem hiemalem — 3. quia ignis tuus potest me torquere — 5. iube loqui — 7. non meminis trium — 9. regis ex toto nocere — 10. michi — mollescat — non est paratum in hac — 11-12. non sed spiritus — 12. ipsum Iesus — 13. sed etiam vocatos ab eo in illo remuneret — 18. reddo rationem in hoc quō sicut per

326. 2. vivificamur — 4. non sed — 5. mentem ac — observa in cena huius mundi — 6. quam in sua iussa sunt — Paulus est factus novissimus — 7. suavis est pre multos — 9. solo Deo — 10. virtutes omnibus apparentibus *prius bis scriptum* — 11. est incorporata — 13. obaudierat — 15. Deum enim vivo — 16. abducere

327. 1. persuadere mihi non potest — 6. contumaciter — 8. corde hic veni — 11. hic accessi — 14. inclusos et non — 16. ago tibi non et gratia nec tormentis que mihi a te offeruntur gratias Deo meo — 17. hunc certamen prava enim — 18. (dei) di — 19. biduo spatium ut convertaris — 21. Dioscorus dixit huiusmodi eruditio corporalis est spes

328. 1. magna est que diligit volentem. — 2. (vitam) venire — 5. dixit — per singulis — 6. locis — 11. adtendens — 12. clamabat dicens — 13. deus caeli — questionnaire — 15. questionnaire lumen — 16. nocescere eum potuit — 20. vincentem lumen

329. 1. Culcianus dixit immola — 2. recede ab stultitia — 3. Dioscorus dixit quia stultitia huius mundi confundit

sapientes — 4-6. intelligis philosophorum eruditio gloria est huius mundi Christi autem Iesu sempiterna gloria est qui susceperit illam erit in gaudio in secula seculorum et angeli Dei pacifici. — 7-8. Culcianus dixit si filius lectoris es da codices propter commaciam (*sic*) enim tuam huc missus es — 11. vellite — 12-13. hoc ego enim exspecto gaudium in quo vocatus sum ut — 13. provocem venire — 14. scriptum michi est de te — 15. in domo tua et si — 16. honorem praestabo tibi

330. 1. ut ab eodem — 2. proposito credam adeo quid tu — 3. timorem veni huc — 4. cognosco hoc est ut — 5. Deo meo Iesu Christo — 6. infarniam — 7. tibi praesto quia — 8. non est infamia — 9. multa autem est prevaricationis et obaudire preceptum (*bis scriptum*) Dei.

## INDEX HAGIOGRAPHIQUE

- Abachiron* = Ischyron 105.  
*Abadiou* ep. Antin. 98.  
*Abadious* = Dios 100.  
*Abadir* = *Apater*.  
*Abakerazoun* = *Cragon*.  
*Abakragoun* = *Cragon*.  
*Abalitos, Abaltos* = *Anatolos* 96.  
*Abamoun (Pamoun)* 108.  
*Abanoub. Vid. Anoub*.  
*Abatalas* = *Anatolos* 96.  
*Abba Harsios* = *Horsiesi* 107.  
*Abbacyrus* = *Cyrus*.  
*Abchai* 110.  
*Abchai* 106. *Vid. Petrus*.  
*Abchai et Didra* 106.  
*Abdal-Masih* 107.  
*Abion* 112.  
*Abiroum* = *Piroou*.  
*Ablabios, Ablanios* = *Apollonius*  
 101.  
*Ablana* = *Blana* 107.  
*Abnira* 99.  
*Abnoub* = *Anoub*.  
*Abou Bifâm* = *Phoebammon* 108.  
*Aboukir* = *Cyrus*.  
*Abou'l-Arah* 109.  
*Abraham* 110.  
*Acculus* = *Aquilinus* 73.  
*Achillas* 63.  
*Acourios* 98.  
*Adrion* 73.  
*Aecaterina* 114, 115, 85, 35, 121,  
 124.  
*Aedesius* 20, 28, 29, 30, 81, 82.  
*Aemilianus* 45.  
*Agapius* 102, 103.  
*Agapius* 103.  
*Agatha (Agathon)* 93.  
*Agathon* 46, 49.  
*Agathon* 74.  
*Agathon (Agatha)* 93.  
*Aghais* = *Agapius* 103.  
*Agrippa* 73.  
*Alexander* 15, 30, 84, 89.  
*Alexander* 19, 30, 81, 102.  
*Alexander* 30, 90. *Vid. Paternu-*  
*thius*.  
*Alexander* diac. 69.  
*Alexander (varii)* 44, 59, 69, 74.  
*Alfazuli* v. 102.  
*Amantius (Armatus)* 49.  
*Ammon* 25, 30, 62, 63.  
*Ammon* 46, 47, 49, 50, 68.  
*Ammon* 15, 30.  
*Ammon* 105.  
*Ammon* 111.  
*Ammon* ep. Latop. 97.  
*Ammon* lect. 70, 71.  
*Ammon* et *Sophia* 105.  
*Ammon* in *Teneto* 112.  
*Ammon* in *Chabrâ* 93.  
*Ammon Antinoi* 107.  
*Ammon* = *Thaumasius* 36.  
*Ammonarium* 15, 30.  
*Ammonius* = *Ammon, Amoun*.  
*Amoun* = *Ammon*.  
*Amouna* 93.  
*Ampamon* = *Apamon*.  
*Amsâh* = *Imsâh* 97.  
*Ananias* 97.  
*Anastasius* 66, 86.  
*Anatolius* 99, 128.  
*Anatolos* 96.  
*Andoubita, Andounina* = *Anto-*  
*ninus* 108.  
*Andreas (varii)* 74, 83, 94.

- Andronicus 83.  
 Andropelagia 83.  
 Anoub 101, 107, 109, 111, 128, 138,  
 139, 141, 145, 148.  
 Antheria 33.  
 Anthimus 96.  
 Antira = Abnira 99.  
 Antoninus 34, 75, 90.  
 Antoninus 66, 86.  
 Antonius e Bena 108.  
 Antonius ep. Thmuit. 103.  
 Antonius = Antoninus 86.  
 Apamon = Ammon 59, 105, 107.  
 Apater et Heraïs 94, 109, 112, 128,  
 137, 138, 139, 142, 145 Cf. A-  
 ter ?  
 Apatil 108, 128, 139, 140, 141, 143.  
 Aphrodisius 73.  
 Apoli 101, 109, 128, 137, 143, 148.  
 Vid. Iustus.  
 Apollo (varii) 68, 71, 74, 111.  
 Apollo = Apoli 101.  
 Apollonia 12, 30, 90, 127.  
 Apollonius 34, 85, 88, 90, 101, 114,  
 115, 116, 128, 138, 151. Vid.  
 Philemon.  
 Apollonius 54, 55, 56, 59.  
 Apollonius 89.  
 Apollonius 96.  
 Apphianus 20, 28, 81. Vid. Ae-  
 desius.  
 Apsada (Ibchada) 99.  
 Aquila 16.  
 Aquilinus 73.  
 Aradus 71. Cf. Aratus.  
 Arapion = Orobion 63.  
 Arapollon = Horapollon,  
 Arator 46. Cf. Aradus.  
 Aratus presb. 71.  
 Arbasius, Orbasius 49.  
 Archelaus 95.  
 Ardâma 106.  
 Arenus diac. 73.  
 Ares 19, 30, 80.  
 Arestus ep. 76. Vid. Aristion.  
 Ari 109, 128, 130, 138, 139, 140,  
 145, 146, 148.  
 Arion 59. Vid. Orion;  
 Aristion ep. 76, 82.  
 Ariston 65.  
 Aristus 71.  
 Arius, Arius, Arrius 55, 56, 59.  
 Cf. Orus, Horus.  
 Armatus 49.  
 Arphasius = Horpresius 49.  
 Arrianus 85, 102, 115, 138.  
 Arsenius 97.  
 Arsenius 103.  
 Arsenius Aethiops 104.  
 Artion 112.  
 Asbah 97.  
 Asclas 85, 88, 100, 115, 124, 128,  
 138.  
 Asi 106.  
 Assira = Abnira 99.  
 Asterius 126.  
 Ater 15, 30. Cf. Apater ?  
 Athanasia 101.  
 Athanasius in Clysmate 117, 118.  
 Athanasius et Irene 95.  
 Athenogenes 65.  
 Athom. Vid. Piroou.  
 Atrasis (Atrâis) 95.  
 Babylas 65.  
 Bacchus 97.  
 Baghâm 98.  
 Bahour 97.  
 Balbos = Balisos 102.  
 Balisos 102.  
 Banikarous = Panekyris 98, 99.  
 Banouf 97.  
 Baraclas 106.  
 Barphourios = Porphyrius 101.  
 Barsanuphius 105, 108.  
 Basila 73.  
 Basilides 9, 30, 59, 94, 101, 128,  
 131, 137, 139, 142, 145.  
 Basilissa 86. Vid. Iulianus.  
 Basilissa 93.  
 Basilus 101.  
 Basmantah 110.  
 Bassa 51, 53.  
 Bassianus 49.  
 Bassion = Bassianus 49.  
 Bassus et Sarapion 69. Cf. Besas.

- Bastamon, Bastamonius, Bastamius** 46, 49. *Cf.* Bessamonius.  
**Batamon** v. 105.  
*Ballân* 107.  
*Bchai Anoub* 106.  
*Begouch* 100.  
*Behnâm* 97.  
**Belerades** 75.  
*Berchenoufi* 112.  
**Besâ** 15, 30, 69, 124.  
**Bessamonius** 45. *Cf.* Bastamon.  
**Bessarion** 56. *Cf.* Bessamonius.  
**Bibus** 83.  
*Bidâba* ep. 107.  
*Bifâm, Bifamoun* = Phoebamon 100, 104, 108.  
*Bimâ* = *Epime* 107.  
*Biman* = Poemen 110.  
*Bina et Banaou* 96.  
**Bisoës** = *Abchai*. *Cf.* Pises.  
*Bistai* 97.  
*Bitmolaos* = Timolaus 102.  
*Bitra* = *Matra* 109.  
*Blana* 107.  
*Bnamen* = Poemen 110.  
*Boctor* = Victor 111.  
*Boulâ et Saïfanâ* 98.  
*Bou Nadil* = *Nadil* 110.  
*Broufonios* = Porphyrius 101.  
  
*Calliataous* (*Calliopius* ?) 102.  
**Callimachus** 135.  
**Callinicus** 98.  
**Calodote** 83.  
**Candidianus** 42, 53, 60, 121, 123.  
**Candidus** 43.  
**Castor** 62, 64, 77.  
**Castulus** 67.  
**Catarina** = *Aecaterina*.  
**Cattidius, Cattidianus, Sobel** 90.  
**Celleus** 63.  
**Celsius, Celsus** 66, 86.  
**Cendeus** 43.  
 **Cenron** 50.  
**Chabas** 99.  
*Chamoul* 104, 112, 128, 138.  
*Chanazoun* 95.  
*Chenetôm* 95.
- Cheroufe* 94. *Cf.* *Chnoube*.  
*Cherousi (Sousita)* 105.  
**Cheremon** 16, 17, 30, 84.  
**Chiron** 64.  
*Chnoube* 95, 110, 128. *Cf.* *Cheroufe*.  
*Chnoudi* = *Sinuthius*.  
**Christodorus** 110, 128.  
**Claudianus** 51-54, 70, 123.  
**Claudius** 105, 111, 128, 137.  
**Claudius** = *Claudianus* 51.  
**Cleopatra** 84. *Vid.* *Varus*.  
**Clericus** 65.  
**Clusius** = *Peleusius* 71.  
**Collecticius** = *Colluthus* 69.  
**Colluthus** 33, 46, 69, 88, 104, 112, 128.  
**Cominius** 46, 68.  
**Copres** 90. *Vid.* *Patermuthius*.  
**Cornelius** 93.  
**Corona** = *Stephane*.  
*Cosman* 105.  
**Cosmas et Damianus** 96.  
**Cotilas** 106.  
**Cotilas (alter)** 106.  
*Cradjon, Cragon* 108, 111.  
**Crisconus** = *Cosconius* 67.  
**Cronides** 83.  
**Cronion (Eunus)** 15, 30, 84.  
**Cumminius** 46.  
**Cyriacus** 33, 46, 68, 111, 113.  
**Cyriacus** 83.  
**Cyryllus** ep. 61, 121, 122, 123.  
**Cyrynus** 77.  
**Cyryon** 49, 74, 75.  
**Cyrus et Iohannes** 31, 32, 86, 89, 101, 106, 114, 121. *Cf.* *Aboukir*.  
  
*Dabamon* v. 105.  
*Dalastna* 95.  
*Damlahah* 97.  
*Danda* = *Didra* 106.  
*Dandar* = *Dendera* 110.  
**Daniel** 20, 30.  
*Dasyâ* 93.  
**David cum fratribus** 109.  
**David** 103.  
**Demetrius et soc.** 62, 64, 77, 78.  
*Dendera (Dandar)* 110.

- Dídra* 106.  
 Didymus 112, 128, 138, 139, 140, 141, 143.  
 Didymus 54.  
 Didymus 46, 63.  
 Didymus. *Vid.* Theodora.  
 Dimiana 111, 128.  
*Dimidis* = Diomedes 93.  
 Diodorus 51-53.  
 Diodorus et Rhodopianus 72.  
 Diomedes 93.  
 Dionysia 15, 30.  
 Dionysia = Dionysius 59.  
 Dionysius 46, 49.  
 Dionysius 83.  
 Dionysius 59.  
 Dionysius ep. Alex. 77, 84.  
 Dionysius presb. 49.  
 Dionysius Tripolit. 102.  
 Dionysius et Callimachus 135.  
*Djoore (Gore)* 97, 128, 137, 143, 146.  
 Dioscorides *al.* Dioscorus 76.  
 Dioscorus (varii) 30, 46, 59, 101, 111.  
 Dioscorus 50, 51, 53.  
 Dioscorus lector 73, 74, 79, 123, 324-27, 352-53.  
 Dioscorus presb. 98.  
 Dius 25, 30.  
 Dius de *Baldjai* 100, 128.  
 Dius. *Vid.* *Abadiou*.  
 Domninus 65.  
 Donatus 117, 119.  
 Donatus 74.  
 Dormientes VII 40.  
 Dorothea 36.  
 Dorotheus = Diodorus 72.  
  
 Ecaterina. *Vid.* Aecaterina.  
 Elias 20, 30, 77, 78, 80.  
 Elias 19, 30, 80.  
 Elias 74.  
 Elias 110, 128.  
 Elias 100.  
 Elias ep. 97.  
 Emmanis = Mammaea 65.  
 Ephrem ex *Akhmim* 108.  
 Epimachus 15, 30, 34, 84, 85, 89, 104, 108, 114, 128, 154,  
*Epime* 78, 107, 111, 128, 138, 139, 140, 143.  
 Eraclius = Heraclius.  
 Esculapius 98.  
*Esi* 101. *Vid.* Paulus Syrus.  
 Eucharistus 78.  
 Eudaemon 112.  
 Eudaemon (protomartyr) 110.  
 Eudoxia 32.  
 Eudoxia 110.  
 Eugraphus 85.  
 Eulogius (varii) 74, 97, 105.  
*Eunaios, Eunanios* 94.  
 Euphrosyne 84.  
 Euprepius 96.  
 Eusebius 17, 84.  
 Eusebius 97.  
 Eusebius 101, 128, 137, 139, 142, 145.  
 Eustatius, Eustasius 78.  
 Eutanius = *Eunaios* 94.  
 Euthymius 73.  
 Euticius 75.  
 Eutropia 85.  
  
*Faloukh* 110.  
*Faltaus* = Philotheus 111.  
 Faustus 16, 84.  
 Faustus 25, 30, 34, 62, 83.  
 Faustus 34.  
 Felix 78.  
 Festus 78, 89.  
*Fougi* = *Mougi* 108.  
  
 Gaius 84.  
 Gallicanus 127.  
*Gemamal* 97.  
 Georgius 40, 113, 152.  
 Georgius (varii) 95, 106, 111.  
 Germanus 46.  
 Germanus presb. 72.  
*Ghabis* = Agapius 103.  
*Ghazal* 102.  
*Gore* 128. *Vid.* *Djoore*.  
 Gorgios (Gorgias) 55, 56, 59.  
 Gurdonus = Gorgios 59.  
  
*Halbânah* = *Heltana* 110.  
*Halfa* 96.

- Harakion* 98.  
*Harondah* 110.  
*Harouâdj* 97.  
*Harous* 97.  
*Harsios* 107.  
*Heliana* 110.  
*Helias*. *Vid.* Elias.  
*Helladios* ep. 105.  
*Heraclides* 8, 30, 59.  
*Heraclides* 128, 138.  
*Heraclides* 112.  
*Heraclides* (= *Raclida*) 112.  
*Heraclius* 74.  
*Heraïs* 9, 30, 59.  
*Heraïs* 82, 84, 151.  
*Heraïs* 94, 112, 128. *Vid.* *Apater*.  
*Hermogenes* 85.  
*Hermon* 50.  
*Hermon* 97.  
*Heron* 15, 30.  
*Heron* 8, 30, 59.  
*Heron* 46, 63.  
*Heron* 50.  
*Hesyclus* 25, 26, 31.  
*Hierax* 75.  
*Hieronides* = *Cronides* 83.  
*Hippeas* 46.  
*Hor Antinoi* 107.  
*Hor ex Todj* 112.  
*Horapollo* 76, 77.  
*Horapollo lect.* 112.  
*Horpresius* 46, 49, 50. *Cf.* *Horsiesius*.  
*Horsiesius* 49, 50, 107. *Cf.* *Horpresius*.  
*Horus* 46, 49, 56.  
*Horus* 49.  
*Horus* ep. 77.  
*Hyperechius* 55, 56, 60.  
  
*Iacobus* 111.  
*Iacobus de Mangoug* 110.  
*Ibhada* 99, 100, 111. *Cf.* *Psotius*.  
*Ieremias* 20, 31.  
*Ieremias* 32.  
*Ingenes* 15, 31.  
*Ioathas* (= *Zotas*) 127.  
*Iohannes* 20, 31, 80, 81.  
  
*Iohannes* 65, 88.  
*Iohannes (varii)* 93, 96, 89, 111.  
*Iohannes Alexandrinus* 127.  
*Iohannes Antinoi* 104.  
*Iohannes in Assouan* 110.  
*Iohannes in Baramoun* 109.  
*Iohannes in Damanhour* 106.  
*Iohannes in Farmâ* 110.  
*Iohannes Heracleensis* 105.  
*Iohannes e Phanidjoit* 111.  
*Iohannes et Symeon* 107, 128, 138, 139, 151.  
*Iohannes*. *Vid.* *Cyrus*.  
*Ionas* 49.  
*Ioule* 100.  
*Iraï* = *Ari* 109.  
*Irais* = *Heraïs*.  
*Irene* 55, 56.  
*Irène* (*Serenus* ?) 60.  
*Irene* 95. *Vid.* *Athanasius*.  
*Isaac ex Echmounein* 96.  
*Isaac ex Samana* 108.  
*Isaac Tiphren*. 104, 112, 129, 138-39.  
*Isaias* 20, 31.  
*Ischyriion* 15, 31.  
*Ischyriion in Assiout* 105.  
*Isidorus* 15, 31.  
*Isidorus* 129, 142.  
*Isidorus (varii)* 34, 63, 88, 104, 109, 111.  
*Isidorus Pelusii* 102, 103.  
*Iuliana* 87, 90. *Vid.* *Paulus*.  
*Iulianus* 84.  
*Iulianus* 104.  
*Iulianus cum soc.* V mille 68.  
*Iulianus et Basillissa* 66, 86, 89, 117, 118, 121, 123.  
*Iulius ex Aqfahs* 94, 95, 100, 101, 104, 107, 108, 109, 131, 134, 138, 139, 142, 143, 151.  
*Iulius (Iulia)* 48, 50.  
*Iustinus* 88.  
*Iustus* 32.  
*Iustus* 48.  
*Iustus et soc.* CMXXXV 108.  
*Iustus, Apoli, Theoclia* 101, 109, 128, 137.  
*Iustus et Stephana* 129, 140.

- Kdou (Kouah)* 100.  
 Kindos (Cendeus) 43, 44.  
*Kradjon = Cragon* 111.  
  
 Lacaron 95, 129, 137, 142, 143,  
 144, 146, 148.  
 Leo et Paregorius 99.  
 Leonides 7, 31, 55, 56, 59, 115 (?)  
 Leontius 77, 83.  
 Leontius 96.  
 Leontius 75.  
 Leontius Arabs 99.  
 Leontius Tripolit. 40.  
*Liaria (Lilaria)* 108.  
 Licarion. *Vid.* Lycarion.  
*Lilaria = Liaria.*  
 Longinus 95.  
 Lucius 31.  
 Lucius 46, 49, 50.  
 Lycarion, Martha, Maria 67, 86,  
 124.  
  
 Macar 15, 31, 84.  
 Macarius Antiochen. 101, 107, 129,  
 131-134, 137, 138, 139, 140,  
 142, 143, 144, 146, 151.  
 Macarius ex *Fayoum* 112.  
 Macarius ep. *Pchati* 101.  
 Macarius ep. *Tkoou* 94.  
 Macarius presb. 119.  
 Macarius (varii) 83, 105, 111.  
 Macrobius 129, 138, 139, 143, 146.  
 Macrobius (Macarius ?) 101.  
 Macron 112.  
*Maharâti* 99.  
 Marcellus 126.  
 Mammea 65.  
 Marcella 9, 31, 48, 59.  
 Marcellinus 65, 89, 121.  
 Marcianus, Nicander (Nicanor),  
 Apollonius 54, 55, 56, 60, 87, 89,  
 121, 122, 124.  
 Marcionilla 86.  
 Marcus 34, 78, 87, 103.  
 Marcus et Marcianus 58.  
 Maria 67, 86, 124. *Vid.* Lycarion.  
 Maria Armenia 110.  
 Marina 74.  
  
 Marinus 126.  
 Martha 97. *Vid.* Thecla.  
 Martha 67, 86, 124. *Vid.* Lycarion.  
 Martyres V 19.  
 Martyres VII ascetae 106.  
 Martyres X 89.  
 Martyres XXXVII 45-51, 121,  
 122, 124.  
 Martyres XL Sebasteni 40, 106.  
 Martyres XL 104.  
 Martyres XL 72.  
 Martyres CXXX 81.  
 Martyres CLXXIV 98.  
 Martyres DCCIX 106.  
 Martyres XXX mille 110.  
 Martyres in *Esneh* 99.  
 Martyres in *Khalouan* 97.  
 Martyres in *Paahase* 113.  
 Martyres in *Tone* 113.  
*Matra (Matar, Bitra)* 94, 109.  
*Vid.* Metras.  
 Maura. *Vid.* Timotheus.  
 Maximus 50.  
 Maximus presb. Alexandr. 74.  
 Maximus presb. 112.  
 Maximus e *Vouchim* 112.  
 Melitius 65, 66, 88, 89, 123.  
 Memnon 65.  
 Menaias 75.  
 Menas 31, 78, 83, 85, 95, 106, 108,  
 113, 114, 121.  
 Menas 97.  
 Menas in *Echmounein* 101.  
 Menelaus 74.  
 Meneson 111.  
 Menios presb. 75.  
 Mercuria 15, 31.  
 Mercurius 40, 93.  
 Mercurius ex *Akhmit* 108.  
 Metras 12, 31, 63, 94, 109. *Vid.*  
*Matra.*  
 Michael 111.  
 Migitia 63.  
 Miletius = Melitius.  
 Milites XL 98.  
*Mnaman = Poemen* 110.  
 Moniales XL in *Assiout* 101.  
*Mougi (Fougi)* 108.



- Moui* 129.  
 Moyses Aethiops 106.  
 Moyses ex *Balkim* 106.  
 Moyses ex *Psammaniou* 112.  
 Moyses in *Touna* 106.  
 Moyses lect. 49, 50.  
 Moyses et Sara 110.  
 Myrope 88.  
  
*Nabraha* 108, 129.  
*Nadil* 110.  
*Nadra* = *Didra* 106.  
*Naharouah* 95, 129.  
 Nemesion 15, 31.  
 Nemesius 62, 63, 64.  
 Nemphidius (Nouphios) 76.  
 Neopolis 72.  
 Neotherus 62.  
 Nestorius 135.  
 Nicander. *Vid.* Marcianus.  
 Nicephorus 53, 54.  
 Nicephorus 51, 123.  
 Nicetius 63.  
 Nicetius ep. *Vid.* Demetrius.  
 Nicodemus, Nicomedes 78.  
 Nicolaus (= Timolaus) 102.  
 Nilus 20, 31, 64, 77, 80. *Vid.* Demetrius.  
 Nilus 32.  
*Nimesa* 112.  
 Nimolaus (= Timolaus) 102.  
*Noub* 107. *Vid.* *Anoub*.  
 Nouphios presb. 76.  
  
 Oeconomus (= Cominius) 46.  
 Orion 46, 59, 62, 63, 68, 69, 76.  
 Orion 112.  
 Orobion 62.  
 Oropsis 63.  
 Ortasius 50. *Vid.* Horpresius.  
 Orus = Horus.  
  
*Pabil* 112.  
 Pachomius 25, 26, 31.  
 Pachymius = Pachomius.  
 Paesis = Païsis.  
 Païsis 19, 31, 81.  
 Païsis 111.  
 Païsis (Plesius, Plebius) 46, 49.  
  
 Païsis ex *Touna* 106.  
 Païsis et Thecla 96.  
*Pakene* 113.  
 Paleus. *Vid.* Demetrius.  
 Pambon 55, 56, 59, 60.  
*Pamim* (= Poemen) 97.  
*Pamoun et Sarmata* 108, 129.  
 Pamphalon 88.  
 Pamphamer 88.  
 Pana 112.  
 Panegyris, Panekyris 98, 99.  
*Panesneu* 110, 113, 129, 138.  
 Paniscos 129.  
 Pansius 46. *Cf.* Païsis.  
 Pantaenus 74.  
 Panterus 46, 50.  
*Paor* 32.  
 Papas 46. *Cf.* Papias.  
 Paphnutius 83, 87, 103, 104, 106, 112, 117, 129, 134-136, 139, 140, 142, 145, 149, 151, 328-43.  
 Papias 46, 51-54.  
 Paregorius. *Vid.* Leo.  
 Parmenus 74.  
 Passamon 49, 56. *Cf.* Bessamonius.  
 Patermuthius 20, 31, 33, 64, 80.  
 Patermuthius, Copres, Alexander 90. *Vid.* Alexander.  
 Paulus 81.  
 Paulus 84.  
 Paulus 46, 49, 50.  
 Paulus 96.  
 Paulus et Iuliana 87, 90.  
 Paulus Syrus, *Esi* et Thecla 98, 101.  
 Paulus et Ptolemaeus 110, 129.  
*Pečoř* 129.  
 Peleus 20, 31, 80.  
 Peleusius presb. 71.  
 Pesus (= Besas ?) 124.  
 Petecus 46.  
 Pethos diac. 112.  
 Petrus 17, 31, 84.  
 Petrus et *Abchai* 106.  
 Petrus Abselamus 66.  
 Petrus ep. Alexandrin. 12, 24, 25, 73, 78, 96, 100, (106), 114, 121, 312.

- Petrus in *Chabrd* 93.  
 Petrus (varii) 62, 65, 108, 129.  
*Petsiris* 112.  
 Phileas ep. Thmuit. 21, 25, 26, 31, 68, 85, 117, 123, 124, 299-314.  
 Philemon 34, 85, 88, 90, 101, 102, 114, 115, 121.  
 Philemon 98.  
 Philippus 106.  
 Philippus et infantes X 75.  
 Philoromus 21, 31, 42, 43, 53, 60, 66, 67, 68, 117, 121, 123, 124, 299-314.  
 Philotheus 33, 99, 111, 113, 129.  
 Philotheus ex *Pemdje* 112.  
 Philoxenus 32.  
 Phoebammon (*Bifâm*) 33, 100, 104, 105, 108, 113.  
 Pierius 34. *Cf.* Potamon.  
*Pihop* diac. 112.  
*Pihour* 99.  
 Pinutus 46.  
*Piroou et Athom* 129, 139, 140, 143, 148.  
 Piscatores LXXXIV 135.  
 Pises 111. *Cf.* Bisoes.  
*Pisoura* 93, 99, 129.  
*Pistauros* (= *Saltb*) 111.  
*Pithos* 111.  
*Pitimons* 69.  
 Pius 62.  
*Ploou* 111.  
 Plutarchus 8, 31, 59.  
*Poctor* = Victor 96.  
 Poemen (*Biman, Bnamen, Mnaman*) 110.  
 Poemen (*Pamim*) 97.  
 Polyeuctus 42, 53, 60, 121, 122, 123.  
 Porphyrius 101.  
 Potamiaena 9, 23, 31, 48, 59, 89.  
 Potamon presb. 46, 50. *Cf.* Pierius.  
 Priscus 126.  
 Promos 19, 31, 80.  
 Proteas, Protheus 46, 47, 68.  
 Psoios 33.  
*Psom* 32.  
 Psotius ep 98, 100, 111, 113, 123, 129, 149, 314-24, 343-52. *Cf.* *Ibchada*.  
 Ptolemaeus 15, 31.  
 Ptolemaeus 110, 129. *Cf.* Paulus.  
 Ptolemaeus 100.  
 Ptolemaeus 112.  
 Ptolemaeus Antinoi 97.  
 Ptolemaeus in *Damanhour* 106.  
*Quanalangous* 94.  
 Quinta 12, 31.  
*Raclida* = Heraclides 112.  
*Rafiqua* 93.  
 Recumbus 46.  
 Rhodopianus (Rodacianus) 72. *Vid.* Diodorus.  
 Romanus 96.  
 Romanus 46.  
 Romulus 102.  
 Rufinus 74.-  
 Sabinus 62.  
 Sabinus 87.  
 Sacerdos 33.  
*Sahous* ep. 94.  
*Saifana (Salfana)* 98. *Vid.* *Boulâ*.  
*Saltb* (= *Pistauros*) 111.  
 Samuel 20, 31.  
*Sara*. *Vid.* Moyses.  
*Sarabamoun* = Sarapamon.  
 Sarah 97.  
 Sarah 103.  
 Sarapambon (Sarapamon) 83.  
 Sarapamon 96, 100, 129, 139, 142, 145, 146, 148.  
 Sarapamon 111.  
 Sarapion presb. 77.  
 Sarapion 13, 31.  
 Sarapion 100, 129, 139, 144, 145.  
 Sarapion 62, 63.  
 Sarapion 65, 89.  
 Sarapion 70, 71.  
 Sarapion 75, 90.  
 Sarapion (varii) 46, 50, 51, 76, 83, 112.  
 Sarapion 69. *Cf.* Bassus.

- Sarapion et. soc. 124, 126.  
*Sarmata*. Vid. *Pamoun*.  
*Sarmatus* (Armatus) 49.  
*Sarous* 97.  
*Saturnilla* (Saturninus) 46.  
*Saturnina* 50.  
*Saturninus* 46, 49.  
*Saturninus* 72.  
*Saturninus* 76.  
*Savinus* = *Sabinus*.  
*Selenias* 55, 56, 60.  
*Senes* XLIX in *Scete* 100, 101.  
*Serapion* = *Sarapion*.  
*Serenus* 8, 31, 59.  
*Serenus* 9, 31, 59. Cf. *Selenias*.  
*Serenus* 32.  
*Sergius* 40, 93, 113, 118.  
*Sergius* 111.  
*Sergius ex Athribi* 101, 109, 142.  
*Sermata* 46.  
*Sia* = *Sina* 103.  
*Siyoum* 110.  
*Silenus* 56.  
*Silvanus* 72, 73, 81.  
*Silvanus* 63.  
*Silvinus* (*Silvianus*) 63.  
*Sina* 102, 103.  
*Sinuthius* 107.  
*Sinuthius* ab. 37.  
*Sinuthius* in *Behnesa* 102.  
*Sinuthius e Bouasti* 112.  
*Sirus* (*Horus*) 77.  
*Sisinnius* 75, 103, 129, 137.  
*Sisinnius* 112.  
*Solochon* 88.  
*Sophia* 105. Cf. *Ammon*.  
*Sophronius* 95.  
*Sousita* (*Sousti*, *Chenousi*) 105.  
*Stephane* 135.  
*Stephane*. Vid. *Iustus*.  
*Stephane*. Vid. *Victor*.  
*Stephanus* 88.  
*Straton* 83.  
*Susanna* 89.  
*Susanna et filii* 94.  
*Symeon ex Tapcho* 112.  
*Symeon ex Thoûu* 112.  
*Symeon*. Vid. *Iohannes*.  
*Tadros* (= *Theodorus*) 94.  
*Tarcisius* 68.  
*Tarîma* 110.  
*Taurinus* 76.  
*Thaumasius* (= *Ammon*) 36.  
*Thea* 81.  
*Thecla* 93.  
*Thecla* 101. Vid. *Paulus Syrus*.  
*Thecla*. Vid. *Païsis*.  
*Thecla et Martha* 97.  
*Thecla et Mougi (Fougi)* 108.  
*Theocle* 83.  
*Theoclia* 101. Vid. *Iustus*.  
*Theoctiste* 32.  
*Theoctistus* 83.  
*Theodolus* (*Theodorus*) ep. 77.  
*Theodora* 101.  
*Theodora et Didymus* 72, 87, 89,  
 117, 121, 124.  
*Theodorus* 25, 26, 31.  
*Theodorus (varii)* 101, 102, 103.  
*Theodorus* 76, 77, 83, 85.  
*Theodorus* diac. 119.  
*Theodorus* ep. 70, 71, 89, 107, 127.  
*Theodorus tiro* 40.  
*Theodorus mon.* 105.  
*Theodorus (Tadros)* 94.  
*Theodorus in Cholep* 95, 107, 112.  
*Theodorus Orientalis* 99, 129, 137.  
*Theodote* 32, 96.  
*Theodoxia* 101.  
*Theon* 59.  
*Theon presb.* 71.  
*Theonas* 46.  
*Theone* 102, 104, 129.  
*Theophilus* 15, 31.  
*Theophilus* 62.  
*Theophilus* 94.  
*Theopiste* 101.  
*Theotychus* 115.  
*Thomas* 45.  
*Thomas e Chandalat* 106.  
*Thomas e Tanphôt* 112.  
*Thonion* 49, 75.  
*Thonius* 46.  
*Thyrus, Leucius et Callinicus* 67,  
 83, 85, 114, 115.  
*Til*. Vid. *Apatil*.

- Timolaus 102.  
 Timotheus 101, 102.  
 Timotheus 142.  
 Timotheus et Maura 88, 106, 117.  
*Tmoula* = Timolaus.  
*Tomatyos* 95.  
 Tonius = Thonius.  
*Toulaos* = Anatolius 99.  
*Tourodas* 111.  
 Tryphon 74.  
 Turbon 59.  
*Turha* 102.  
 Valentina 81.  
 Valerianus 83.  
 Varus 84, 114.  
 Velerades. *Vid.* Belerades.  
 Victor 32, 33, 34, 96, 98, 105, 113,  
 118, 129, 137, 139, 140, 151.  
 Victor (varii) 65, 85, 73.  
 Victor ex *Assyout* 96, 109.  
 Victor et Stephane 67, 70, 117,  
 121, 123, 151.  
 Victor et Victorinus 51, 52-54, 60,  
 121-123.  
 Vincentius 85.  
*Warchenoufa* = Barsanuphius.  
*Yona* 105.  
*Youna* 95.  
 Zacharias 111.  
 Zacharias 112.  
 Zenon 15, 31.  
 Zenon 62.  
 Zoilus 65, 89.  
 Zotas (Ioathas) 127.  
 Zoticus 46.  
 Zoticus 67, 68.